

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Bélisaire [Document électronique] / par M. Marmontel,...

CHAPITRE O

p1

Dans la vieillesse de Justinien, l' empire,
épuisé par de longs efforts, approchoit
de sa décadence. Toutes les
parties de l' administration étoient négligées :
les loix étoient en oubli, les
finances au pillage, la discipline militaire
à l' abandon. L' empereur, lassé
de la guerre, achetoit de tous côtés
la paix au prix de l' or, et laissoit dans
l' inaction le peu de troupes qui lui
restoient, comme inutiles et à charge
à l' état. Les chefs de ces troupes délaissées
se dissipoient dans les plaisirs ; et

p2

la chasse, qui leur retraçoit la guerre,
charmoit l' ennui de leur oisiveté.
Un soir, après cet exercice, quelques-uns
d' entr' eux soupoient ensemble
dans un château de la Thrace,
lorsqu' on vint leur dire qu' un vieillard
aveugle, conduit par un enfant, demandoit
l' hospitalité. La jeunesse est
compatissante ; ils firent entrer le vieillard.
On étoit en automne ; et le froid,
qui déjà se faisoit sentir, l' avoit saisi :
on le fit asseoir près du feu.
Le soupé continue ; les esprits s' animent ;
on commence à parler des malheurs
de l' état. Ce fut un champ vaste

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

pour la censure ; et la vanité mécontente se donna toute liberté. Chacun exagéroit ce qu' il avoit fait, et ce qu' il auroit fait encore, si l' on n' eût pas mis en oubli ses services et ses talens. Tous les malheurs de l' empire venoient, à les en croire, de ce qu' on n' avoit pas sçu employer des hommes comme eux. Ils gouvernoient le monde en buvant, et

p3

chaque nouvelle coupe de vin rendoit leurs vues plus infaillibles. Le vieillard, assis au coin du feu, les écoutoit, et sourioit avec pitié. L' un d' eux s' en aperçut, et lui dit : bon homme, vous avez l' air de trouver plaisant ce que nous disons là ? *plaisant*, non, dit le vieillard, mais un peu léger, comme il est naturel à votre âge. Cette réponse les interdit. Vous croyez avoir à vous plaindre, poursuivit-il, et je crois comme vous qu' on a tort de vous négliger ; mais c' est le plus petit mal du monde. Plaignez-vous de ce que l' empire n' a plus sa force et sa splendeur, de ce qu' un prince, consumé de soins, de veilles et d' années, est obligé, pour voir et pour agir, d' employer des yeux et des mains infidèles. Mais dans cette calamité générale, c' est bien la peine de penser à vous ! Dans votre tems, reprit l' un des convives, ce n' étoit donc pas l' usage de penser à soi ? Hé bien la mode en est venue, et l' on ne fait plus que

p4

cela. Tant pis, dit le vieillard, et s' il en est ainsi, en vous négligeant on vous rend justice. Est-ce pour insulter les gens, lui dit le même, qu' on leur demande l' hospitalité ? Je ne vous insulte point, dit le vieillard ; je vous parle en ami, et je paie mon asyle en vous disant la vérité. Le jeune Tibère, qui depuis fut un empereur vertueux, étoit du nombre

des chasseurs. Il fut frappé de l' air vénérable
de cet aveugle à cheveux blancs.
Vous nous parlez, lui dit-il, avec sagesse,
mais avec un peu de rigueur ; et
ce dévouement que vous exigez, est une
vertu, mais non pas un devoir. C' est
un devoir de votre état, reprit l' aveugle
avec fermeté ; ou plutôt c' est la base
de vos devoirs, et de toute vertu militaire.
Celui qui se dévoue pour sa
patrie, doit la supposer insolvable ; car
ce qu' il expose pour elle est sans prix.
Il doit même s' attendre à la trouver
ingrate ; car si le sacrifice qu' il lui fait

p5

n' étoit pas généreux, il seroit insensé.
Il n' y a que l' amour de la gloire, l' enthousiasme
de la vertu qui soient dignes
de vous conduire. Et alors, que vous importe
comment vos services seront reçus ?
La récompense en est indépendante
des caprices d' un ministre et du discernement
d' un souverain. Que le soldat
soit attiré par le vil appas du butin ; qu' il
s' expose à mourir pour avoir de quoi
vivre ; je le conçois. Mais vous, qui
nés dans l' abondance, n' avez qu' à vivre
pour jouir ; en renonçant aux délices
d' une molle oisiveté, pour aller essuyer
tant de fatigues, et affronter tant de
périls, estimez-vous assez peu ce noble
dévouement, pour exiger qu' on vous le
paie ? Ne voyez-vous pas que c' est l' avilir ?
Quiconque s' attend à un salaire
est esclave : la grandeur du prix n' y fait
rien ; et l' ame qui s' apprécie un talent
est aussi vénale que celle qui se donne
pour une obole. Ce que je dis de l' intérêt,
je le dis de l' ambition ; car les

p6

honneurs, les titres, le crédit, la faveur
du prince, tout cela est une solde, et
qui l' exige se fait payer. Il faut se donner
ou se vendre ; il n' y a point de milieu.
L' un est un acte de liberté, l' autre

un acte de servitude : c' est à vous de choisir celui qui vous convient. Ainsi, bon homme, vous mettez, lui dit-on, les souverains bien à leur aise ! Si je parlois aux souverains, reprit l' aveugle, je leur dirois, que si votre devoir est d' être généreux, le leur est d' être justes. -vous avouez donc qu' il est juste de récompenser les services ? -oui ; mais c' est à celui qui les a reçus d' y penser : tant pis pour lui s' il les oublie. Et puis, qui de nous est sûr, en pesant les siens, de tenir la balance égale ? Par exemple, dans votre état, pour que tout le monde se crût placé et fût content, il faudrait que chacun commandât, et que personne n' obéît ; or cela n' est guère possible. Croyez-moi, le gouvernement peut quelquefois manquer de lumières

p7

et d' équité ; mais il est encore plus juste et plus éclairé dans ses choix, que si chacun de vous en étoit cru sur l' opinion qu' il a de lui-même. Et qui êtes-vous, pour nous parler ainsi, lui dit, en haussant le ton, le jeune maître du château ? Je suis Bélisaire, répondit le vieillard.

Qu' on s' imagine, au nom de Bélisaire, au nom de ce héros tant de fois vainqueur dans les trois parties du monde, quels furent l' étonnement et la confusion de ces jeunes gens. L' immobilité, le silence exprimerent d' abord le respect dont ils étoient frappés ; et oubliant que Bélisaire étoit aveugle, aucun d' eux n' osoit lever les yeux sur lui. ô grand homme ! Lui dit enfin Tibère, que la fortune est injuste et cruelle ! Quoi ! Vous, à qui l' empire a dû pendant trente ans sa gloire et ses prospérités, c' est vous que l' on ose accuser de révolte et de trahison, vous qu' on a traîné dans les fers, qu' on a privé de la lumière !

p8

Et c' est vous qui venez nous donner des leçons de dévouement et de zèle ! Et qui voulez-vous donc qui vous en donne, dit Bélisaire ? Les esclaves de la faveur ? Ah quelle honte ! Ah quel excès d' ingratitude, poursuivit Tibère ! L' avenir ne le croira jamais. Il est vrai, dit Bélisaire, qu' on m' a un peu surpris : je ne croyais pas être si mal traité. Mais je comptois mourir en servant l' état ; et mort ou aveugle, cela revient au même. Quand je me suis dévoué à ma patrie, je n' ai pas excepté mes yeux. Ce qui m' est plus cher que la lumière et que la vie, ma renommée, et sur-tout ma vertu, n' est pas au pouvoir de mes persécuteurs. Ce que j' ai fait peut être effacé de la mémoire de la cour ; il ne le sera point de la mémoire des hommes ; et quand il le seroit, je m' en souviens, et c' est assez.

Les convives, pénétrés d' admiration, presserent le héros de se mettre à table. Non, leur dit-il, à mon âge la bonne

p9

place est le coin du feu. On voulut lui faire accepter le meilleur lit du château ; il ne voulut que de la paille. J' ai couché plus mal quelquefois, dit-il : ayez seulement soin de cet enfant qui me conduit, et qui est plus délicat que moi. Le lendemain Bélisaire partit, dès que le jour put éclairer son guide, et avant le réveil de ses hôtes, que la chasse avoit fatigués. Instruits de son départ, ils vouloient le suivre, et lui offrir un char commode, avec tous les secours dont il auroit besoin. Cela est inutile, dit le jeune Tibère ; il ne nous estime pas assez pour daigner accepter nos dons.

C' étoit sur l' ame de ce jeune homme que l' extrême vertu, dans l' extrême malheur, avoit fait le plus d' impression. Non, dit-il, à l' un de ses amis, qui approchoit de l' empereur, non jamais ce tableau, jamais les paroles de ce vieillard ne s' effaceront de mon ame. En

p10

m' humiliant il m' a fait sentir combien il me restoit à faire, si je voulois jamais être un homme. Ce récit vint à l' oreille de Justinien, qui voulut parler à Tibère. Tibère, après avoir rendu fidèlement ce qui s' étoit passé, il est impossible, ajouta-t-il, seigneur, qu' une si grande ame ait trempé dans le complot dont on l' accuse ; et j' en répondrais sur ma vie, si ma vie étoit digne d' être garant de sa vertu. Je veux le voir et l' entendre, dit Justinien, sans en être connu ; et dans l' état où il est réduit cela n' est que trop facile. Depuis qu' il est sorti de sa prison, il ne peut pas être bien loin ; suivez ses traces, tâchez de l' attirer dans votre maison de campagne : je m' y rendrai secrètement. Tibère reçut cet ordre avec transport, et dès le lendemain il prit la route que Bélisaire avoit suivie.

CHAPITRE 2

p11

Cependant Bélisaire s' acheminoit en mendiant, vers un vieux château en ruine, où sa famille l' attendoit. Il avoit défendu à son conducteur de le nommer sur la route ; mais l' air de noblesse répandu sur son visage et dans toute sa personne, suffisoit pour intéresser. Arrivé le soir dans un village, son guide s' arrêta à la porte d' une maison, qui, quoique simple, avoit quelque apparence. Le maître du logis rentroit, avec sa béche à la main. Le port, les traits de ce vieillard fixerent son attention. Il lui demanda ce qu' il étoit. Je suis un vieux soldat, répondit Bélisaire. Un soldat, dit le villageois ! Et voilà votre récompense ! C' est le plus grand malheur d' un souverain, dit Bélisaire, de ne pouvoir payer tout le sang qu' on verse

p12

pour lui. Cette réponse émut le coeur du villageois ; il offrit l' asyle au vieillard. Je vous présente, dit-il à sa femme, un brave homme, qui soutient courageusement la plus dure épreuve de la vertu. Mon camarade, ajouta-t-il, n' ayez pas honte de l' état où vous êtes, devant une famille qui connoît le malheur. Reposez-vous : nous allons souper. En attendant, dites-moi, je vous prie, dans quelles guerres vous avez servi. J' ai fait la guerre d' Italie contre les goths, dit Bélisaire, celle d' Asie contre les perses, celle d' Afrique contre les vandales et les maures. à ces derniers mots, le villageois ne put retenir un profond soupir. Ainsi, dit-il, vous avez fait toutes les campagnes de Bélisaire ? -nous ne nous sommes point quittés. -l' excellent homme ! Quelle égalité d' ame ! Quelle droiture ! Quelle élévation ! Est-il vivant ? Car dans ma solitude, il y a plus de vingt-cinq ans que je n' entends parler

p13

de rien. -il est vivant. -ah ! Que le ciel bénisse et prolonge ses jours. -s' il vous entendoit, il seroit bien touché des voeux que vous faites pour lui ! -et comment dit-on qu' il est à la cour ? Tout puissant ? Adoré sans doute ? -hélas ! Vous sçavez que l' envie s' attache à la prospérité. -ah ! Que l' empereur se garde bien d' écouter les ennemis de ce grand homme. C' est le génie tutelaire et vengeur de son empire. -il est bien vieux ! -n' importe ; il sera dans les conseils ce qu' il étoit dans les armées ; et sa sagesse, si on l' écoute, sera peut-être encore plus utile que ne l' a été sa valeur. D' où vous est-il connu, demanda Bélisaire attendri ? Mettons-nous à table, dit le villageois : ce que vous demandez nous meneroit trop loin. Bélisaire ne douta point que son hôte ne fût quelque officier de ses armées, qui avoit eu à se louer de lui. Celui-ci, pendant le souper, lui demanda des

p14

détails sur les guerres d' Italie et d' Orient,
sans lui parler de celle d' Afrique.
Bélisaire, par des réponses simples, le
satisfit pleinement. Buvons, lui dit son
hôte vers la fin du repas, buvons à la
santé de votre général ; et puisse le ciel
lui faire autant de bien qu' il m' a fait
de mal en sa vie. Lui ! Reprit Bélisaire,
il vous a fait du mal ! -il a fait son
devoir, et je n' ai pas à m' en plaindre.
Mais, mon ami, vous allez voir que
j' ai dû apprendre à compatir au sort des
malheureux. Puisque vous avez fait les
campagnes d' Afrique, vous avez vu le
roi des vandales, l' infortuné Gelimer,
mené par Bélisaire en triomphe à Constantinople,
avec sa femme et ses enfans ; c' est ce Gelimer
qui vous donne l' asyle, et avec qui vous avez
soupé. Vous Gelimer, s' écria Bélisaire ! Et
l' empereur ne vous a pas fait un état plus
digne de vous ! Il l' avoit promis. -il a
tenu parole ; il m' a offert des dignités ;

p15

mais je n' en ai pas voulu. Quand on a
été roi, et qu' on cesse de l' être, il n' y
a de dédommagement que le repos et
l' obscurité. -vous Gelimer ! -oui,
c' est moi-même qu' on assiégea, s' il vous
en souvient, sur la montagne de *Papua* .
J' y souffris des maux inouis. L' hiver,
la famine, le spectacle effroyable
de tout un peuple réduit au désespoir,
et prêt à dévorer ses enfans et ses femmes,
l' infatigable vigilance du bon
Pharas, qui, en m' assiégeant, ne cessoit
de me conjurer d' avoir pitié de moi-même
et des miens, enfin ma juste confiance
en la vertu de votre général me
firent lui rendre les armes. Avec quel
air simple et modeste il me reçut ! Quels
devoirs il me fit rendre ! Quels ménagemens,
quels respects il eut lui-même
pour mon malheur ! Il y a bientôt six
lustres que je vis dans cette solitude ; il
ne s' est pas écoulé un jour que je n' aie
fait des voeux pour lui.

p16

Je reconnois bien là, dit Bélisaire,
cette philosophie qui, sur la montagne
où vous aviez tant à souffrir, vous faisoit
chanter vos malheurs ; qui vous fit
sourire avec dédain, en paroissant devant
Bélisaire ; et qui, le jour de son
triomphe, vous fit garder ce front inaltérable
dont l' empereur fut étonné. Mon
camarade, reprit Gelimer, la force et
la foiblesse d' esprit tiennent beaucoup à
la maniere de voir les choses. Je ne me
suis senti du courage et de la constance,
que du moment que j' ai regardé tout
ceci comme un jeu du sort. J' ai été le
plus voluptueux des rois de la terre ; et
du fond de mon palais, où je nageois
dans les délices, des bras du luxe et de
la molesse, j' ai passé tout-à-coup dans
les cavernes du maure, où, couché
sur la paille, je vivois d' orge grossièrement
pilé et à demi cuit sous la cendre,

p17

réduit à un tel excès de misère, qu' un
pain, que l' ennemi m' envoya par pitié,
fut un présent inestimable. De-là je
tombai dans les fers, et fus promené en
triomphe. Après cela vous m' avouerez
qu' il faut mourir de douleur, ou s' élever
au-dessus des caprices de la fortune.
Vous avez dans votre sagesse, lui dit
Bélisaire, bien des motifs de consolation ;
mais je vous en promets un nouveau,
avant de nous séparer.
Chacun d' eux, après cet entretien,
alla se livrer au sommeil.
Gelimer, dès le point du jour, avant
d' aller cultiver son jardin, vint voir si
le vieillard avoit bien reposé. Il le trouva
debout, son bâton à la main, prêt
à se remettre en voyage. Quoi, lui dit-il,
vous ne voulez pas donner quelques
jours à vos hôtes ! Cela m' est impossible,
répondit Bélisaire : j' ai une femme et
une fille qui gémissent de mon absence.
Adieu, ne faites point d' éclat sur ce qui
me reste à vous dire : ce pauvre aveugle,

ce vieux soldat, Bélisaire enfin
n' oubliera jamais l' accueil qu' il a reçu
de vous. -que dites-vous ? Qui, Bélisaire ?
-c' est Bélisaire qui vous embrasse !
-ô juste ciel, s' écrioit Gelimer,
éperdu et hors de lui-même ! Bélisaire
dans sa vieillesse, Bélisaire aveugle est
abandonné ! On a fait pis, dit le vieillard :
en le livrant à la pitié des hommes,
on a commencé par lui crever les
yeux. Ah, dit Gelimer, avec un cri
de douleur et d' effroi, est-il possible ? Et
quels sont les monstres ? ... les envieux,
dit Bélisaire. Ils m' ont accusé d' aspirer
au trône, quand je ne pensois qu' au
tombeau. On les a cru, on m' a mis
dans les fers. Le peuple enfin s' est révolté
et a demandé ma délivrance. Il a
fallu céder au peuple ; mais en me rendant
la liberté, on m' a privé de la lumière.
-et Justinien l' avoit ordonné !
-c' est-là ce qui m' a été sensible. Vous
savez avec quel zèle et quel amour je
l' ai servi. Je l' aime encore, et je le

plains d' être assiégé par des méchants qui
deshonorent sa vieillesse. Mais toute ma
constance m' a abandonné, quand j' ai
appris qu' il avoit lui-même prononcé
l' arrêt. Ceux qui devoient l' exécuter n' en
avoient pas le courage ; mes bourreaux
tomboient à mes pieds. C' en est fait, je
n' ai plus, grace au ciel, que quelques
moments à être aveugle et pauvre. Daignez,
dit Gelimer, les passer avec moi,
ces derniers momens d' une si belle vie.
Ce seroit pour moi, dit Bélisaire, une
douce consolation ; mais je me dois à
ma famille, et je vais mourir dans ses
bras. Adieu.
Gelimer l' embrassoit, l' arrosoit de ses
larmes, et ne pouvoit se détacher de
lui. Il fallut enfin le laisser partir ; et
Gelimer le suivant des yeux, ô prospérité !
Disoit-il, ô prospérité ! Qui peut
donc se fier à toi ? Le héros, le juste,
le sage, Bélisaire ! ... ah ! C' est pour le

coup qu' il faut se croire heureux en

p21

béchant son jardin. Et tout en disant ces mots, le roi des vandales reprit sa bêche.

CHAPITRE 3

Bélisaire approchoit de l' asyle où sa famille l' attendoit, lorsqu' un incident nouveau lui fit craindre d' en être éloigné pour jamais. Les peuples voisins de la Thrace ne cessoient d' y faire des courses ; un parti de bulgares venoit d' y pénétrer, lorsque le bruit se répandit que Bélisaire, privé de la vue, étoit sorti de sa prison, et qu' il s' en alloit, en mendiant, joindre sa famille exilée. Le prince des bulgares sentit tout l' avantage d' avoir ce grand homme avec lui, ne doutant pas que, dans sa douleur, il ne saisît avidement tous les moyens de se venger. Il sut la route qu' il avoit prise ; il le fit suivre par quelques-uns des siens ; et vers le déclin du jour Bélisaire fut enlevé. Il fallut céder à la violence, et monter un coursier superbe qu' on avoit amené pour lui. Deux des bulgares le

p22

conduisoient ; et l' un d' eux avoit pris son jeune guide en croupe. Tu peux te fier à nous, lui dirent-ils. Le vaillant prince qui nous envoie honore tes vertus, et plaint ton infortune. Et que veut-il de moi, demanda Bélisaire ? Il veut, lui dirent les barbares, t' abreuver du sang de tes ennemis. Ah ! Qu' il me laisse sans vengeance, dit le vieillard : sa pitié m' est cruelle. Je ne veux que mourir en paix au sein de ma famille ; et vous m' en éloignez. Où me conduisez-vous ? Je suis épuisé de fatigue, et j' ai besoin de repos. Aussi vas-tu, lui dit-on, te reposer tout à ton aise, à moins que le

maître du château voisin ne soit sur ses
gardes, et ne soit le plus fort.
Ce château étoit la maison de plaisance
d' un vieux courtisan appelé Bessas,
qui, après avoir commandé dans
Rome assiégée, et y avoir exercé les plus
horribles concussions, s' étoit retiré avec
dix mille talens. Bélisaire avoit

p23

demandé qu' il fût puni selon les loix ;
mais ayant pour lui à la cour tous ceux
qui n' aiment pas qu' on examine de si
près les choses, Bessas ne fut point poursuivi ;
et il en étoit quitte pour vivre
dans ses terres, au sein de l' opulence
et de l' oisiveté.

Deux bulgares, qu' on avoit envoyés
reconnoître les lieux, vinrent dire à leur
chef que dans ce château ce n' étoient
que festins et que réjouissances ; qu' on
n' y parloit que de l' infortune de Bélisaire ;
et que Bessas avoit voulu qu' on
la célébrât par une fête comme une
vengeance du ciel. Ah le lâche, s' écrierent
les bulgares ! Il n' aura pas long-tems
à se réjouir de ton malheur.

Bessas, au moment de leur arrivée,
étoit à table, environné de ses complaisans ;
et l' un d' eux chantant ses louanges,
disoit dans ses vers, que le ciel
avoit pris soin de le justifier, en condamnant
son accusateur à ne voir jamais
la lumière. Quel prodige plus éclatant,

p24

ajoutoit le flatteur, et quel triomphe
pour l' innocence ! Le ciel est juste, disoit
Bessas, et tôt ou tard les méchans
sont punis. Il disoit vrai. à l' instant même
les bulgares, l' épée à la main, entrèrent
dans la cour du château, laissant
quelques soldats autour de Bélisaire, et
pénétrèrent avec des cris terribles jusqu' à
la salle du festin. Bessas pâlit, se trouble,
s' épouvante ; et comme lui tous ses
convives sont frappés d' un mortel effroi.

Au lieu de se mettre en défense, ils tombent à genoux, et demandent la vie. On les saisit, on les fait traîner dans le lieu où étoit Bélisaire. Bessas, à la clarté des flambeaux, voit à cheval un vieillard aveugle ; il le reconnoît, il lui tend les bras, il lui crie grace et pitié. Le vieillard attendri, conjure les bulgares de l' épargner lui et les siens. Point de grace pour les méchants, lui répondit le chef : ce fut le signal du carnage : Bessas et ses convives furent tous égorgés. Aussitôt se faisant amener leurs valets, qui

p25

croyoient aller au supplice, vivez, leur dit le même, et venez nous servir, car c' est nous qui sommes vos maîtres. Alors la troupe se mit à table, et fit asseoir Bélisaire à la place de Bessas. Bélisaire ne cessoit d' admirer les révolutions de la fortune. Mais ce qui venoit d' arriver l' affligeoit. Compagnons, dit-il aux bulgares, vous me donnez un chagrin mortel, en faisant couler autour de moi le sang de mes compatriotes. Bessas étoit un avare inhumain : je l' ai vu dans Rome affamer le peuple, et vendre le pain au poids de l' or, sans pitié pour les malheureux qui n' avoient pas de quoi payer leur vie. Le ciel l' a puni ; je ne le plains que d' avoir mérité son sort. Mais ce carnage, fait en mon nom, est une tache pour ma gloire. Ou faites moi mourir, ou daignez me promettre que rien de pareil n' arrivera tant que je serai parmi vous. Ils lui promirent de se borner au soin de leur propre défense ; mais le château de Bessas fut

p26

pillé ; et après y avoir passé la nuit, les bulgares, chargés de butin, se mirent en marche avec Bélisaire. Leur général, comblé de joie de le voir arriver dans son camp, vint au devant de lui, et le recevant dans ses bras,

viens, mon pere, lui dit-il, viens voir
si c' est nous qui sommes les barbares.
Tout t' abandonne dans ta patrie, mais
tu trouveras parmi nous des amis et des
vengeurs. En disant ces mots, il le conduisit
par la main dans sa tente, l' invita
à s' y reposer, et ordonna qu' autour
de lui tout respectât son sommeil.
Le soir, après un soupé splendide, où
le nom de Bélisaire fut célébré par tous
les chefs du camp barbare, le roi s' étant
enfermé avec lui, je n' ai pas besoin,
lui dit-il, de te faire sentir l' atrocité
de l' injure que tu as reçue. Le crime est
horrible ; le châtimeut doit l' être. C' est
sous les ruines du trône et du palais de
votre vieux tyran, sous les débris de
sa ville embrasée, qu' il faut l' ensevelir

p27

avec tous ses complices. Sois mon guide,
apprends-moi, magnanime vieillard, à
les vaincre et à te venger. Ils ne t' ont
pas ôté la lumière de l' ame, les yeux de
la sagesse ; tu sçais les moyens de les
surprendre et de les forcer dans leurs
murs. Reculons au-delà des mers les
bornes de leur empire ; et si dans celui
que nous allons fonder, c' est peu pour
toi du second rang, partage avec moi,
j' y consens, tous les honneurs du rang
suprême ; et que le tyran de Bisance,
avant d' expirer sous nos coups, t' y voie
encore une fois entrer sur un char de
triomphe. Vous voulez donc, lui répondit
Bélisaire, après un silence, qu' il
ait eu raison de me faire crever les yeux ?
Il y a long-temps, seigneur, que Bélisaire
a refusé des couronnes. Carthage
et l' Italie m' en ont offert. J' étois dans
l' âge de l' ambition ; je me voyois déjà
persécuté ; je n' en restai pas moins fidèle
à mon prince et à ma patrie. Le même
devoir qui me lioit, subsiste, et rien n' a

p28

pu m' en dégager. En donnant ma foi à

l' empereur, j' espérois bien qu' il seroit
juste ; mais je ne me réservai, s' il ne l' étoit
pas, ni le droit de me défendre, ni
celui de me venger. N' attendez de moi
contre lui ni révolte ni trahison. Et que
vous serviroit de me rendre parjure ?
De quel secours vous seroit un vieillard
privé de la lumière, et dont l' ame même
a perdu sa force et son activité ?
Votre entreprise est au-dessus de moi,
peut-être au-dessus de vous-même. Dans
le relâchement des ressorts de l' empire,
il vous paroît foible ; il n' est que languissant ;
et pour le relever, pour ranimer
ses forces, il seroit peut-être à
souhaiter pour lui qu' on entreprît ce
que vous méditez. Cette ville, que
vous croyez facile à surprendre, est pleine
d' un peuple aguerrri ; et quels hommes
encore il auroit à sa tête ! Si le
vieux Bélisaire est au rang des morts,
Narsès est vivant, Narsès a pour rivaux
de gloire, Mundus, Hermès, Salomon

p29

et tant d' autres qui ne respirent que les
combats. Non, croiez-moi, n' attendez
que du temps la ruine de cet empire.
Vous y ferez quelques ravages ; mais
c' est la guerre des brigands ; et votre
ame est digne de concevoir une ambition
plus noble et plus juste. Justinien
ne demande plus que des alliés et des
amis ; il n' est point de rois que ces titres
ne doivent honorer, et il dépend
de vous... non, reprit le bulgare,
je ne serai jamais l' ami, ni l' allié d' un
homme qui te doit tout, et qui t' a fait
crever les yeux. Veux-tu regner avec
moi, être l' ame de mes conseils et le
génie de mes armées ? Voilà de quoi
il s' agit entre nous. Ma vie est en vos
mains, dit Bélisaire ; mais rien ne peut
me détacher de mon souverain légitime ;
et si dans l' état où je suis, je pouvois
lui être utile, fut-ce contre vous-même,
il seroit aussi sûr de moi que dans
le temps de mes prospérités. Voilà une
étrange vertu, dit le bulgare ! Malheur

au peuple à qui elle paroît étrange, dit Bélisaire. Et ne voyez-vous pas qu' elle est le fondement de toute discipline ; que nul homme, dans un état, n' est juge et vengeur de lui-même ; et que si chacun se rendoit arbitre dans sa propre cause, il y auroit autant de rebelles qu' il y auroit de mécontents ? Vous qui m' invitez à punir mon souverain d' avoir été injuste, donneriez-vous à vos soldats le droit que vous m' attribuez ? Le leur donner, dit le bulgare ! Ils l' ont, sans que je le leur donne ; mais c' est la crainte qui les retient. Et nous, seigneur, c' est la vertu, dit Bélisaire ; et tel est l' avantage des moeurs d' un peuple civilisé, sur les moeurs d' un peuple qui ne l' est pas. Je vais vous parler avec la franchise d' un homme qui n' espère et qui ne craint plus rien. à quels sujets commandez-vous ? Leur seule ressource est la guerre ; et cette guerre, où ils sont nourris, leur fait négliger tous les biens de la paix, abandonner toutes les richesses du travail

et de l' industrie, fouler aux pieds toutes les loix de la nature et de l' équité, et chercher dans la destruction une subsistance incertaine. Pensez avec effroi, seigneur, que pour ravager nos campagnes, il faut laisser les vôtres sans laboureurs et sans moissons ; que pour nourrir une portion de l' humanité, il faut en égorger une autre ; et que votre peuple lui-même arrose de son sang les pays qu' il vient désoler. Hé quoi, la guerre, dit le bulgare, n' est-elle pas chez vous la même ? Non, dit Bélisaire, et le but de nos armes, c' est la paix après la victoire, et la félicité pour gage de la paix. Il est aisé, dit le bulgare, d' être généreux quand on est le plus fort. N' en parlons plus. J' honore en toi, illustre et malheureux vieillard, cette fidélité digne d' un autre prix. Repose près de moi cette nuit dans ma tente. Tu diras demain où tu veux que je te fasse remmener.

Où l' on m' a pris, dit Bélisaire ;
et il dormit tranquillement.

p32

Le lendemain le roi des bulgares,
en prenant congé du héros, voulut le
comblé de présents. C' est la dépouille
de ma patrie que vous m' offrez, lui dit
Bélisaire : vous rougiriez pour moi de
m' en voir revêtu. Il n' accepta que de
quoi se nourrir lui et son guide sur la
route ; et la même escorte le remit où
elle l' avoit rencontré.

p33

CHAPITRE 4

Il n' étoit plus qu' à douze milles du
château où sa famille s' étoit retirée ;
mais fatigué d' une longue course, il demanda
à son jeune guide s' il ne voyoit
pas devant lui quelque village où se reposer.
J' en vois un, lui dit celui-ci ;
mais il est éloigné : faites-vous y conduire.
Non, dit le héros, je l' exposerois
à être pillé par ces gens-là ; et il
renvoya son escorte.
Arrivé au village, il fut surpris d' entendre,
le voilà, c' est lui, c' est lui-même .
Qu' est-ce ? Demanda-t-il : c' est toute une
famille qui vient au devant de vous, lui
répondit son conducteur. Dans ce moment
un vieillard s' avance. Seigneur,
dit-il à Bélisaire en l' abordant, pouvons-nous
sçavoir qui vous êtes ? Vous
voyez bien, répondit Bélisaire, que je
suis un pauvre, et non pas un seigneur.

p34

Un pauvre, hélas ! C' est ce qui nous
confond, reprit le paysan, s' il est vrai,
comme on nous l' a dit, que vous soyez

Bélisaire. Mon ami, lui dit le héros,
parlez plus bas ; et si ma misere vous
touche, donnez-moi l' hospitalité. à
peine il achevoit ces mots, qu' il se sentit
embrasser les genoux ; mais il releva
bien vite le bon homme, et se fit conduire
sous son humble toit.

Mes enfans, dit le paysan à ses deux
filles et à son fils, tombez aux pieds de
ce héros. C' est lui qui nous a sauvés du
ravage des huns. Sans lui le toit que
nous habitons auroit été réduit en cendre ;
sans lui vous auriez vu votre pere
égorgé et vos enfans menés en esclavage ;
sans lui, mes filles, vous n' auriez
peut-être jamais osé lever les yeux : vous
lui devez plus que la vie. Respectez-le
encore davantage dans l' état où vous le
voyez ; et pleurez sur votre patrie.

Bélisaire, ému jusqu' au fond de l' ame,
d' entendre autour de lui cette famille

p35

reconnoissante le combler de bénédictions,
ne repondoit à ces transports
qu' en pressant tour à tour dans ses bras
le pere et les enfans. Seigneur, lui dirent
les deux femmes, recevez aussi dans
votre sein ces deux innocens dont vous
êtes le second pere. Nous leur rappellerons
sans cesse le bonheur qu' ils auront
eu de baiser leur libérateur, et de recevoir
ses caresses. à ces mots, l' une
et l' autre mere lui présenta son fils, le
mit sur ses genoux ; et ces deux enfans
souriant au héros, et lui tendant leurs
foibles mains, sembloient aussi lui rendre
graces. Ah ! Dit Bélisaire à ces bonnes
gens, me trouvez-vous encore à
plaindre ? Et croyez-vous qu' il y ait au
monde en ce moment un mortel plus
heureux que moi ? Mais dites-moi qui
m' a fait connoître. Hier, lui dit le pere
de famille, un jeune seigneur nous demanda
si nous n' avions pas vu passer un
vieillard qu' il nous dépeignit. Nous lui
répondimes que non. Hé bien, nous dit-il,

p36

veillez à son passage, et dites-lui
qu' un ami l' attend dans le lieu où il
doit se rendre. Il manque de tout ; ayez
soin, je vous prie, de pourvoir à tous
ses besoins. à mon retour je reconnoîtrai
ce que vous aurez fait pour lui.
Nous répondimes que chacun de nous
étoit occupé, ou du travail des champs,
ou des soins du ménage, et que nous n' avions
pas le loisir de prendre garde aux
passans. Quittez tout plutôt, nous dit-il,
que de manquer de rendre à ce vieillard
ce que vous lui devez. C' est votre
défenseur, votre libérateur, c' est Bélisaire
enfin que je vous recommande ;
et il nous conta vos malheurs. à ce nom,
qui nous est si cher, jugez de notre impatience.
Mon fils a veillé toute la nuit à
attendre son général, car il a eu l' honneur
de servir sous vos drapeaux quand
vous avez délivré la Thrace ; mes filles,
dès le point du jour, ont été sur le seuil
de la porte. à la fin nous vous possédons.
Disposez de nous, de nos biens :

p37

ils sont à vous. Le jeune seigneur qui
vous attend vous en offrira davantage,
mais non pas de meilleur coeur, que nous
le peu que nous avons.
Tandis que le pere lui tenoit ce langage,
le fils, debout devant le héros, le
regardoit d' un air pensif, les mains jointes,
la tête baissée, la consternation, la
pitié, et le respect sur le visage.
Mon ami, dit Bélisaire au vieillard,
je vous rends grace de votre bonne volonté.
J' ai de quoi me conduire jusqu' à
mon asyle. Mais dites-moi si vous êtes
aussi heureux que bienfaisant. Votre fils
a servi sous moi ; je m' intéresse à lui.
Est-il sage ? Est-il laborieux ? Est-il bon
mari et bon pere ? Il fait, répondit le
vieillard attendri, ma consolation et ma
joie. Il s' est retiré du service, à la mort
de son frere aîné, couvert de blessures
honorables ; il me soulage dans mes travaux ;
il est l' appui de ma vieillesse ; il
a épousé la fille de mon ami ; le ciel a
béné cette union. Il est vif ; mais sa femme

est douce. Ma fille, que voilà, n' est pas moins heureuse. Je lui ai donné un mari jeune, sage et homme de bien, qu' elle aime et dont elle est aimée. Tout cela travaille à l' envi, et me fait de petits neveux, dans lesquels je me vois revivre. J' approche de ma tombe avec moins de regret, en songeant qu' ils m' aimeront encore, et qu' ils me béniront quand je ne serai plus. Ah mon ami, lui dit Bélisaire, que je vous porte envie ! J' avois deux fils, ma plus belle espérance ; je les ai vu mourir à mes côtés. Dans ma vieillesse il ne me reste qu' une fille, hélas, trop sensible pour son malheur et pour le mien. Mais le ciel soit loué : mes deux enfans sont morts en combattant pour la patrie. Ces dernières paroles du héros acheverent de déchirer l' ame du jeune homme qui l' écoutoit.

On servit un repas champêtre : Bélisaire y répandit la joie, en faisant sentir à ces bonnes gens le prix de leur

obscurité tranquille. C' est, disoit-il, l' état le plus heureux, et pourtant le moins envié, tant les vrais biens sont peu connus des hommes.

Pendant ce repas le fils de la maison, muet, rêveur, préoccupé, avoit les yeux fixés sur Bélisaire ; et plus il l' observoit, plus son air devenoit sombre, et son regard farouche. Voilà mon fils, disoit le vieux bon homme, qui se rappelle vos campagnes. Il vous regarde avec des yeux ardents. Il a de la peine, dit le héros, à reconnoître son général. On a bien fait ce qu' on a pu, dit le jeune homme, pour le rendre méconnoissable ; mais ses soldats l' ont trop présent pour le méconnoître jamais.

Quand Bélisaire prit congé de ses hôtes, mon général, lui dit le même, permettez-moi de vous accompagner à quelques pas d' ici. Et dès qu' ils furent

en chemin, souffrez, lui dit-il, que
votre guide nous devance : j' ai à vous
parler sans témoin. Je suis indigné,

p40

mon général, du misérable état où
l' on vous a réduit. C' est un exemple
effroyable d' ingratitude et de lâcheté. Il
me fait prendre ma patrie en horreur ; et
autant j' étois fier, autant je suis honteux
d' avoir versé mon sang pour elle. Je hais
les lieux où je suis né, et je regarde
avec pitié les enfans que j' ai mis au monde.
Hé, mon ami, lui dit le héros,
dans quel pays ne voit-on jamais les
gens de bien victimes des méchans ?
Non, dit le villageois, ceci n' a point
d' exemple. Il y a dans votre malheur
quelque chose d' inconcevable. Dites-moi
quel en est l' auteur. J' ai une femme
et des enfans ; mais je les recommande
à Dieu et à mon pere ; et je vais arracher
le coeur au traître qui... ah ! Mon
enfant, s' écria Bélisaire, en le serrant
dans ses bras, la pitié t' aveugle et t' égare.
Moi, je ferois d' un brave homme
un perfide ! D' un bon soldat un assassin !
D' un pere, d' un époux, d' un fils vertueux
et sensible un scélérat, un forcene !

p41

C' est alors que je serois digne de tous
les maux que l' on m' a faits. Pour soulager
ton pere et nourrir tes enfans, tu
as abandonné la défense de ta patrie ; et
pour un vieillard expirant, à qui ton
zèle est inutile, tu veux abandonner ton
pere et tes enfans ! Dis-moi, crois-tu
qu' en me baignant dans le sang de mes
ennemis, cela me rendît la jeunesse et
la vue ? En serois-je moins malheureux
quand tu serois criminel ? Non ; mais
du moins, dit le jeune homme, la mort
terrible d' un méchant effraiera ceux qui
lui ressemblent ; car je le prendrai, s' il
le faut, au pied du trône ou des autels,
et, en lui enfonçant le poignard dans le

sein, je crierai : *c' est Bélisaire que je venge* . Et de quel droit me vengerois-tu, dit le vieillard d' un ton plus imposant ? Est-ce moi qui te l' ai donné, ce droit que je n' ai pas moi-même ? Veux-tu l' usurper sur les loix ? Qu' elles l' exercent, dit le jeune homme ; on s' en reposera sur elles. Mais puisqu' elles abandonnent

p42

l' homme innocent et vertueux, qu' elles ménagent le coupable, et laissent le crime impuni, il faut les abjurer, il faut rompre avec elles et rentrer dans nos premiers droits. Mon ami, reprit Bélisaire, voilà l' excuse des brigands. Un homme juste, un honnête homme gémit de voir les loix fléchir ; mais il gémiroit encore plus de les voir violer avec pleine licence. Leur foiblesse est un mal, mais un mal passager ; et leur destruction seroit une calamité durable. Tu veux effrayer les méchants ; et tu vas leur donner l' exemple ! Ah ! Bon jeune homme, veux-tu rendre odieux le noble sentiment que j' ai pu t' inspirer ? Feras-tu détester cette pitié si tendre ? Au nom de la vertu, que tu chéris, je te conjure de ne pas la déshonorer. Qu' il ne soit pas dit que son zèle ait armé et conduit la main d' un furieux.

Si c' étoit moi, dit le soldat, qu' on eût traité si cruellement, je me sentirois peut-être le courage de le souffrir ; mais

p43

un grand homme ! Mais Bélisaire ! ... non je ne puis le pardonner. Je le pardonne bien, moi, dit le héros. Quel autre intérêt que le mien peut t' animer à ma vengeance ? Et si j' y renonce, est-ce à toi d' aller plus loin que je ne veux ? Apprends que si j' avois voulu laver dans le sang mon injure, des peuples se seroient armés pour servir mon ressentiment. J' obéis à ma destinée ; imite moi : ne crois pas sçavoir mieux que Bélisaire

ce qui est honnête et légitime ; et si tu te sens le courage de braver la mort, garde cette vertu pour servir au besoin ton prince et ton pays.

à ces mots, l' ardeur du jeune homme tomba comme étouffée par l' étonnement et l' admiration. Pardonnez-moi, lui dit-il, mon général, un emportement dont je rougis. L' excès de vos malheurs a révolté mon ame. En condamnant mon zèle, vous devez l' excuser. Je fais plus, reprit Bélisaire, je l' estime, comme l' effet d' une ame forte et généreuse. Permetts-moi

p44

de le diriger. Ta famille a besoin de toi ; je veux que tu vives pour elle. Mais c' est à tes enfans qu' il faut recommander les ennemis de Bélisaire. Nommez-les moi, dit le jeune homme avec ardeur ; je vous réponds que mes enfans les hairont dès le berceau. Mes ennemis, dit le héros, sont les scythes, les huns, les bulgares, les esclavons, les perses, tous les ennemis de l' état. Homme étonnant, s' écria le villageois, en se prosternant à ses pieds ! Adieu, mon ami, lui dit Bélisaire en l' embrassant. Il y a des maux inévitables, et tout ce que peut l' homme juste, c' est de ne pas mériter les siens. Si jamais l' abus du pouvoir, l' oubli des loix, la prospérité des méchans t' irrite, pense à Bélisaire. Adieu.

p45

CHAPITRE 5

Sa constance alloit être mise à une épreuve bien plus pénible ; et il est tems de dire ce qui s' étoit passé depuis son emprisonnement.

La nuit qu' il fut enlevé, et traîné dans les fers, comme un criminel d' état, l' épouvante et la désolation se répandirent

dans son palais. Le réveil d' Antonine sa femme, et d' Eudoxe sa fille unique, fut le tableau le plus touchant de la douleur et de l' effroi. Antonine enfin revenue de son égarement, et se rappelant les bontés dont l' honoroit l' impératrice, se reprocha comme une foiblesse la frayeur qu' elle avoit montrée. Admise à la familiarité la plus intime de Théodore, compagne de tous ses plaisirs, elle étoit sûre de son appui, ou plutôt elle croyoit l' être. Elle se rendit donc à son lever ; et en présence de toute la

p46

cour, madame, lui dit-elle, en se jettant à ses genoux, si Bélisaire a eu plus d' une fois le bonheur de sauver l' empire, il demande pour récompense que le crime qu' on lui impute lui soit déclaré hautement, et qu' on oblige ses ennemis à l' accuser en face, au tribunal de l' empereur. La liberté de les confondre est la seule grace qui soit digne de lui. Théodore lui fit signe de se lever, et lui répondit avec un front de glace : si Bélisaire est innocent, il n' a rien à craindre ; s' il est coupable, il connoit assez la clémence de son maître, pour sçavoir comment le fléchir. Allez, madame ; je n' oublierai point que vous avez eu part à mes bontés. Ce froid accueil, ce congé brusque avoit accablé Antonine. Pâle et tremblante elle s' éloigna, sans que personne osât lever les yeux sur elle ; et Barsamès, qu' elle rencontra, passoit lui-même sans la voir, si elle ne l' eût abordé. C' étoit l' intendant des finances, le favori de Théodore. Antonine le supplia

p47

de vouloir bien lui dire quel étoit le crime dont on accusoit Bélisaire. Moi, madame, lui dit-il ? Je ne sçais rien, je ne puis rien, je ne me mêle de rien, que de mon devoir. Si chacun en faisoit autant, tout le monde seroit tranquille.

Ah ! Le complot est formé, dit-elle,
et Bélisaire est perdu. Plus loin elle
rencontra un homme qui lui devoit sa fortune,
et qui la veille lui étoit tout dévoué.
Elle veut lui parler ; mais sans
daigner l' entendre, je sçais vos malheurs
lui dit-il, et j' en suis désolé ; mais pardon :
j' ai une grace à solliciter ; je n' ai
pas un moment à perdre. Adieu madame ;
personne au monde ne vous est plus
attaché que moi. Elle alla retrouver sa
fille ; et une heure après on lui annonça
qu' il falloit sortir de la ville, et se rendre
à ce vieux château qui fut marqué
pour leur exil.
La vue de ce château solitaire et
ruiné, où Antonine se voyoit comme
ensevelie, acheva de la désoler. Elle y

tomba malade en arrivant ; et l' ame
sensible d' Eudoxe fut déchirée entre un
pere accusé, détenu dans les fers, livré
en proie à ses ennemis, et une mere
dont la vie, empoisonnée par le chagrin,
n' annonçoit plus qu' une mort lente. Les
jours, les plus beaux jours de cette aimable
fille étoient remplis par les tendres
soins qu' elle rendoit à sa mere ;
ses nuits se passoient dans les larmes ;
et les momens que la nature en déroboit
à la douleur, pour les donner au
sommeil, étoient troublés par d' effroyables
songes. L' image de son pere au fond
d' un cachot, courbé sous le poids de ses
fers, la poursuivoit sans cesse ; et les funestes
pressentimens de sa mere redoubloient
encore sa frayeur.
La connoissance profonde et terrible
qu' Antonine avoit de la cour, lui faisoit
voir la haine et la rage déchaînées
contre son époux. Quel triomphe, disoit-elle,
pour tous ces lâches envieux,
que, depuis tant d' années, le bonheur

p49

d' un homme vertueux humilié et tourmenté,
quel triomphe pour eux de le
voir accablé ! Je me peins le sourire de
la malignité, l' air mystérieux de la calomnie,

qui feint de ne pas dire tout ce qu' elle sçait, et semble vouloir ménager l' infortuné qu' elle assassine. Ces vils flatteurs, ces complaisans si bas, je les vois tous, je les entends insulter à notre ruine. ô ma fille ! Dans ton malheur tu as du moins la consolation de n' avoir point de reproche à te faire ; et moi, j' ai à rougir de mon bonheur passé, plus que de mes calamités présentes. Les sages leçons de ton pere m' importunoient : il avoit beau me recommander de fuir les pièges de la cour, de mettre ma gloire et ma dignité dans des moeurs simples et modestes, de chercher la paix et le bonheur dans l' intérieur de ma maison, et de renoncer à un esclavage dont la honte seroit le prix ; j' appellois humeur sa triste prévoyance, je m' en plaignois à ses ennemis. Quel égarement ! Quel

p50

affreux retour ! C' est un coup de foudre qui m' éclaire ; je ne vois l' abîme qu' en y tombant. Si tu sçavois, ma fille, avec quelle froideur l' impératrice m' a renvoyée, elle à qui mon ame étoit asservie, elle dont les fantaisies étoient mes seules volontés ! Et cette cour, qui la veille me sourioit d' un air si complaisant ! ... ames cruelles et perfides ! ... aucun, dès qu' on m' a vu sortir, les yeux baissés et pleins de larmes, aucun n' a daigné m' aborder. Le malheur est pour eux comme une peste, qui les fait reculer d' effroi. Telles étoient les réflexions de cette femme, que sa chute, en la détrompant de la cour, n' en avoit pas détachée, et qui aimoit encore ce qu' elle méprisoit. Un an écoulé, rien ne transpiroit du procès de Bélisaire. On avoit découvert une conspiration ; on l' accusoit de l' avoir tramée ; et la voix de ses ennemis, qu' on appelloit la voix publique, le

p51

chargeoit de cet attentat. Les chefs obstinés
au silence, avoient péri dans les
supplices, sans nommer l' auteur du complot ;
c' étoit la seule présomption que
l' on eût contre Bélisaire : aussi, manque
de preuve, le laissoit-on languir ; et l' on
espéroit que sa mort dispenseroit de le
convaincre. Cependant ceux de ses vieux
soldats qui étoient répandus parmi le
peuple, redemandoient leur général, et
répondoient de son innocence. Ils souleverent
la multitude, et menacerent
de forcer les prisons, s' il n' étoit mis en
liberté. Ce soulèvement irrita l' empereur ;
et Théodore ayant saisi l' instant
où la colère le rendoit injuste, hé bien,
dit-elle, qu' on le leur rende, mais hors
d' état de les commander. Ce conseil
affreux prévalut : ce fut l' arrêt de Bélisaire.
Dès que le peuple le vit sortir de sa
prison, les yeux crevés, ce ne fut qu' un
cri de douleur et de rage. Mais Bélisaire
l' appaisa. Mes enfans, leur dit-il, l' empereur

p52

a été trompé : tout homme est
sujet à l' être : il faut le plaindre et le
servir. Mon innocence est le seul bien
qui me reste ; laissez-la moi. Votre révolte
ne me rendroit pas ce que j' ai
perdu ; elle m' ôteroit ce qui me console
de cette perte. Ces mots calmerent les
esprits. Le peuple offrit à Bélisaire tout
ce qu' il possédoit ; Bélisaire lui rendit
grace. Donnez-moi seulement, dit-il,
un de vos enfans, pour me conduire où
ma famille m' attend.
Son aventure avec les bulgares l' ayant
détourné de sa route, Tibère l' avoit devancé.
Le bruit d' un char, dans la cour
du château, avoit fait tressaillir Antonine
et Eudoxe : celle-ci avoit accouru,
le coeur saisi et palpitant ; mais hélas !
Au lieu de son pere, ne voyant qu' un
jeune inconnu, elle retourne vers sa
mere. Ce n' est pas lui, dit-elle en soupirant.
Un vieux domestique de la maison,
appellé Anselme, ayant abordé Tibère,

p53

Tibère lui demande si ce n' est point là que Bélisaire est retiré. C' est ici que sa femme et sa fille l' attendent, répondit le fidèle Anselme ; mais leur espérance est tous les jours trompée. Hé plut au ciel moi-même être à sa place, et le sçavoir en liberté ! Il est en liberté, lui dit Tibère ; il vient ; vous l' allez bientôt voir ; il devrait même être arrivé. -ah ! Venez donc, venez donner cette bonne nouvelle à sa famille. Je vais vous annoncer. Madame, s' écria-t-il, en courant vers Antonine, réjouissez-vous. Mon bon maître est vivant ; il est libre ; il vous est rendu. Un jeune homme est là qui l' assure, et qui croyoit le retrouver ici. à ces mots, toutes les forces d' Antonine se ranimerent. Où est-il, cet étranger, ce mortel généreux, qui s' intéresse à nos malheurs ? Qu' il vienne, ah ! Qu' il vienne, dit-elle. Non, plus de malheurs, s' écria Eudoxe, en se jettant sur le lit de sa mere, et en la pressant dans ses bras. Mon pere est vivant ; il est en liberté ;

p54

nous l' allons revoir. Ah, ma mere ! Oublions nos peines. Le ciel nous aime ; il nous réunit.

Me rendez-vous la vie, demanda Antonine à Tibère ? Est-il bien vrai que mon époux triomphe de ses ennemis ? Le jeune homme pénétré de douleur, de n' avoir à leur donner qu' une fausse joie, répondit, qu' en effet Bélisaire étoit libre, qu' il l' avoit vu, qu' il lui avoit parlé ; et que le croyant rendu auprès de sa famille, il venoit lui offrir les services d' un bon voisin.

Eudoxe, qui avoit les yeux attachés sur Tibère, fut frappée de l' air de tristesse qu' il tâchoit de dissimuler. Vous portez, lui dit-elle, dans notre exil la plus douce consolation ; et loin de jouir du bien que vous nous faites, vous semblez renfermer quelque chagrin profond ! Est-ce notre misère qui vous afflige ? Ah ! Que mon pere arrive, qu' il rende la santé à cette moitié de lui-même ; et vous verrez si l' on a besoin de richesse pour être

heureux.

p55

La nature dans ces momens est si touchante par elle-même, qu' Eudoxe n' eut besoin que de ses sentimens pour attendrir et pour charmer Tibère. Il ne vit point si elle étoit belle ; il ne vit qu' une fille vertueuse et tendre, que son courage, sa piété, son amour pour son pere élevoit au-dessus du malheur. Ne prenez point, madame, lui dit-il, ce sentiment que je ne puis cacher, pour une pitié offensante. Dans quelque état que Bélisaire et sa famille soient réduits, leur infortune même sera digne d' envie. Que parlez-vous d' infortune, reprit la mere ? Si on a rendu à mon époux la liberté, on a reconnu son innocence ; il faut donc qu' il soit rétabli dans ses honneurs et dans ses biens.

Madame, lui dit Tibère, ce seroit vous préparer une surprise trop cruelle, que de vous flatter sur sa situation. Il n' a dû sa délivrance qu' à l' amour du peuple. C' est à la crainte d' un soulèvement qu' on a cédé ; mais en y cédant,

p56

on a renvoyé Bélisaire aussi malheureux qu' il étoit possible.

N' importe, ma mere, il est vivant, reprit la sensible Eudoxe ; et pourvu qu' on nous laisse ici un peu de terre à cultiver, nous ne serons pas plus à plaindre que tous ces villageois que je vois dans les champs. ô ciel ! La fille de Bélisaire s' écria le jeune homme, seroit réduite à cet indigne état ! Indigne ! Et pourquoi, lui dit-elle ? Il n' étoit pas indigne des héros de Rome vertueuse et libre. Bélisaire ne rougira point d' être l' égal de Régulus. Ma mere et moi, depuis notre exil, nous avons appris les détails et les petits travaux du ménage ; mon illustre pere sera vêtu d' un habit filé de ma main.

Tibère ne pouvoit retenir ses larmes,
en voyant la joie vertueuse et pure qui
remplissoit le coeur de cette aimable fille.
Hélas ! Disoit-il en lui-même, quel coup
terrible va la tirer de cette douce illusion !
Et les yeux baissés, il restoit devant
elle, dans le silence de la douleur.

p57

CHAPITRE 6

Bélisaire, en ce moment même, entroit
dans la cour du château. Le fidèle
Anselme le voit, s' avance, reconnoît
son maître, et transporté de joie, court
au-devant de lui. Mais tout-à-coup s' apercevant
qu' il est aveugle, ô ciel, dit-il !
ô mon bon maître ! Est-ce pour vous
revoir dans cet état, que le pauvre Anselme
a vécu ? à ces paroles entrecoupées
de sanglots, Bélisaire reconnoît Anselme,
qui, prosterné, embrasse ses genoux. Il
le relève, il l' exhorte à modérer sa douleur,
et se fait conduire vers sa femme
et sa fille.

Eudoxe en le voyant ne fait qu' un cri,
et tombe évanouie. Antonine, qu' une fièvre
lente consumoit, comme je l' ai dit,
fut tout à coup saisie du plus violent transport.
Elle s' élance de son lit avec les forces
que donne la rage, et s' arrachant des

p58

bras de Tibère et de la femme qui la
gardoit, elle veut se précipiter. Eudoxe,
ranimée à la voix de sa mere, accourt,
la saisit et l' embrasse : ma mere, dit-elle,
ah ma mere ! Ayez pitié de moi.
Laissez-moi mourir, s' écrioit cette femme
égarée. Je ne vivrois que pour le
venger, que pour aller leur arracher le
coeur. Les monstres ! Voilà sa récompense !
Sans lui vingt fois ils auroient été
ensévelis sous les cendres de leur palais.
Son crime est d' avoir prolongé leur

odieuse tyrannie... il en est puni ; les
peuples sont vengés... quelle férocité !
Quelle horrible bassesse ! ... leur appui !
Leur libérateur ! ... cour atroce ! Conseil
de tigres ! ... ô ciel ! Est-ce ainsi que tu
es juste ! Vois qui tu permets qu' on opprime ;
vois qui tu laisses prospérer.
Antonine, dans ses transports, tantôt
s' arrachait les cheveux et se déchirait
le visage ; tantôt ouvrant ses bras
tremblans, elle courait vers son époux,
le pressait dans son sein, l' inondait de

p59

ses larmes ; et tantôt repoussant sa fille
avec effroi, meurs, lui disoit-elle ; il
n' y a dans la vie de succès que pour les
méchants, de bonheur que pour les infâmes.
De cet accès elle tomba dans un abattement
mortel ; et ces violens efforts de
la nature ayant achevé de l' affaiblir, elle
expira quelques heures après.
Un vieillard aveuglé, une femme
morte, une fille au désespoir, des larmes,
des cris, des gémissemens, et pour
comble de maux, l' abandon, la solitude
et l' indigence, telle est l' état où la
fortune présente aux yeux de Tibère une
maison trente ans comblée de gloire et
de prospérité. Ah, dit-il, en se rappelant
les paroles d' un sage, voilà donc
le spectacle auquel Dieu se complaît,
l' homme juste luttant contre l' adversité,
et la domptant par son courage !
Bélisaire laissa un libre cours à la douleur
de sa fille, et lui-même il s' abandonna
à toute son affliction ; mais après

p60

avoir payé à la nature le tribut d' une
ame sensible, il se releva de son accablement
avec la force d' un héros.
Eudoxe étouffoit ses sanglots de peur
de redoubler la douleur de son pere.
Mais le vieillard qui l' embrassoit se sentoit
baigné de ses pleurs. Tu te désolés,
ma fille, lui dit-il, de ce qui doit nous

affermir, et nous élever au-dessus des disgrâces. Après avoir expié les erreurs de sa vie, ta mère jouit d'une éternelle paix ; et c'est elle à présent qui nous plaint d'être obligés de lui survivre. Cette froide immobilité, où elle laisse sa dépouille, annonce le calme où son âme est plongée. Vois comme tous les maux d'ici-bas sont vains : un souffle, un instant les dissipe. La cour et l'empire ont disparu aux yeux de ta mère ; et du sein de son dieu, elle ne voit ce monde que comme un point dans l'immensité. Voilà ce qui fait dans le malheur la consolation et la force du sage. -ah ! Donnez-la moi, cette force que la nature

p61

me refuse, pour résister à tant de maux. J'aurais supporté la misère ; mais voir une mère adorée mourir de douleur dans mes bras ! Vous voir, mon père, dans l'horrible état où la cruauté des hommes vous a mis ! ... ma fille, lui dit le héros, en me privant des yeux, ils n'ont fait que ce que la vieillesse ou la mort alloit faire ; et quant à ma fortune, tu en aurais mal joui, si tu ne sçais pas t'en passer. Ah, le ciel m'est témoin, dit-elle, que ce n'est pas sa perte qui m'afflige. Ne t'afflige donc plus de rien, lui dit son père ; et de sa main il essuya ses pleurs. Bélisaire, instruit qu'un jeune inconnu attendoit le moment de lui parler, le fit venir, et lui demanda ce qui l'amenoit. Ce n'est pas le moment, lui dit Tibère, de vous offrir des consolations. Illustre et malheureux vieillard, je respecte votre douleur, je la partage, et je demande au ciel qu'il me permette de l'adoucir. Jusque-là, je n'ai qu'à mêler

p62

mes larmes à celles que je vois répandre. Bientôt vint le moment de rendre à Antonine les devoirs de la sépulture ; et

Bélisaire, appuyé sur sa fille, accompagna
le corps de sa femme au tombeau.
La douleur du héros étoit celle d' un
sage : elle étoit profonde, mais sans
éclat, et soutenue de majesté. Sur son
visage étoit peint le deuil, mais un deuil
silencieux et grave. Son front élevé, sans
défier le sort, sembloit s' exposer à ses coups.
Tibère lui-même assista à cette triste
cérémonie. Il fut témoin des regrets
touchans qu' Eudoxe donnoit à sa mere,
et il en revint pénétré.
Bélisaire alors s' adressant à lui, brave
jeune homme, lui dit-il, c' est vous, je
le vois, qui avez pris soin de me recommander
sur la route ; apprenez-moi
qui vous êtes, et ce qui peut m' attirer
cet empressement généreux. Je m' appelle
Tibère, répondit le jeune homme,
j' ai servi sous Narsès en Italie ; j' ai fait

p63

depuis la guerre de Colchide. Je suis
l' un de ces chasseurs à qui vous avez
demandé l' asyle, et dont vous avez si
bien réprimé l' imprudence. Je n' ai pas
eu de paix avec moi-même, que je ne
sois venu vous demander pardon, et
une grace encore plus chere. Je suis
riche : c' est un malheur peut-être ; mais
si vous vouliez, ce seroit un bien. J' ai
près d' ici une maison de campagne ; et
toute mon ambition seroit de la consacrer,
en en faisant l' asyle d' un héros.
Ma tendre vénération pour vous est un
titre si simple, que je n' oserois m' en
prévaloir : il suffit d' aimer la patrie,
pour partager la disgrâce de Bélisaire,
et pour chercher à l' adoucir. Mais un
intérêt digne de vous toucher, c' est le
mien, c' est celui d' un jeune homme, qui
désire passionnément d' être admis dans
l' intimité d' un héros, et de puiser dans
son ame, comme à la source de la sagesse,
de la gloire et de la vertu.
Vous honorez trop ma vieillesse, lui

p64

répondit Bélisaire ; mais je reconnois
une belle ame à la sensibilité que vous
témoignez pour mon malheur. Dans ce
moment je désire d' être seul avec moi-même :
mon ame ébranlée a besoin de
se raffermir en silence. Mais pour l' avenir,
j' accepte une partie de ce que
vous me proposez, le plaisir de vivre
en bons voisins, et de communiquer
ensemble. J' aime la jeunesse : l' ame encore
neuve dans cet âge heureux, est
susceptible des impressions du bien ; elle
s' enflame et s' élève au grand ; et rien
encore ne la retient captive. Venez me
voir ; je serai bien aise de converser
avec vous.

Si vous me croyez digne de ce commerce,
reprit Tibère, pourquoi ne le
serois-je pas de vous posséder tout-à-fait ?
Mes aïeux seront honorés de voir leur
héritage devenir votre bien, et leur demeure
votre asyle. Vous y serez révééré,
servi avec un saint respect par tout ce
qui m' environne ; et c' est à mon exemple

p65

qu' on s' empressera de remplir ce
pieux devoir.
Jeune homme, lui dit Bélisaire, vous
êtes bon ; mais ne faisons point d' imprudence.
Dites-moi, car il y a dix ans
que je vis éloigné du monde, quel est
l' état de votre pere, et quelles vues il
a sur vous. Nous sommes issus, lui dit
Tibère, de l' une de ces familles que
Constantin appella de Rome, et qu' il
combla de bienfaits. Mon pere a servi
sous le règne de Justin avec assez de
distinction. Il étoit estimé et chéri de son
maître. Sous le nouveau règne, on obtint
sur lui des préférences qu' il croyoit injustes :
il se retira : il s' en est repentit ;
et il a pour moi l' ambition qu' il n' eut
pas assez pour lui-même. Il suffit, lui dit
Bélisaire : je ne veux mettre aucun obstacle
à l' avancement de son fils. En suivant
le mouvement de votre coeur, vous
ne sentez que le plaisir d' être généreux ;
et en effet c' est une douce chose. Mais
je vois pour vous le danger de vous envelopper

dans la disgrâce d' un proscrit.
Mon ami, que la cour ait raison, ou
qu' elle ait tort, elle ne revient pas. Elle
oublie un coupable qu' elle a puni ; mais
elle hait toujours un innocent qu' elle a
sacrifié ; car son nom seul est un reproche,
et son existence pèse, comme un
remord, à ses persécuteurs.
Je me charge, dit le jeune homme,
de justifier ma conduite. L' empereur a
pu se laisser tromper ; mais il suffira
qu' on l' éclaire.
Il ne faut pas même y penser, dit
le héros : le mal est fait : puisse-t-il
l' oublier pour le repos de sa vieillesse !
Hé bien donc, insista Tibère, soyez
encore plus généreux. épargnez-lui le
reproche éternel de vous avoir laissé languir
dans la misère. L' indigne état où je
vous vois, est un spectacle déshonorant
pour l' humanité, honteux pour le trône,
révoltant pour les gens de bien, et décourageant
pour vos pareils.
Ceux qu' il découragera, répondit

Bélisaire, ne seront point mes pareils. Je
crois au surplus, comme vous, que mon
état peut inspirer l' indignation avec la
pitié. Un pauvre aveugle ne fait point
d' ombrage, et peut faire compassion.
Aussi mon dessein est-il de me cacher ;
et si je me suis fait connoître à vos
compagnons, c' est un mouvement d' impatience
contre de jeunes étourdis, qui
m' a fait commettre cette imprudence.
Ce sera la dernière de ma vie ; et mon
asyle sera mon tombeau. Adieu. L' empereur
peut ne pas sçavoir que les bulgares
sont dans la Thrace ; ne négligez
pas de l' en faire avertir.
Le jeune homme se retira bien affligé
de n' avoir pas mieux réussi ; et il rendit
à l' empereur ce que lui avoit dit Bélisaire.
Justinien fit marcher quelques
troupes ; et peu de jours après on l' assura
que les bulgares avoient été chassés.
à présent, dit-il à Tibère, nous pouvons

aller sans danger voir ce malheureux
vieillard. Je passerai pour votre

p69

pere ; et vous aurez soin de ne rien dire
qui puisse le désabuser. Une maison de
plaisance, à moitié chemin de la retraite
de Bélisaire, fut le lieu d' où l' empereur
se déroband aux yeux de sa cour,
alla le voir le lendemain.

CHAPITRE 7

Voilà donc où habite celui qui m' a
rendu tant de fois vainqueur ! Dit Justinien,
en avançant sous un vieux portique
en ruine. Bélisaire, à leur arrivée,
se leva pour les recevoir. L' empereur,
en voyant ce vieillard vénérable dans
l' état où il l' avoit mis, fut pénétré de
honte et de remords. Il jeta un cri de
douleur, et s' appuyant sur Tibère, il se
couvrit les yeux avec ses mains, comme
indigne de voir le jour que Bélisaire ne
voyoit plus. Quel cri viens-je d' entendre,
demanda le vieillard ? C' est mon
pere que je vous amene, dit Tibère, et
que votre malheur touche sensiblement.
Où est-il, reprit Bélisaire, en tendant
les mains ? Qu' il approche, et que je
l' embrasse ; car il a un fils vertueux. Justinien
fut obligé de recevoir les embrassemens
de Bélisaire ; et se sentant

p70

pressé contre son sein, il fut si violemment
ému, qu' il ne put retenir ses sanglots
et ses larmes. Modérez, lui dit le
héros, cet excès de compassion : je ne
suis peut-être pas aussi malheureux qu' il
vous semble. Parlons de vous, et de ce
jeune homme, qui vous donnera de la
consolation dans vos vieux ans. Oui, dit
l' empereur en s' interrompant à chaque
mot, oui... si vous daignez permettre...
qu' il vienne recueillir les fruits de vos

leçons. Et que lui apprendrais-je, dit le
vieillard, qu' un pere sage et homme de
bien n' ait pu lui apprendre avant moi ?
Ce que peut-être je connois le moins,
dit l' empereur, c' est la cour, c' est le
pays où il doit vivre ; et depuis long-tems
j' ai si peu communiqué avec des
hommes, que le monde est pour moi
presque aussi nouveau que pour lui. Mais
vous qui avez vu les choses sous tant de
faces diverses, de quel secours ne lui
serez-vous pas, si vous voulez bien l' éclairer ?
S' il vouloit apprendre à fixer

p71

la fortune, dit Bélisaire, il s' adresseroit
mal, comme vous voyez ; mais s' il ne
veut être qu' un homme de bien à ses
périls et risques, je puis lui être de quelque
utilité. Il est bien né, c' est l' essentiel.
Il est vrai, dit Justinien, que sa
noblesse est ancienne. -ce n' est pas ce
que j' ai voulu dire ; mais cela même est
un avantage, pourvu qu' on n' en abuse
pas. Sçavez-vous, jeune homme, poursuivit
Bélisaire, ce que c' est que la noblesse ?
Ce sont des avances que la patrie
vous fait, sur la parole de vos ancêtres,
en attendant que vous soyez en état de
faire honneur à vos garants. Et ces avances,
dit l' empereur, sont quelquefois
bien hazardées. N' importe, reprit le
vieillard, ce n' en est pas moins une très-belle
institution. Je crois voir, lorsqu' un
enfant de noble origine vient au monde,
foible, nud, indigent, imbécile, comme
le fils d' un laboureur, je crois voir
la patrie qui va le recevoir, et qui lui
dit : enfant je vous salue, vous qui me

p72

serez dévoué, vous qui serez vaillant,
généreux, magnanime comme vos peres.
Ils vous ont laissé leur exemple ; j' y
joins leurs titres et leur rang, double
raison pour vous d' acquérir leurs vertus.
Avouez, continua le vieillard, que parmi

les actes les plus solennels il n' y a rien de plus magnifique. Cela l' est trop, dit Justinien. Quand on veut élever les ames, dit Bélisaire, il faut en agir grandement. Et puis, croyez-vous qu' il n' y ait pas de l' économie dans cette magnificence ? Ah ! Quand elle ne produiroit que deux ou trois grands hommes par génération, l' état n' auroit pas à se plaindre : il seroit bien dédommagé. Mon ami, dit-il au jeune homme, il faut que vous soyez l' un de ceux qui le dédommagent. Là, s' adressant à l' empereur, vous m' avez permis, lui dit-il, de lui parler en pere ? Ah je vous en conjure, lui dit Justinien. Hé bien, mon fils, commencez donc par vous persuader que la noblesse est comme la flamme,

p73

qui se communique, mais qui s' éteint dès qu' elle manque d' aliment. Souvenez-vous de votre naissance, puisqu' elle impose des devoirs ; souvenez-vous de vos aïeux, puisqu' ils sont pour vous des exemples ; mais gardez-vous de croire que la nature vous ait transmis leur gloire comme un héritage, dont vous n' ayez plus qu' à jouir ; gardez-vous de cet orgueil impatient et jaloux qui sur la foi d' un nom, prétend que tout lui cède, et s' indigne des préférences que le mérite obtient sur lui. Comme l' ambition a un faux air de noblesse, elle se glisse aisément dans le coeur d' un homme bien né ; mais cette passion, dans ses excès, a sa bassesse tout comme une autre. Elle se croit haute, parce qu' elle range au-dessous d' elle tout les devoirs de l' honnête homme ; et si vous voulez sçavoir ce qu' elle en fait, regardez un oiseau de proie, planer le matin sur la campagne, et choisir d' un oeil avide, entre mille animaux tremblans, celui dont il

p74

lui plaira de faire sa pâture : c' est ainsi

que l' ambition délibère à son réveil,
pour sçavoir de quelle vertu elle fera
sa victime. Ah, mon ami, la personnalité,
ce sentiment si naturel, devient
atroce dans un homme public, sitôt
qu' elle est passionnée. J' ai vu des hommes
qui, pour s' avancer, auroient jetté
au hazard le salut d' une armée et le sort
d' un empire. Envieux des succès qui ne
leur sont pas dûs, ils ont toujours peur
qu' on ne leur enleve l' honneur d' une
action d' éclat : s' ils osoient même, ils
feroient échouer celle dont ils n' ont pas
la gloire : le bien public est un malheur
pour eux, s' il ne leur est pas attribué. Voilà
l' espece d' hommes la plus dangereuse,
soit dans les conseils, soit dans les armées.
L' homme de bien fait son devoir
sans regarder autour de lui. Dieu et son
ame sont les témoins dont il va mériter
l' aveu. Une bonne volonté franche, un
courage délibéré, un zèle prompt à concourir
au bien, voilà les signes d' une

p75

grande ame. L' envie, la vanité, l' orgueil,
tout cela est petit et lâche. C' est
peu même de ne pas prétendre à ce que
vous ne méritez pas ; il faut sçavoir renoncer
d' avance à ce que vous mériterez ;
il faut supposer votre souverain sujet à
se tromper, car il est homme, regarder
comme très-possible que votre patrie et
votre siècle vous jugent aussi mal que
lui, et que l' avenir ne soit pas plus juste.
Alors il faut vous consulter, et vous demander
à vous-même : si j' étois réduit
au sort de Bélisaire, m' en consolerois-je
avec mon innocence, et le souvenir d' avoir
fait mon devoir ? Si vous n' avez
pas cette résolution bien décidée et bien
affermie, vivez obscur : vous n' avez pas
de quoi soutenir votre nom.
Ah ! C' est trop exiger des hommes, reprit
Justinien avec un profond soupir ;
et votre exemple est effrayant. Il est effrayant
au premier coup d' oeil, dit le
vieillard, mais beaucoup moins quand
on y pense. Car enfin supposons que la

guerre, la maladie, ou la vieillesse m' eût privé de la vue ; ce seroit un accident tout naturel, dont vous ne seriez point frappé. Hé quoi, les vices de l' humanité ne sont-ils pas dans l' ordre des choses, comme la peste qui a désolé l' empire ? Qu' importe l' instrument que la nature emploie à nous détruire ? La colère d' un empereur, la flèche d' un ennemi, un grain de sable, tout est égal. En s' exposant sur la scene du monde, il faut s' attendre à ses révolutions. Vous-même, en destinant votre fils au métier des armes, n' avez-vous pas prévu pour lui mille événemens périlleux ? Hé bien comptez-y les assauts de l' envie, les embuches de la trahison, les traits de l' imposture et de la calomnie ; et si votre fils arrive à mon âge sans y avoir succombé, vous trouverez qu' il a eu du

bonheur. Tout est compensé dans la vie. Vous ne me voyez qu' aveugle et pauvre, et retiré dans une mesure ; mais rappelez-vous trente ans de victoires et de prospérités, et vous souhaiterez à votre fils le destin de Bélisaire. Allons, mon voisin, un peu de fermeté : vous avez les allarmes d' un pere ; mais je me flatte que votre fils me fait encore l' honneur de me porter envie. Assurément, s' écria Tibère ! Mais c' est bien moins à vos prospérités, dit l' empereur, qu' il doit porter envie, qu' à ce courage avec lequel vous soutenez l' adversité. Du courage, il en faut sans doute, dit Bélisaire ; et il ne suffit pas d' avoir celui d' affronter la mort : c' est la bravoure d' un soldat. Le courage d' un chef consiste à s' élever au-dessus de tous les événemens. Sçavez-vous quel est pour moi le plus courageux des hommes ? Celui qui persiste à faire son devoir, même aux périls, aux dépens de sa gloire ; ce sage et ferme Fabius, qui laisse parler avec mépris de

sa lenteur, et ne change point de conduite ;
 et non ce foible et vain Pompée,
 qui aime mieux hasarder le sort de
 Rome et de l' univers, que d' essayer une
 raillerie. Dans mes premières campagnes
 contre les perses, les mauvais propos
 des étourdis de mon armée me firent
 donner une bataille, que je ne devois ni
 ne voulois risquer. Je la perdis. Je ne
 me le pardonnerai jamais. Celui qui fait
 dépendre sa conduite de l' opinion, n' est
 jamais sûr de lui-même. Et où en serions-nous,
 si, pour être honnêtes gens,
 il falloit attendre un siècle impartial et
 un prince infaillible ? Allez donc ferme
 devant vous. La calomnie et l' ingratitude
 vous attendent peut-être au bout
 de la carrière ; mais la gloire y est avec
 elles ; et si elle n' y est pas, la vertu la
 vaut bien : n' ayez pas peur que celle-ci
 vous manque : dans le sein même de la
 misère et de l' humiliation, elle vous suivra ;
 eh, mon ami ! Si vous sçaviez combien
 un sourire de la vertu est plus touchant

que toutes les caresses de la fortune !
 Vous me pénétrez, dit Justinien attendri
 et confondu. Que mon fils est
 heureux de pouvoir de bonne heure recueillir
 ces hautes leçons ! Ah, pourquoi
 cette école n' est-elle pas celle des
 souverains ! Laissons les souverains, dit
 Bélisaire ; ils sont plus à plaindre que
 nous. Ils ne sont à plaindre, dit Justinien,
 que parce qu' ils n' ont point d' amis,
 ou qu' ils n' en ont pas d' assez éclairés,
 d' assez courageux pour leur servir
 de guides. Mon fils est né pour vivre à
 la cour : peut-être un jour admis dans
 les conseils, ou dans l' intimité du prince,
 aura-t-il lieu de faire usage de vos
 leçons pour le bonheur du monde. Ne
 dédaignez pas d' agrandir son ame, en
 l' élevant à la connoissance de l' art sublime
 de regner. Instruisez-le, comme vous
 voudriez que fût instruit l' ami d' un
 monarque. Justinien va descendre au

tombeau ; mais son successeur plus heureux

p80

que lui aura peut-être pour ami
le disciple de Bélisaire. Hélas, dit le
vieillard, que ne puis-je encore une fois,
être, avant de mourir, utile à ma patrie !
Mais ce que l' expérience et la réflexion
m' ont fait voir, seroit pris pour
les songes de la vieillesse. Et en effet, dans
la spéculation tout s' arrange le mieux du
monde : les difficultés s' applanissent ;
les circonstances naissent à propos et se
combinent à souhait ; on fait tout ce
qu' on veut des hommes et des choses ;
soi-même on se suppose exempt de passions
et de foiblesses, toujours éclairé,
toujours sage, aussi ferme que modéré.
Douce et trompeuse illusion, qu' une légère
épreuve auroit bientôt détruite, si
l' on tenoit en main les rênes d' un état.
Cette illusion même a son utilité, dit le
jeune homme ; car la chimère du mieux
possible devient le modèle du bien. Je
le souhaite, dit Bélisaire, mais je n' ose
l' espérer. Le plus mauvais état des choses
trouve partout des partisans intéressés

p81

à le maintenir. Et moi, je vous répons,
dit l' empereur, que les fruits de votre
sagesse ne seront point perdus, si vous
les confiez au zèle de mon fils. Vous
méritez, dit le héros, que je vous parle
à coeur ouvert. Mais j' exige votre
parole de ne rien divulguer, sous ce
regne, de mes entretiens avec vous.
Pourquoi, demanda Justinien ? Pour ne
pas affliger de mes tristes réflexions, dit
Bélisaire, un vieillard qui ne sent que
trop les maux qu' il ne peut réparer. Tel
fut leur premier entretien.
Quelle honte pour moi, disoit l' empereur
en s' en allant, d' avoir méconnu
un tel homme ! Mon cher Tibère, voilà
comme on nous trompe, comme on
nous rend injustes malgré nous.

La nuit, le jour suivant, il ne vit
dans sa cour que l' image de Bélisaire ;
et vers le soir, à la même heure, il
revint nourrir sa douleur.

p82

CHAPITRE 8

Bélisaire se promenoit avec son guide
sur la route. Dès que l' empereur l' aperçut,
il descendit de son char ; et en
l' abordant, vous nous trouvez plongés,
lui dit-il, dans de sérieuses réflexions.
Frappé de l' injustice que l' on a fait commettre
au malheureux vieillard qui vous
a condamné, je méditois avec mon fils
sur les dangers du rang suprême ; et je
lui disois qu' il étoit bien étrange qu' une
multitude d' hommes libres eut jamais
pu s' accorder à remettre son sort dans
les mains d' un seul homme, d' un homme
foible et fragile comme eux, facile
à surprendre, sujet à se tromper, et en
qui l' erreur d' un moment pouvoit devenir
si funeste ! Et croyez-vous, dit Bélisaire,
qu' un sénat, qu' un peuple assemblé
soit plus juste et plus infaillible ?
Est-ce sous le regne d' un seul que les

p83

Camilles, les Themistocles, les Aristides
ont été proscrits ? Multiplier les ressorts
du gouvernement, c' est en multiplier
les vices, car chacun y apporte les siens.
Ce n' est donc pas sans raison qu' on a
préféré le plus simple ; et soit que les
états aient été conquis, ou fondés ; qu' ils
aient mis leur espoir dans la bonté des
loix, ou dans la force des armes ; il est
naturel que l' homme le plus sage, le
plus vaillant, le plus habile ait obtenu
la confiance, et réuni les voeux du plus
grand nombre. Ce qui m' étonne, ce n' est
donc pas qu' une multitude assemblée ait
voulu confier à un seul le soin de commander

à tous ; mais qu' un seul ait jamais
voulu se charger de ce soin pénible.
Voilà, lui dit Tibère, ce que je
n' entends pas. Pour l' entendre, dit le
vieillard, mettez-vous à la place et du
peuple et du prince dans cette première
élection.
Que risquons-nous, à dû se dire un
peuple, que risquons-nous en nous donnant

p84

un roi ? Du bien de tous nous
faisons le sien ; des forces de l' état nous
faisons ses forces ; nous attachons sa gloire
à nos prospérités ; comme souverain,
il n' existera qu' avec nous et par nous ;
il n' a donc qu' à s' aimer pour aimer ses
peuples, et qu' à sentir ses intérêts pour
être juste et bienfaisant. Telle a été leur
bonne foi. Ils n' ont pas calculé, dit Justinien,
les passions et les erreurs qui
assiégeroient l' ami d' un prince. Ils n' ont
vu, reprit Bélisaire, que l' indivisible
unité d' intérêt, entre le monarque et la
nation : ils ont regardé comme impossible
que l' un fut jamais de plein gré
et de sang froid l' ennemi de l' autre. La
tyrannie leur a paru une espèce de suicide,
qui ne pouvoit être que l' effet du
délire et de l' égarement ; et au cas qu' un
prince fût frappé de ce dangereux vertige,
ils se sont munis de la volonté
réfléchie et sage du législateur, pour
l' opposer à la volonté aveugle et passionnée
de l' homme ennemi de lui-même.

p85

Ils ont bien prévu qu' ils auroient à
craindre une foule de gens intéressés au
mal ; mais ils n' ont pas douté que cette
ligue, qui ne fait jamais que le petit
nombre, ne fût aisément réprimée
par l' imposante multitude des gens intéressés
au bien, à la tête desquels seroit
toujours le prince. Et en effet avant l' épreuve,
qui jamais auroit pu prévoir
qu' il y auroit des souverains assez insensés,

pour faire divorce avec leur peuple,
et cause commune avec ses ennemis ?
C' est un renversement si inconcevable
de la nature et de la raison, qu' il
faut l' avoir vu pour le croire. Pour moi,
je trouve tout simple qu' on ne s' y soit
pas attendu.

Mais à qui l' élection d' un seul, pour
dominer sur tous, a dû inspirer de la
crainte, c' est à celui qu' on avoit élu. Un
pere de famille qui a cinq ou six enfans
à élever, à établir, à rendre heureux
dans leur état, a tant de peine à dormir
tranquille ! Que sera-ce du chef d' une

p86

famille qui se compte par millions ?
Je m' engage, a-t-il dû se dire, à ne
vivre que pour mon peuple ; j' immole
mon repos à sa tranquillité ; je fais voeu
de ne lui donner que des loix utiles et
justes, de n' avoir plus de volonté qui ne
soit conforme à ces loix. Plus il me rend
puissant, moins il me laisse libre. Plus
il se livre à moi, plus il m' attache à
lui. Je lui dois compte de mes foiblesses,
de mes passions, de mes erreurs ;
je lui donne des droits sur tout ce que
je suis ; enfin, je renonce à moi-même,
dés que je consens à regner ; et l' homme
privé s' anéantit, pour céder au roi
son ame toute entiere. Connoissez-vous
de dévouement plus généreux, plus absolu ?
Voilà pourtant comme pensoient
un Antonin, un Marc-Aurèle. *je n' ai
plus rien en propre*, disoit l' un ;
mon palais même n' est pas à moi, disoit
l' autre ; et leurs pareils ont pensé comme eux.
La vanité du vulgaire ne voit dans
le suprême rang que les petites jouissances

p87

qui la flatteroient, et qui lui font
envie, des palais, une cour, des hommages,
et cette pompe qu' on a cru
devoir attacher à l' autorité pour la rendre
plus imposante. Mais au milieu de

tout cela, il ne reste le plus souvent que
l'homme accablé de soins, et consumé
d'inquiétude, victime de ses devoirs, s'il
les remplit fidèlement, exposé au mépris
s'il les néglige, et à la haine s'il
les trahit, gêné, contrarié sans cesse
dans le bien comme dans le mal, ayant
d'un côté les soucis dévorans et les veilles
cruelles, de l'autre l'ennui de lui-même
et le dégoût de tous les biens :
voilà qu'elle est sa condition. L'on a bien
fait ce qu'on a pu pour égaler ses plaisirs
à ses peines ; mais ses peines sont
infinies, et ses plaisirs sont bornés au
cercle étroit de ses besoins. Toute l'industrie
du luxe ne peut lui donner de
nouveaux sens ; et tandis que les jouissances
le sollicitent de tous côtés, la
nature les lui interdit, et sa faiblesse

p88

s'y refuse. Ainsi, tout le superflu qui
l'environne est perdu pour lui : un palais
vaste n'est qu'un vuide immense où il
n'occupe jamais qu'un point ; sous des
rideaux de pourpre et des lambris dorés,
il cherche en vain le doux sommeil du
laboureur sous le chaume ; et à sa table
le monarque s'ennuie, dès que l'homme
est rassasié.

Je sens, dit Tibère, que l'homme est
trop faible pour jouir de tout, quand il
a tout en abondance ; mais n'est-ce rien
que d'avoir à choisir ?

Ah, jeune homme, jeune homme,
s'écria Bélisaire ! Vous ne connaissez pas
la maladie de la satiété. C'est la plus
funeste langueur où jamais puisse tomber
une âme. Et savez-vous quelle en
est la cause ? La facilité à jouir de tout,
qui fait qu'on n'est ému de rien. Ou le
desir n'a pas le temps de naître, ou
en naissant il est étouffé par l'affluence
des biens qui l'excèdent. L'art s'épuise
en raffinemens pour ranimer des goûts

p89

éteints ; mais la sensibilité de l' ame est émoussée ; et n' ayant plus l' aiguillon du besoin, elle ne connoît ni l' attrait ni le prix de la jouissance. Malheur à l' homme qui a tout à souhait : l' habitude, qui rend si cruel le sentiment de la privation, réduit à l' insipidité la douceur des biens qu' on possède.

Vous m' avouerez cependant, reprit Tibère, qu' il est pour un prince des jouissances délicates et sensibles, que le dégoût ne suit jamais. Par exemple ?

Demanda le vieillard. Mais, par exemple la gloire, dit le jeune homme.

-et laquelle ? -mais, toute espece de gloire, celles des armes en premier lieu.

-fort bien. Vous croyez donc que la victoire est un plaisir bien doux ? Ah !

Quand on a laissé sur la poussiere des milliers d' hommes égorgés, peut-on se livrer à la joie ? Je pardonne à ceux qui ont couru les dangers d' une bataille, de se réjouir d' en être échappés ; mais pour un prince né sensible, un jour qui a fait

p90

couler des flots de sang, et qui fera verser des ruisseaux de larmes, ne sera jamais un beau jour. Je me suis promené quelquefois à travers un champ de bataille : j' aurois voulu voir à ma place un Néron ; il auroit pleuré. Je sais qu' il est des princes qui se donnent le plaisir de la guerre, comme ils se donneroient le plaisir de la chasse, et qui exposent leurs peuples comme ils lanceroient leurs chiens ; mais la manie de conquérir est une espece d' avarice qui les tourmente, et qui ne s' assouvit jamais.

La province qu' on vient d' envahir est voisine d' une province qu' on n' a pas encore envahie ; de proche en proche l' ambition s' irrite ; tôt ou tard survient un revers qui afflige plus que tous les succès n' ont flatté ; et en supposant même que tout réussisse, on va, comme Alexandre, jusques au bout du monde,

p91

et comme lui on revient ennuyé de l' univers
et de soi-même, ne sachant que
faire de ces pays immenses, dont un
arpent suffit pour nourrir le vainqueur,
et une toise pour l' enterrer. J' ai vu
dans ma jeunesse le tombeau de Cyrus ;
il étoit écrit sur la pierre : *je suis
Cyrus, celui qui conquiert l' empire des
perses. Homme, qui que tu sois, d' où que tu
viennes, je te supplie de ne pas m' envier
ce peu de terre qui couvre ma pauvre cendre .*
Hélas ! Dis-je en détournant les
yeux, c' est bien la peine d' être conquérant.
Est-ce Bélisaire que j' entends, dit le
jeune homme avec surprise ! Bélisaire
sçait mieux qu' un autre, dit le héros,
que l' amour de la guerre est le monstre
le plus féroce que notre orgueil ait
engendré. Il est, reprit Tibère, une
gloire plus douce, dont un monarque
peut jouir, celle qui naît de ses bienfaits,
et qui lui revient en échange de
la félicité publique. Ah ! Dit Bélisaire,

p92

si en montant sur le trône on étoit sûr
de faire des heureux, ce seroit sans
doute un beau privilège, que de tenir
dans ses mains la destinée d' un empire,
et je ne m' étonnerois pas qu' une ame
généreuse immolât son repos à cette
noble ambition ! Mais demandez à l' auguste
vieillard qui vous gouverne, s' il
est aisé de la remplir. Il est possible, dit
l' empereur, de persuader aux peuples
qu' on a fait de son mieux pour adoucir
leur sort, pour soulager leurs peines,
et pour mériter leur amour.
Quelques bons princes, dit Bélisaire,
ont obtenu ce témoignage pendant leur
vie ; et il a fait leur récompense et leur
plus douce consolation. Mais à moins
de quelque événement singulier qui fasse
éclater l' amour des peuples, et rende
solemnel cet hommage des coeurs,
quel prince osera se flatter qu' il est sincère
et unanime ? Ses courtisans lui en
répondent ; mais qui lui répond de ses

courtisans ? Tandis que son palais retentit
de chants d'allégresse, qui l'assurent
qu'au fond de ses provinces, le vestibule
d'un proconsul et la cabane d'un
laboureur ne retentissent pas de gémissemens ?
Ses fêtes publiques sont des
scènes jouées, ses éloges sont commandés ;
il voit avant lui les plus vils des
humains honorés de l'apothéose ; et tandis
qu'un tyran, plongé dans la mollesse,
s'enivre de l'encens de ses adulateurs,
l'homme vertueux qui, sur le trône, a passé
sa vie à faire au monde le peu de bien
qui dépendoit de lui, meurt à la peine,
sans avoir jamais sçu s'il avoit un ami
sincere. J'ai le coeur navré quand je
pense que Justinien va descendre au
tombeau, persuadé que je l'ai trahi, et
que je ne l'ai point aimé.
Non, s'écria l'empereur avec transport
(et s'interrompant tout-à-coup)
non, dit-il, avec moins de chaleur, un
souverain n'est pas assez malheureux
pour ne jamais sçavoir si on l'aime.

Hé-bien, dit Bélisaire, il le sait ; et
ce bonheur qui seroit si doux, est encore
mêlé d'amertume. Car, plus un prince
est aimé de ses peuples, plus leur bonheur
lui devient cher ; et alors le bien
qu'il leur fait et les maux dont il les
soulage, lui semblent si peu de chose
dans la masse commune des biens et
des maux, qu'arrivé au terme d'une
longue vie, il se demande encore,
qu' ai-je fait ? obligé de lutter sans cesse
contre le torrent des adversités, voyez
quelle douleur ce doit être pour lui, de
ne pouvoir jamais le vaincre, et de se
sentir entraîné par le cours des événemens.
Qui méritoit mieux que Marc-Aurèle
de voir le monde heureux sous
ses loix ? Toutes les calamités, tous
les fléaux se réunirent sous son regne.

On eût dit que la nature entière s' étoit soulevée, pour rendre inutiles tous les efforts de sa sagesse et de sa bonté ; et celui des monarques qui le premier fit élever un temple à la bienfaisance, est peut-être celui de tous qui a vu le plus de malheureux. Mais sans aller chercher d' exemple loin de nous, quel regne plus laborieux et plus prospère en apparence que celui de Justinien ? Trente ans de guerres et de victoires dans les trois parties du monde ; toutes les pertes que l' empire avoit faites depuis un siècle, réparées par des succès ; les peuples du nord et du couchant repoussés au delà du Danube et des Alpes ; le calme rendu aux provinces d' Asie ; des rois vaincus et menés en triomphe ; les ravages de la peste, des incursions, des tremblemens de terre comme effacés de l' univers par une main bienfaisante ; des forteresses et des temples sans nombre, les uns élevés de nouveau, les autres rétablis avec plus de splendeur : quoi de

plus imposant et de plus magnifique ! Et voir après cela dans sa vieillesse, son empire accablé pencher vers sa ruine sans que ses mains victorieuses aient jamais pu le raffermir : voilà le terme de ses travaux et tout le fruit de ses longues veilles. Apprenez donc, mon cher Tibère, à plaindre le sort des souverains, à les juger avec indulgence, et surtout à ne point haïr l' auguste vieillard qui vous gouverne, pour le mal qui lui est échappé, ou pour le bien qu' il n' a pas fait.

Vous me consterne, dit Tibère ; et le premier conseil que je donnerois à mon ami, chargé d' une couronne, ce seroit de la déposer. De la déposer, reprit le héros ! Non, mon ami, vous avez trop de courage, pour conseiller une lâcheté. Les fatigues et les dangers vous ont-ils fait quitter les armes ? L' épée ou le sceptre, cela est égal. Il faut remplir

avec constance sa destinée et ses devoirs.
Ne cachez point à votre ami qu' il sera

p97

victime des siens ; mais dites-lui en même-tems, que ce sacrifice a des charmes ; et s' il veut en être payé, qu' il se pénètre, qu' il s' enivre de l' enthousiasme du bien public, qu' il s' abandonne sans réserve à ce sentiment courageux, et qu' il attende de sa vertu le dédommagement et le prix de ses peines. Et où est-il donc ce prix, demanda le jeune homme ? Il est, dit le vieillard, il est dans le sentiment pur et intime de la bonté, dans le plaisir de s' éprouver humain, sensible, généreux, digne enfin de l' amour des hommes et des regards de l' éternel. Croyez-vous qu' un bon roi calcule le matin le salaire de sa journée ? éveille-toi, se dit-il à lui-même, et que ton réveil soit celui de la justice et de la bienfaisance. Laisse les petits intérêts de ton repos et de ta

p98

vie : ce n' est pas pour toi que tu vis.
Ton ame est celle d' un grand peuple ; ta volonté n' est que le voeu public ; ta loi l' exprime et le consacre. Regne avec elle, et souviens-toi que ton affaire est le bonheur du monde... vous êtes ému, mon cher Tibère ; et je sens votre main qui tremble dans la mienne. Ah ! Soyez sûr que la vertu, même dans les afflictions, a des jouissances célestes. Elle n' assure point de bonheur sans mélange ; mais en est-il de tel au monde ? Est-ce à l' homme inutile, au méchant, au lâche qu' il est réservé ! Un bon prince donne des larmes aux maux qu' il ne peut soulager ; mais ces larmes, les croyez-vous amères, comme celles de l' envie, de la honte, ou du remors ? Ce sont les

p99

larmes de Titus, qui pleure un jour qu' il
a perdu : elles sont pures comme leur
source. Annoncez donc à votre ami,
avec la même autorité que si un dieu
parloit par votre bouche, annoncez-lui
que s' il est vertueux, dans quelque état
pénible où le sort le réduise, il ne lui
arrivera jamais de regarder d' un oeil
d' envie le plus fortuné des méchants.
Mais cette confiance, l' appui de la vertu,
ne s' établit pas d' elle-même : il
faut y disposer l' ame d' un jeune prince ;
et demain nous verrons ensemble les
moyens de l' y préparer.
Il fait ce qu' il veut de mon ame, dit
Tibère à Justinien : il l' élève, l' abat, la
releve à son gré. Il déchire la mienne,
dit l' empereur ; et ces mots échappés
avec un soupir, furent suivis d' un long
silence. Sa cour essaya, mais envain de
le tirer de sa tristesse ; il fut importuné
des soins qu' on prenoit pour la dissiper ;
et le lendemain ayant annoncé qu' il vouloit
se promener seul, il s' enfonça dans

p100

la forêt voisine. Tibère l' y attendoit ; ils
partirent ensemble, et vinrent trouver
le héros. Le jeune homme ne manqua
point de lui rappeler sa promesse ; et
Bélisaire reprit ainsi.

p101

CHAPITRE 9

On demande s' il est possible d' aimer la
vertu pour elle-même. C' est peut-être le
sublime instinct de quelques ames privilégiées ;
mais toutes les fois que l' amour
de la vertu est réfléchi, il est intéressé.
Ne croyez pas que cet aveu soit
humiliant pour la nature : vous allez
voir que l' intérêt de la vertu s' épure et
s' ennoblit comme celui de l' amitié : l' un

servira d' exemple à l' autre.
D' abord l' amitié n' est produite que
par des vues de convenance, d' agrément
et d' utilité. Insensiblement l' effet se dégage
de la cause ; les motifs s' évanouissent,
le sentiment reste ; on y trouve
un charme inconnu ; on y attache par
habitude la douceur de son existence :
dès-lors les peines ont beau prendre la
place des plaisirs que l' on attendoit ; on

p102

sacrifie à l' amitié tous les biens qu' on
espéroit d' elle ; et ce sentiment, conçu
dans la joie, se nourrit et s' accroît au
milieu des douleurs. Il en est de même
de la vertu. Pour attirer les coeurs
il faut qu' elle présente l' attrait de l' agrément
ou de l' utilité : car avant de
l' aimer, on s' aime ; et avant d' en avoir
joui, on cherche en elle un autre bien.
Quand Regulus, dans sa jeunesse, la vit
pour la première fois, elle étoit triomphante
et couronnée de gloire : il se
passionna pour elle ; et vous savez s' il
l' abandonna, lorsqu' elle lui montra des
fers, des tortures et des buchers.
Commencez donc par étudier ce qui
flatte le plus les vœux d' un jeune prince.
Ce sera vraisemblablement d' être libre,
puissant et riche, obéi de son peuple,
estimé de son siècle et honoré dans l' avenir ;

p103

hé bien, répondez-lui que c' est
de la vertu que dépendent ces avantages ;
et vous ne le tromperez pas.
Un secret que l' on cache aux monarques
superbes, et qu' un bon prince
est digne de savoir, c' est qu' il n' y a
d' absolu que le pouvoir des loix, et que
celui qui veut régner arbitrairement est
esclave. La loi est l' accord de toutes les
volontés réunies en une seule : sa
puissance est donc le concours de toutes
les forces de l' état. Au lieu que la volonté
d' un seul, dès qu' elle est injuste,

a contre elle ces mêmes forces, qu' il faut
diviser, enchaîner, détruire, ou combattre.
Alors les tyrans ont recours,
tantôt à des fourbes qui en imposent
aux peuples, les étonnent, les épouvantent,
et leur ordonnent de fléchir ; tantôt
à de vils satellites, qui vendent le
sang de la patrie, et qui vont le glaive

p104

à la main, tranchant les têtes qui s' élèvent
au-dessus du joug et osent réclamer
les droits de la nature. De-là ces
guerres domestiques, où le frere dit à
son frere : meurs, ou obéis au tyran
qui me paie pour t' égorger. Fier de regner
par la force des armes, ou par les
effrayans prestiges de la superstition, le
tyran s' applaudit ; mais qu' il tremble,
s' il cesse un moment de flatter l' orgueil,
ou d' autoriser la licence de ses partisans
dangereux. En le servant, ils le menacent ;
et pour prix de l' obéissance, ils
exigent l' impunité. Ainsi pour être l' oppresseur
d' une partie de sa nation, il se
rend l' esclave de l' autre, bas et lâche
avec ses complices, autant qu' il est superbe
et dur pour le reste de ses sujets.
Qu' il se garde bien de gêner, ou de tromper
dans leur attente les passions qui le
secondent : il sçait combien elles sont
atroces, puisqu' elles ont pour lui rompu
tous les liens de la nature et de l' humanité.
Les tigres que l' homme élève pour

p105

la chasse, dévorent leur maître, s' il oublie
de leur donner part à la proie. Tel
est le pacte des tyrans.
à mesure donc que l' autorité penche
vers la tyrannie, elle s' affoiblit et se
rend dépendante de ses suppôts. Elle
doit s' en appercevoir aux déférences,
aux égards, à la tolérance servile dont
il faut qu' elle use envers eux, à la partialité
de ses loix, à la mollesse de sa
police, aux privilèges insensés qu' elle

accorde à ses partisans, à tout ce qu' elle
est obligée de céder, de dissimuler, de
souffrir, de peur qu' ils ne l' abandonnent.
Mais que l' autorité soit conforme aux
loix, c' est aux loix seules qu' elle est soumise.
Elle est fondée sur la volonté et
sur la force de tout un peuple. Elle n' a
plus pour ennemis que les méchants, les
ennemis communs. Quiconque est intéressé
au maintien de l' ordre et du repos
public, est le défenseur né de la puissance
qui les protège ; et chaque citoyen,

p106

dans l' ennemi du prince, voit son
ennemi personnel. Dès-lors il n' y a plus
au-dedans deux intérêts qui se combattent ;
et le souverain, ligué avec son
peuple, est riche et fort de toutes les
richesses et de toutes les forces de l' état.
C' est alors qu' il est libre, et qu' il
peut être juste, sans avoir de rivaux à
craindre, ni de partis à ménager. Sa puissance
affermie au dedans, en est d' autant
plus imposante et plus respectable
au-dehors ; et comme l' ambition, l' orgueil,
ni le caprice ne lui mettent jamais
les armes à la main, ses forces qu' il
ménage, ont toute leur vigueur, quand
il s' agit de protéger son peuple contre
l' oppresseur domestique ou l' usurpateur
étranger. ô mon ami ! Si la justice est la
base du pouvoir suprême, la reconnaissance
en est l' ame et le ressort le plus
actif. L' esclave combat à régner pour sa
prison et pour sa chaîne ; le citoyen
libre et content, qui aime son prince
et qui en est aimé, défend le sceptre

p107

comme son appui, le trône comme son
asyle ; et en marchant pour la patrie, il
y voit partout ses foyers.
Ah ! Vos leçons, lui dit Tibère, se
gravent dans mon coeur avec des traits
de flamme. Que ne suis-je digne moi-même
d' en pénétrer l' ame des rois !

Vous voyez donc bien, reprit Bélisaire, que leur grandeur, que leur puissance est fondée sur la justice, que la bonté y ajoute encore, et que le plus absolu des monarques est celui qui est le plus aimé. Je vois, dit le jeune homme, que la saine politique n' est que la saine raison, et que l' art de regner consiste à suivre les mouvemens d' un esprit juste et d' un bon coeur. C' est ce qu' il y a de plus simple, dit Bélisaire ; de plus facile et de plus sûr. Un bon paysan d' Illyrie, Justin a fait chérir son regne. étoit-ce un politique habile ? Non ; mais le ciel l' avoit doué d' un sens droit et d' une belle ame. Si j' étois roi, ce seroit lui que je tâcherois d' imiter. Une

p108

prudence oblique et tortueuse a pour elle quelques succès ; mais elle ne va qu' à travers les écueils et les précipices ; et un souverain qui s' oublierait lui-même, pour ne s' occuper que du bonheur du monde, s' exposerait mille fois moins que le plus inquiet, le plus soupçonneux, et le plus adroit des tyrans. Mais on l' intimide, on l' effraie, on lui fait regarder son peuple comme un ennemi qu' il doit craindre ; et cette crainte réalise le danger qu' on lui fait prévoir : car elle produit la défiance, que suit de près l' inimitié. Vous avez vu que dans un souverain les besoins de l' homme isolé se réduisent à peu de chose ; qu' il peut jouir à peu de frais de tous les vrais biens de la vie ; que le cercle lui en est prescrit, et qu' au-delà ce n' est que vanité, fantaisie et illusion. Mais tandis que la nature lui fait une loi d' être modéré, tout ce qui l' environne le presse d' être avide. D' intelligence avec son peuple, il n' auroit pas d' autre intérêt, d' autre

p109

parti que celui de l' état ; on sème entr' eux la défiance ; on persuade au prince

de se tenir en garde contre une multitude indocile, remuante et séditeuse ; on lui fait croire qu' il doit avoir des forces à lui opposer. Il s' arme donc contre son peuple ; à la tête de son parti marchent l' ambition et la cupidité ; et c' est pour assouvir cette hydre insatiable qu' il croit devoir se réserver des moyens qui ne soient qu' à lui. Telle est la cause de ce partage que nous avons vu dans l' empire, entre les provinces du peuple et les provinces de César, entre le bien public et le bien du monarque. Or dès qu' un souverain se frappe de l' idée de propriété, et qu' il y attache la sûreté de sa couronne et de sa vie, il est naturel qu' il devienne avare de ce qu' il appelle son bien, qu' il croie s' enrichir aux dépens de ses peuples, et gagner ce qu' il leur ravit ; qu' il trouve même à les affaiblir l' avantage de les réduire ; et de-là les ruses et les surprises qu' il emploie

p110

à les dépouiller ; de-là leurs plaintes et leurs murmures ; de-là cette guerre intestine et sourde qui, comme un feu caché, couve au sein de l' état, et se déclare çà et là par des éruptions soudaines. Le prince alors sent le besoin des secours qu' il s' est ménagés : il croit avoir été prudent : il ne voit pas qu' en étant juste, il se seroit mis au-dessus de ces précautions timides, et que les passions serviles et cruelles qu' il s'ouvoit et tient à ses gages, lui seroient inutiles s' il avoit des vertus. C' est-là, Tibère, ce qu' un jeune prince doit entendre de votre bouche. Une fois bien persuadé que l' état et lui ne font qu' un, que cette unité fait sa force, qu' elle est la base de sa grandeur, de son repos et de sa gloire, il regardera la propriété comme un titre indigne de la couronne ; et ne comptant pour ses vrais biens que ceux qu' il assure à son peuple, il sera juste

p111

par intérêt, modéré par ambition, et bienfaisant par amour de soi-même. Voilà dans quel sens, mes amis, la vérité est la mere de la vertu. Il faut du courage sans doute pour débiter par elle avec les souverains ; et quand de lâches complaisans leur ont persuadé qu' ils regnent pour eux-mêmes, que leur indépendance consiste à vouloir tout ce qui leur plaît, que leurs caprices sont des loix sous lesquelles tout doit fléchir, un ami sincère et courageux est mal reçu d' abord à détruire ce faux système. Mais si une fois on l' écoute, on n' écouterá plus que lui : la premiere vérité reçue, toutes les autres n' ont qu' à venir en foule, elles auront un libre accès ; et le prince, loin de les fuir, ira lui-même au devant d' elles. La vérité lui aura fait aimer la vertu ; la vertu, à son tour, lui rendra la vérité

p112

chere. Car le penchant au bien que l' on ne connoît pas, n' est qu' un instinct confus et vague ; et désirer d' être utile au monde, c' est désirer d' être éclairé. Or la vérité que doit chercher un prince, est la connoissance des rapports qui intéressent l' humanité. Pour lui le vrai, c' est le juste et l' utile ; c' est dans la société, le cercle des besoins, la chaîne des devoirs, l' accord des intérêts, l' échange des secours, et le partage le plus équitable du bien public entre ceux qui l' opèrent. Voilà ce qui doit l' occuper et l' occuper toute sa vie. S' étudier soi-même, étudier les hommes, tâcher de démêler en eux le fond du naturel, le pli de l' habitude, la trempe du caractère, l' influence de l' opinion, le fort et le foible de l' esprit et de l' ame ; s' instruire, non pas avec une curiosité frivole

p113

et passagère, mais avec une volonté

fixe et imposante pour les flatteurs, des moeurs, des facultés, des moyens de ses peuples, et de la conduite de ceux qu' il charge de le gouverner ; pour être mieux instruit, donner de toutes parts un libre accès à la lumière ; en détestant une délation sourde, encourager, protéger ceux qui lui dénoncent hautement les abus commis en son nom : voilà ce que j' appelle aimer la vérité ; et c' est ainsi que l' aimera, dit-il, s' adressant à Tibère, un prince bien persuadé qu' il ne peut être grand qu' autant qu' il sera juste. Vous lui aurez appris à se rendre indépendant et libre au milieu de la cour ; c' est à présent de sa liberté même qu' il doit savoir se défier ; c' est avec elle que je vous mets aux prises, et c' est encore ici que votre zèle a besoin d' être courageux. Il le sera, dit le jeune homme, et vous n' avez qu' à l' éclairer. à ces mots ils se séparèrent. C' est une chose étrange, dit l' empereur,

p114

que par-tout et dans tous les tems, les amis du peuple aient été haïs de ceux qui, par état, sont les peres du peuple. Le seul crime de ce héros est d' avoir été populaire : c' est par-là qu' il a donné prise aux calomnies de ma cour, et peut-être à ma jalousie. Hélas ! On me le faisoit craindre ! J' aurois mieux fait de l' imiter.

p115

CHAPITRE 10

Le lendemain, à la même heure, Bélisaire les attendoit sur le chemin, au pied d' un chêne antique, où la veille ils s' étoient assis ; et il se disoit à lui-même : je suis bien heureux dans mon malheur, d' avoir trouvé des hommes vertueux, qui daignent venir me distraire, et s' occuper avec moi des grands objets de l' humanité !

Que ces intérêts sont puissans sur
une ame ! Ils me font oublier mes maux.
La seule idée de pouvoir influencer sur le
destin des nations, me fait exister hors
de moi, m'élève au-dessus de moi-même ;
et je conçois comment la bienfaisance,
exercée sur tout un peuple, rapproche
l'homme de la divinité.
Justinien et Tibère qui s'avançoient,
entendirent ces derniers mots. Vous faites
l'éloge de la bienfaisance, dit l'empereur ;
et en effet, de toutes les vertus,

p116

il n'en est point qui ait plus de charmes.
Heureux qui peut en liberté se livrer à
ce doux penchant ! Encore, hélas ! Faut-il
le modérer, dit le héros ; et s'il n'est
éclairé, s'il n'est réglé par la justice, il
dégénère insensiblement en un vice tout opposé.
écoutez-moi, jeune homme, ajouta-t-il,
en adressant la parole à Tibère.
Dans un souverain, le plus doux
exercice du pouvoir suprême, c'est de
dispenser à son gré les distinctions et
les graces. Le penchant qui l'y porte a
d'autant plus d'attraits, qu'il ressemble
à la bienfaisance ; et le meilleur prince
y seroit trompé, s'il ne se tenoit
en garde contre la séduction. Il ne
voit que ce qui l'approche ; et tout
ce qui l'approche, lui répète sans cesse,
que sa grandeur réside dans sa cour,
que sa majesté tire tout son éclat du
faste qui l'entourne, et qu'il ne jouit
de ses droits et du plus beau de ses
privileges, que par les graces qu'il répand
et qu'on appelle ses bienfaits...

p117

ses bienfaits, juste ciel ! La substance du
peuple ! La dépouille de l'indigent ! ...
voilà ce qu'on lui dissimule. L'adulation,
la complaisance, l'illusion l'entourent ;
l'assiduité, l'habitude le gagnent comme
à son insçu ; il ne voit point les larmes,
il n'entend point les cris du pauvre qui

gémit de sa magnificence ; il voit la joie,
il entend les voeux du courtisan qui la
bénit ; il s' accoutume à croire qu' elle
est une vertu ; et sans remonter à la
source des richesses dont il est prodigue,
il les répand comme son bien. Ah !
S' il savoit ce qu' il lui en coûte, et combien
de malheureux il fait, pour un petit
nombre d' ingrats ! Il le saura, mon cher
Tibère, s' il a jamais un véritable ami :
il apprendra que sa bienfaisance consiste
moins à répandre qu' à ménager ;
que tout ce qu' il donne à la faveur, il
le dérobe au mérite ; et qu' elle est la
source des plus grands maux dont un
état soit affligé.
Vous voyez la faveur d' un oeil un peu

p118

sévère, dit le jeune homme. Je la vois
telle qu' elle est, dit le vieillard, comme
une prédilection personnelle, qui
dans le choix et l' emploi des hommes,
renverse l' ordre de la justice, de la nature
et du bon sens. Et en effet, la justice
attribue les honneurs à la vertu, les
récompenses aux services ; la nature destine
les grandes places aux grands talents ;
et le bon sens veut qu' on fasse des hommes
le meilleur usage possible. La faveur
accorde au vice aimable ce qui appartient
à la vertu, elle préfère la complaisance
au zèle, l' adulation à la vérité, la
bassesse à l' élévation d' ame ; et comme
si le don de plaire étoit l' équivalent ou
le gage de tous les dons, celui qui le
possède peut aspirer à tout. Ainsi, la
faveur est toujours le présage d' un mauvais
regne ; et le prince qui livre à ses
favoris le soin de sa gloire et le sort de
ses peuples, fait croire de deux choses
l' une, ou qu' il fait peu de cas de ce qu' il
leur confie, ou qu' il attribue à son choix

p119

la vertu de transformer les ames, et de
faire un sage, ou un héros, d' un vieil

esclave, ou d' un jeune étourdi.
Ce seroit une prétention insensée,
dit Tibère ; mais il y a dans l' état mille
emplois que tout le monde peut remplir.
Il n' y en a pas un, dit Bélisaire, qui
ne demande, sinon l' homme habile, du
moins l' honnête homme ; et la faveur
recherche aussi peu l' un que l' autre. C' est
peu même de les négliger, elle les rebute,
et par-là, elle détruit jusques aux
germes des talens et des vertus. L' émulation
leur donne la vie, la faveur leur
donne la mort. Un état où elle domine,
ressemble à ces campagnes désolées, où
quelques plantes utiles, qui naissent
d' elles-mêmes, sont étouffées par les
ronces ; et je n' en dis pas assez : car, ici
ce sont les ronces que l' on cultive, et
les plantes salutaires qu' on arrache et
qu' on foule aux pieds.
Vous supposez, insista Tibère, que

p120

la faveur n' est jamais éclairée et ne fait
jamais de bons choix.
Très-rarement, dit Bélisaire ; et en
tirant au sort les hommes qu' on élève,
on se tromperoit beaucoup moins. La
faveur ne s' attache qu' à celui qui la brigue ;
et le mérite dédaigne de la briguer.
Elle est donc sûre d' oublier l' homme
utile qui la néglige, et de préférer
constamment l' ambitieux qui la poursuit.
Et quel accès le sage ou le héros peut-il
avoir auprès d' elle ? Est-il capable des
soupleses qu' elle exige de ses esclaves ?
Son ame ferme se pliera-t-elle aux manéges
de la cour ? Si sa naissance le place
auprès du prince et dans le cercle de
ses favoris, quel rôle y jouera sa franchise,
sa droiture, sa probité ? Est-ce
lui qui trompe et qui flatte le mieux ?
Qui étudie avec le plus de soin les foiblesses
et les goûts du maître ? Qui fait
feindre et dissimuler avec le plus d' adresse ?
Taire et déguiser ce qui offense,
et ne dire que ce qui plaît ? Il y a mille

p121

à parier contre un, qu' un favori n' est pas digne de l' être.
Le favori d' un prince éclairé, juste et sage, dit l' empereur, est toujours un homme de bien.
Un prince éclairé, juste et sage, dit Bélisaire, n' a point de favori. Il est digne d' avoir des amis, et il en a ; mais sa faveur ne fait rien pour eux. Ils rougiroient de rien obtenir d' elle. Trajan avoit dans Longin un digne ami, s' il en fut jamais. Cet ami fut pris par les daces ; et leur roi fit dire à l' empereur, que s' il refusoit de souscrire à la paix qu' il lui proposoit ; il feroit mourir son captif. Sçavez-vous quelle fut la réponse de Trajan ? Il fit à Longin l' honneur de prononcer pour lui, comme Regulus avoit prononcé pour lui-même. Voilà de mes hommes, et c' est d' un tel prince qu' il est glorieux d' être l' ami. Aussi, le brave Longin s' empoisonna-t-il bien vite, pour ne laisser aucun retour à la pitié de l' empereur.

p122

Vous m' accablez lui dit Tibère. Oui, je sens que le bien public, dès qu' il est compromis, ne permet rien aux affections d' un prince ; mais il peut avoir quelquefois des prédictions personnelles, qui n' intéressent que lui seul.
Il n' en peut témoigner aucune, dit Bélisaire, qui n' intéresse l' état. Rien de lui n' est sans conséquence ; et il doit sçavoir distribuer jusques aux graces de son accueil. On se persuade que la faveur n' est qu' un petit mal dans les petites choses ; mais la liberté de répandre des graces a tant d' attraits, et l' habitude en est si douce, qu' on ne se retient plus après s' y être livré. Le cercle de la faveur s' étend, l' espoir d' y pénétrer donne lieu à l' intrigue ; et la digue une fois rompue, le moyen que l' ame d' un prince résiste au choc des passions et des intérêts de sa cour ? Cette digue, mon cher Tibère, qu' il ne faut jamais que l' intrigue perce, c' est la volonté du bien. Un prince, qui dans le choix des hommes

p123

n' a pour règle que l' équité, ne laisse d' espoir qu' au mérite. Les vertus, les talents, les services sont les seuls titres qu' il admette ; et quiconque aspire aux honneurs, est obligé de s' en rendre digne. Alors l' intrigue découragée, fait place à l' émulation ; et la perspective effrayante d' une disgrâce sans retour interdit aux ambitieux les manéges et les surprises. Mais sous un prince qui se décide par des affections personnelles, chacun a droit de prétendre à tout. C' est à qui saura le mieux s' insinuer dans ses bonnes graces, gagner les esclaves de ses esclaves, et de proche en proche s' élever en rampant. L' homme adroit et souple s' avance ; l' homme fier de sa vertu, s' éloigne et demeure oublié. Si quelque service important le fait remarquer dans la foule, si le besoin qu' on a de lui le fait employer dignement, tous les partis, dont aucun n' est le sien, se réunissent pour le détruire ; et il est réduit au choix de s' avillir, en opposant

p124

l' intrigue à l' intrigue, ou de se livrer sans défense à la rage des envieux. Dès qu' une cour est intrigante, c' est le cahos des passions, et je défie la sagesse même d' y démêler la vérité. L' utilité publique n' est plus rien ; la personnalité décide et du blâme et de la louange ; et le prince que le mensonge obsède, fatigué du doute et de la défiance, ne sort le plus souvent de l' irrésolution, que pour tomber dans l' erreur.

Que n' en croit-il les faits, reprit Tibère ? Ils parlent hautement. Les faits, dit le vieillard, les faits mêmes s' altèrent ; et ils changent de face en changeant de témoins. D' après l' événement on juge l' entreprise ; mais combien de fois l' événement a couronné l' imprudence, et confondu l' habileté ?

On est quelquefois plus heureux que sage, quelquefois plus sage qu' heureux ; et dans l' une et dans l' autre fortune, il est très-mal aisé d' apprécier les hommes, sur-tout pour un prince livré aux opinions de sa cour.

p125

Justinien dans sa vieillesse en est la preuve, dit l' empereur : il a été cruellement trompé !

Et qui sçait mieux que moi, dit Bélisaire, combien ses faux-amis ont abusé de sa faveur, et tout ce que l' intrigue a fait pour le surprendre ! Ce fut par elle que Narsès fut envoyé en Italie, pour traverser le cours de mes prospérités. L' empereur ne prétendoit pas m' opposer un rival dans l' intendant de ses finances ; mais Narsès avoit un parti à la cour ; il s' en fit un dans mon armée ; la division s' y mit, et on perdit Milan, le boulevard de l' Italie. Narsès fut rappelé ; mais il n' étoit plus temps : Milan étoit pris, tout son peuple égorgé, et la Ligurie enlevée à nos armes. Je suis bien aise que Narsès ait trouvé grace auprès de l' empereur : nous devons au relâchement de la discipline d' avoir sauvé la vie à ce grand homme. Mais

p126

du temps de la république, Narsès eût payé de sa tête le crime d' avoir détaché de moi une partie de mon armée, et de m' avoir désobéi. Je fus rappelé à mon tour ; et pour commander à ma place, une intrigue nouvelle fit nommer onze chefs, tous envieux l' un de l' autre, qui s' entendirent mal et qui furent battus. Il nous en coûta l' Italie entière. On m' y renvoie, mais sans armée. Je cours la Thrace et l' Illyrie pour y lever des soldats. J' en ramasse à peine un petit nombre, qui n' étoient pas même vêtus. J' arrive en Italie avec ces malheureux, sans chevaux, sans armes, sans

vivres. Que pouvois-je dans cet état ?
J' eus bien de la peine à sauver Rome.
Cependant, mes ennemis étoient triomphans
à la cour, et ils se disoient l' un
à l' autre : tout va bien, il est aux abois,
et nous l' allons voir succomber. Ils ne

p127

voyoient que moi dans la cause publique ;
et pourvu que sa ruine entraînât
la mienne, ils étoient contens ! Je demandois
des forces, je reçus mon rappel ;
et pour me succéder, on fit partir Narsès,
à la tête d' une puissante armée.
Narsès justifia sans doute le choix qu' on
avoit fait de lui ; et ce fut peut-être un
bonheur qu' il eut été mis à ma place ;
mais pour me nuire, il avoit fallu nuire
au succès de mes armes : on achetoit ma
perte aux dépens de l' état. Voilà ce que
l' intrigue a de vraiment funeste. Pour
élever ou détruire un homme, elle sacrifie
une armée, un empire s' il est besoin.
Ah ! S' écria Justinien, vous m' éclairez
sur tout ce qu' on a fait pour obscurcir
votre gloire. Quelle foiblesse dans
l' empereur d' en avoir cru vos ennemis !
Mon voisin, lui dit Bélisaire, vous
ne sçavez pas combien l' art de nuire est
rafiné à la cour ; combien l' intrigue est
assidue, active, adroite, insinuante. Elle
se garde bien de heurter l' opinion du

p128

prince ou sa volonté, elle l' ébranle peu-à-peu,
comme une eau qui filtre à travers
sa digue, la ruine insensiblement,
et finit par la renverser. Elle a d' autant
plus d' avantage, que l' honnête homme
qu' elle attaque est sans défiance et sans
précaution ; qu' il n' a pour lui que les
faits qu' on déguise, et que la renommée,
dont la voix se perd aux barrières
du palais. Là c' est l' envie qui prend la
parole ; et malheur à l' homme absent
qu' elle a résolu de noircir. Il n' est pas
possible que dans le cours de ses succès,

il n' éprouve quelques revers ; on ne manque pas de lui en faire un crime ; et lors même qu' il fait le mieux, on lui reproche de n' avoir pas mieux fait : un autre auroit été plus loin, il a perdu ses avantages. D' un côté le mal se grossit, de l' autre le bien se déprime ; et tout compensé, l' homme le plus utile devient un homme dangereux. Mais un plus grand mal que sa chute, c' est l' élévation de celui que l' intrigue met à sa

p129

place, et qui communément ne la mérite pas ; c' est l' impression que fait sur les esprits l' exemple d' un malheur injuste et d' une indigne prospérité. De-là le relâchement du zèle, l' oubli du devoir, le courage de la honte, l' audace du crime, et tous les excès de la licence qu' autorise l' impunité. Tel est le regne de la faveur. Jugez combien elle doit hâter la décadence d' un empire. Sans doute, hélas, c' est dans un prince une foiblesse malheureuse, dit l' empereur ; mais elle est peut-être excusable dans un vieillard, rebuté de voir que depuis trente ans il lutte envain contre la destinée, et que malgré tous ses efforts le vaisseau de l' état, brisé par les tempêtes, est sur le point d' être englouti. Car enfin ne nous flattons pas : la grandeur même et la durée de cet empire sont les causes de sa ruine. Il subit la loi qu' avant lui le vaste empire de Belus, celui de Cyrus ont subie. Comme eux il a fleuri ; il doit passer comme eux.

p130

Je n' ai pas foi, dit Bélisaire, à la fatalité de ces révolutions. C' est réduire en système le découragement où je gémiss de voir que nous sommes tombés. Tout périt, les états eux-mêmes, je le sais ; mais je ne crois point que la nature leur ait tracé le cercle de leur existence.

Il est un âge où l' homme est obligé
de renoncer à la vie, et de se résoudre à
finir ; il n' est aucun tems où il soit permis
de renoncer au salut d' un empire.
Un corps politique est sujet sans doute
à des convulsions qui l' ébranlent, à des
langueurs qui le consomment, à des accès
qui, du transport, le font tomber dans
l' accablement : le travail use ses ressorts,
le repos les relâche, la contention les
brise ; mais aucun de ces accidens n' est
mortel. On a vu les nations se relever
des plus terribles chûtes, revenir de l' état
le plus désespéré, et, après les crises
les plus violentes, se rétablir avec plus
de force et plus de vigueur que jamais.
Leur décadence n' est donc pas marquée,

p131

comme l' est pour nous le déclin des ans ;
leur vieillesse est une chimère ; et l' espérance
qui soutient le courage, peut
s' étendre aussi loin qu' on veut. Cet empire
est foible, ou plutôt languissant ;
mais le remede, ainsi que le mal, est
dans la nature des choses, et nous n' avons
qu' à l' y chercher. Hé bien, dit
l' empereur, daignez faire avec nous
cette recherche consolante ; et avant
d' aller au remede, remontons aux sources
du mal. Je le veux bien, dit Bélisaire ;
et ce sera plus d' une fois le sujet
de nos entretiens.

p132

CHAPITRE 11

Justinien plus impatient que jamais
de revoir Bélisaire, vint le presser le
jour suivant, de déchirer le voile qui
depuis si long-tems lui cachoit les maux
de l' empire. Bélisaire ne remonta qu' à
l' époque de Constantin. Quel dommage,
dit-il, qu' avec tant de résolution, de
courage et d' activité, ce génie vaste et

puissant se soit trompé dans ses vues,
et qu' il ait employé à ruiner l' empire
plus d' efforts qu' il n' en eût fallu pour en
rétablir la splendeur ! Sa nouvelle constitution
est un chef-d' oeuvre d' intelligence :
la milice prétorienne abolie,
les enfans des pauvres adoptés par l' état,
l' autorité du préfet divisée et

p133

réduite, les vétérans établis possesseurs
et gardiens des frontières, tout
cela étoit sage et grand. Que ne s' en
tenoit-il à des moyens si simples ? Il ne
vit pas, ou ne voulut pas voir que transporter
le siège de l' empire, c' étoit en
ébranler, et au physique et au moral,
les plus solides fondemens. Il eut beau
vouloir que sa ville fût une seconde
Rome ; il eut beau dépouiller l' ancienne
de ses plus riches ornemens, pour en
décorer la nouvelle ; ce n' étoit-là qu' un
jeu de théâtre, qu' un spectacle fragile
et vain.

Vous m' étonnez, interrompit Tibère,
et la capitale du monde me sembloit
bien plus dignement, bien plus avantageusement
placée sur le Bosphore, au
milieu de deux mers, et entre l' Europe
et l' Asie, qu' au fond de l' Italie,

p134

au bord de ce ruisseau qui soutient à
peine une barque.
Constantin a pensé comme vous, dit
Bélisaire, et il s' est trompé. Un état
obligé de répandre ses forces au dehors,
doit être au dedans facile à gouverner,
à contenir et à défendre. Tel est l' avantage
de l' Italie. La nature elle-même
sembloit en avoir fait le siège des maîtres
du monde. Les monts et les mers
qui l' entourent, la garantissent à peu de
frais des insultes de ses voisins ; et Rome,
pour sa sûreté, n' avoit à garder
que les Alpes. Si un ennemi puissant
et hardi franchissoit ces barrières, l' Apennin

servoit de refuge aux romains,
et de rempart à la moitié de l' Italie :
ce fut là que Camille défit les gaulois ;
et c' est dans ce même lieu que Narsès
a remporté sur Totila une si belle victoire.
Ici nous n' avons plus de centre fixe
et immuable. Le ressort du gouvernement
est exposé au choc de tous les revers.

p135

Demandez aux scythes, aux sarmates,
aux esclavons, si l' Hébre, le
Danube, le Tanais, sont des barrières
qui leur imposent. Bisance est contre eux
notre unique refuge ; et la foiblesse de
ses murs n' est pas ce qui m' afflige le plus.
à Rome, les loix qui regnoient au
dedans pouvoient étendre de proche en
proche leur vigilance et leur action, du
centre de l' état jusqu' aux extrémités :
l' Italie étoit sous leurs yeux et sous leurs
mains modératrices : elles y formoient
les moeurs publiques, et les moeurs, à
leur tour, leur donnoient de fidèles
dispensateurs. Ici nous avons les mêmes
loix ; mais comme tout est transplanté,
rien n' est d' accord, rien n' est ensemble.
L' esprit national n' a point de caractere ;
la patrie n' a pas même un nom. L' Italie
produisoit des hommes qui respiroient
en naissant l' amour de la patrie, et qui
croissoient dans le champ de mars. Ici
quel est le berceau, quelle est l' école des
guerriers ? Les dalmates, les illyriens,

p136

les thraces sont aussi étrangers pour
nous que les numides et les maures.
Nul intérêt commun qui les lie, nul esprit
d' état et de corps qui les anime et
les fasse agir. *souvenez-vous que vous êtes
romains*, disoit, à ses soldats, un capitaine
de l' ancienne Rome ; et cette
harangue les rendoit infatigables dans
les travaux, et intrépides dans les combats.
à présent que dirons-nous à nos
troupes pour les encourager ? *souvenez-vous*

*que vous êtes arméniens, numides,
ou dalmates ? l' état n' est plus un corps,
c' est le principe de sa foiblesse ; et l' on
n' a pas vu qu' il falloit des siècles pour
y rétablir cette unité qu' on appelle patrie,
et qui est l' ouvrage insensible et
lent de l' habitude et de l' opinion. Constantin
a décoré sa ville des statues des
héros de Rome : vain stratagème, hélas !
Ces images sacrées étoient vivantes
au Capitole ; mais le génie qui les animoit
n' est pas monté sur nos vaisseaux :
ils n' ont transporté que des marbres. Les*

p137

Paul émiles, les Scipions, les Catons
sont muets pour nous : Bisançe leur est
étrangere. Mais dans Rome ils parloient
au peuple, et ils en étoient entendus.
Je ne vois pas, dit Justinien, qu' à
Rome l' empire ait été plus tranquille,
ni plus heureux depuis long-tems. Le
peuple y étoit avili, et le sénat plus
avili encore.

Un empire est foible et malheureux
partout, dit Bélisaire, quand il est en
de mauvaises mains. Mais à Rome il ne
falloit qu' un bon regne pour changer
la face des choses. Voyez de quel
abaissement l' état sortit sous Adrien ;
et à quel point de gloire et de majesté
il arriva sous Marc-Aurèle. La vertu
romaine s' éclipsoit sans s' éteindre ; le
prince digne de la ranimer en retrouveit
le germe dans les coeurs. Ce germe
a péri dans Bisançe : il faut le semer
de nouveau ; et ce doit être le grand
ouvrage d' un regne juste et modéré. Sans
ce prodige tout est perdu. Les succès

p138

mêmes de nos armes sont ruineux pour
l' état. L' empire a sur les bras cent ennemis
qui n' en ont qu' un. On croit les
détruire ; ils renaissent, ils se succèdent
l' un à l' autre, et par des diversions rapides
ils se donnent mutuellement le

tems de se relever. Cependant leur ennemi commun s' affoiblit en se divisant : ses courses le ruinent, ses travaux le consomment, ses victoires mêmes sont pour lui des plaies qui n' ont pas le tems de se fermer ; et après des efforts inouis pour affermir sa puissance, un seul jour ébranle et renverse vingt ans des plus heureux travaux. Combien de fois, sous ce regne, nos drapeaux n' ont-ils pas volé du Tibre à l' Euphrate, de l' Euphrate au Danube ? Et tous les efforts de nos armes, sous Mundus, Germain, Salomon, Narsès, et moi, si j' ose me nommer, tout cela s' est réduit à subir la loi de la paix. Il le faut bien, dit l' empereur, puisque la guerre nous accable.

p139

Le moyen d' éviter la guerre, dit le vieillard, ce n' est pas d' acheter la paix. Les barbares du nord ne cherchent qu' une proie, et plus elle se montre foible, plus ils sont sûrs de la ravir. Les perses n' ont rien de plus intéressant que de venir, les armes à la main, piller tous les ans nos provinces d' Asie. On les renvoie avec de l' or ! Quel moyen de les éloigner, que de leur présenter l' appas qui les attire ! La rançon même de la paix devient l' aliment de la guerre, et nos empereurs, en épuisant leurs peuples, n' ont fait que rendre leurs ennemis plus avides et plus puissans. Vous m' affligez dit Justinien. Quelle barriere voulez-vous donc qu' on leur oppose ? De bonnes armées, dit Bélisaire, et sur-tout des peuples heureux. Quand les barbares se répandent dans nos provinces, ils n' y cherchent que le butin. Peu leur importe de laisser après eux la désolation et la haine, pourvu qu' ils laissent la terreur. Il n' en est pas

p140

ainsi d' un empire qui veut garder ce

qu' il possède : s' il ne fait pas aimer sa domination, il faut qu' il y renonce : l' autorité fondée sur la crainte s' affaiblit et se perd dans l' éloignement ; et il est impossible de régner par la force, depuis le Taurus jusqu' aux Alpes, depuis le Caucase jusqu' au pied de l' Atlas. Qu' importe en effet à des malheureux, dont on exprime la sueur, d' avoir pour oppresseurs les romains ou les perses ? On défend mal une puissance dont on est accablé soi-même ; et si on n' ose s' en affranchir, on s' en laisse au moins délivrer. L' humanité, la bienfaisance, la droiture, la bonne foi, une vigilance attentive au bonheur des peuples que l' on a soumis, voilà ce qui nous les attache. Alors le coeur de l' état est partout, et chaque province est un centre d' activité de force et de vigueur. Je vous parlerai souvent de moi, jeune homme, ajouta-t-il ; et vous m' y autorisez en consultant mon expérience.

p141

Quand je portai la guerre en Afrique, je commençai par ménager ces contrées comme ma patrie. La discipline établie dans mon armée y attira l' abondance, et j' eus bientôt le plaisir de voir les peuples d' alentour prendre mon camp pour asyle, et se ranger sous mes drapeaux. Le jour que j' entrai dans Carthage à la tête d' une armée victorieuse, on n' entendit pas une plainte : ni le travail ni le repos des citoyens ne fut interrompu : à voir le commerce et l' industrie s' exercer comme de coutume, on croyoit être en pleine paix : aussi ne tenoit-il qu' à moi de régner sur un peuple qui m' appelloit son pere. J' ai vu de même en Italie, les naturels du pays venir en foule se donner à nous, et les goths à Ravenne supplier leur vainqueur de vouloir bien être leur roi. Tel est l' empire de la clémence. Et ne croyez pas que je m' en glorifie : je n' ai fait que suivre les leçons que les barbares me donnoient. Oui, les barbares ont comme

p142

nous leurs Titus et leurs Marc-Aurèles.
Théodoric et Totila ont mérité l' amour
du monde. ô villes d' Italie, s' écria le
vieillard, quelle comparaison vous avez
faite de ces barbares avec nous ! J' ai vu
dans Naples égorger sous mes yeux les
femmes, les vieillards, les enfans au berceau.
Je courais, j' arrachais des mains
de mes soldats ces innocentes victimes ;
mais j' étois seul, mes cris n' étoient point
entendus ; et ceux qui auroient dû me
secourir, étoient occupés au pillage.
Cette même ville a été prise par le généreux
Totila. Heureux prince ! Il a eu
la gloire de la sauver de la fureur des
siens. Il s' y est conduit comme un pere
tendre au milieu de sa famille. L' humanité
n' a rien de plus touchant que les
soins qu' il a pris du salut de ce peuple,
qui venoit de se rendre à lui. Il a été le
même dans Rome, dans cette Rome où
nos commandans venoient d' exercer,
au milieu des horreurs de la famine, le
monopole le plus affreux. Voilà comme

p143

nos ennemis ont su gagner le coeur des
peuples. Leur justice et leur modération
nous ont plus nui que leur valeur.
Mais en revanche, ce qui les a bien servis,
c' est l' avarice, la dureté, la tyrannie
de nos chefs. Dès que j' eus quitté l' Italie,
ces mêmes goths, dont je venois
de refuser la couronne, indignés des
vexations de ceux qui m' avoient remplacé,
résolurent de secouer le joug :
de-là le regne de Totila et nos malheurs
en Italie. Après avoir défait les
vandales en Afrique, j' avois persuadé
aux maures de vivre en paix avec nous.
Mais quand je fus parti, nos illustres
brigands, nos gens de luxe et de rapine,
loin de les traiter en amis, exercèrent
en liberté sur leurs villes et leurs
campagnes les plus horribles violences.
Les maures prirent le parti de la vengeance
et du désespoir : le sang inonda
nos provinces. Ainsi l' oppression excite

la révolte, qui rompt tous les noeuds
de la paix.

p144

Il en est de même au-dedans. Des
préfets indolens, des proconsuls avides,
tyrans absolus et impitoyables des provinces
et des cités : voilà ce que j' ai vu
par-tout. Par eux, les charges publiques
sont devenues si accablantes, que
pour retenir sous le faix les principaux
citoyens, il a fallu leur interdire
la milice, le sacerdoce, la vente même
de leurs biens, et, ce qu' on ne croira
jamais, la ressource de l' esclavage. Comment
voulez-vous que des peuples si
cruellement tourmentés aiment un joug
qui les écrase ? Peuvent-ils se croire liés
ou d' intérêt ou de devoir avec de si
durs oppresseurs ? Au premier murmure
que leur arrachent la misere et le désespoir,
on crie à la révolte, à l' infidélité ;
on fait marcher dans les provinces
des armées qui les ravagent. Triste et
cruel moyen de réduire les hommes,
que celui de les ruiner ! Et que faire

p145

d' un peuple abattu de foiblesse ? Il faut
qu' il soit docile et fort. Il sera l' un et
l' autre, s' il n' est point excédé par tous
ces tyrans subalternes, qui, du regne
d' un prince équitable et doux, ne font
que trop souvent un regne intolérable.
C' est de ces dépositaires de l' autorité
qu' il dépend de la faire aimer ou haïr.
C' est donc sur eux que doit se fixer l' oeil
vigilant et sévère du prince. Il n' a pas
de plus dangereux ni de plus cruels ennemis ;
car ils l' exposent à la haine publique ;
et c' est pour lui le plus grand
des maux. Tout ce que leur dicte l' orgueil,
la cupidité, le caprice, ils l' appellent
sa volonté. à les entendre, ils
ne font qu' obéir en exerçant leurs violences ;
et par eux le prince est à son
insçu le fléau des peuples qu' il aime.

Mon cher Tibère, ajouta le héros, si un souverain a le bonheur de vous avoir pour ami, dites-lui bien de ne jamais lâcher les rênes de l' autorité ; et que tous ceux qui l' exercent sous lui, sentent le

p146

frein de sa justice. Car les excès commis en son nom, calomnient son regne, et font retomber sur lui les larmes du foible opprimé ; au lieu que si les peuples savent qu' il les protège et qu' il les venge, ils se plaindront à lui sans se plaindre de lui ; et la haine publique attachée aux artisans des malheurs publics, laissera le prince équitable en possession du coeur de ses sujets.

Rien de plus beau dans la spéculation, dit Justinien, qu' un prince attentif et présent à tout ce qui se passe dans son empire. Mais le détail en est immense ; et s' il faut qu' il écoute les plaintes de ses peuples, qu' il les examine et les juge, il n' y suffira jamais.

C' est avec ces phantomes de difficultés qu' on l' effraie, dit Bélisaire ; mais ils s' évanouissent, quand on les observe de près ; et vous verrez demain que l' art de gouverner est moins compliqué qu' on ne pense. Adieu, mes amis. Vous voyez que de moi-même je m' engage plus loin

p147

que je n' aurois voulu. Regner est la folie de la plupart des hommes ; et il en est peu qui, dans leurs rêveries, ne s' amusent, comme je fais, à régler le sort des états. C' est le délire du vulgaire, dit Justinien, mais la plus digne méditation du sage.

L' empereur se retira frappé de tout ce qu' il venoit d' entendre ; et le soir même, à son souper, il ouit dire à ses courtisans que jamais l' empire n' avoit été plus florissant et plus heureux. Sans doute, leur dit-il, l' empire est florissant, et vous nagez dans l' abondance ;

il est heureux, car vous vivez dans le
luxue et l'oisiveté. Ici les peuples ne sont
comptés pour rien, et la cour est pour
vous l'empire. Ces mots leur firent baisser
les yeux. Ils ne douterent pas que
la mélancolie où l'empereur étoit plongé,
ne fût la suite des entretiens qu'il
avoit eus avec Tibère. Tibère, disoient-ils,
est un jeune enthousiaste, qui a la
folie de l'humanité. Rien de plus dangereux

p149

ici qu'un homme de ce caractère ;
il faut tâcher de l'éloigner.

CHAPITRE 12

Le lendemain, tandis que cette intrigue
occupoit la cour, le bon aveugle et
ses deux hôtes avoient repris leurs entretiens.
Un prince qui veut regner par lui-même,
leur disoit-il, doit savoir tout
simplifier. Son premier soin est de bien
connoître ce qui est utile à ses peuples,
et ce qu'ils attendent de lui. Cela
seul, dit Tibère, est une étude immense.
Elle est très-simple, dit le héros ;
car les besoins d'un seul sont les besoins
de tous, et chacun de nous sait par
lui-même ce qui est utile au genre humain.
Par exemple, demanda-t-il au
jeune homme, si vous étiez laboureur,
qu'attendriez-vous de la bonté du prince ?

p150

Qu'il m'assurât le fruit de mon travail,
dit celui-ci ; qu'il m'en laissât
jouir, le tribut prélevé, avec mes enfans
et ma femme ; qu'il protégeât mon
héritage contre la fraude et la rapine,
et ma famille et moi contre la violence,
l'injure et l'oppression. Hé bien, dit Bélisaire,
voilà tout ; et chaque citoyen,
dans son état, n'en demande pas davantage.
Et le prince à son tour, poursuivit
le héros, qu'exige-t-il de ses sujets ?

-l' obéissance, le tribut, et des forces pour le maintien de sa puissance et de ses loix. -cela est encore simple et juste, dit Bélisaire. Et les sujets, quels sont leurs devoirs réciproques ? -de vivre en paix, de ne pas se nuire, de laisser à chacun le sien, et d' observer dans leur commerce la concorde et la bonne foi. Voilà, mon ami, dit le vieillard, l' abrégé du bonheur du monde ; et pour cela, vous voyez bien qu' il ne faut pas des volumes de loix. Il fut un tems où celles de Rome étoient écrites

p151

sur douze tables ; ce tems valoit bien celui-ci. Le juste n' est que la balance de l' utile, et la mesure de ce qui revient à chacun de la somme du bien public. Que la seule équité préside à ce partage, son code ne sera pas long. Ce qui l' embrouille et le grossit, c' est le caprice minutieux d' une volonté arbitraire, qui érige en loix ses fantaisies, dont elle change à tout propos ; c' est la crainte pusillanime de ne pas donner à la liberté assez de liens qui l' enchaînent ; c' est le jaloux orgueil de dominer, qui ne croit jamais faire assez sentir ses droits ; c' est la manie de vouloir régler une infinité de détails, qui se règlent assez et beaucoup mieux d' eux-mêmes. On a fait sous ce regne une ample collection d' édits et de décrets sans nombre ; mais c' est l' école des jurisconsultes ; ce n' est pas l' école du peuple : or c' est le peuple qu' il s' agit d' instruire de ses devoirs et de ses droits. Chacun doit être son premier juge ; chacun doit donc

p152

sçavoir ce qui lui est prescrit, défendu, permis par la loi. Il faut pour cela des loix simples, claires, sensibles, en petit nombre, et faciles à appliquer. C' est-là sur-tout ce qui abrégera les détails de l' administration. Car dès que le

peuple est instruit de ce qu' il doit et de ce qui lui est dû, il est fier de sa sûreté et content de sa dépendance ; il voit ce qui lui revient des sacrifices qu' il a faits ; et dans le bien public appercevant le sien, il révère l' autorité qui fait concourir l' un à l' autre. Pourquoi le voit-on si souvent impatient du joug des loix ? Parce que la rigueur est toute du côté des loix qui le gênent, et la mollesse et la négligence du côté des loix qui le favorisent et qui doivent le protéger. Or la simplicité d' un code populaire remédieroit encore à cet abus ; car les juges voyant le peuple assez instruit pour les

p153

juger par eux-mêmes, et en état de réclamer contre eux une loi précise et constante, ils n' oseroient plier la règle, ni changer de poids à leur gré. Les plus abusives des loix, sont celles qui donnent prise sur les biens. Car on n' en veut guère à la vie ni à la liberté des peuples ; et quand on leur lie les mains, ce n' est que pour les dépouiller. Aussi de mille excès commis par les dépositaires de l' autorité, à peine y en a-t-il un seul qui ne soit pas le crime de l' avarice. C' est donc là que le prince doit porter la lumière, et commencer par éclairer la perception de l' impôt. Tant que l' impôt sera multiplié, vague et compliqué comme il l' est, la régie, quoi que l' on fasse, en sera trouble et frauduleuse : il faut donc le simplifier. Que la loi qui le réglera soit précise et inaltérable ; que le tribut lui-même,

p154

ce besoin de l' état, soit égal, aisé, naturel ; qu' il soit un, qu' il soit appliqué à des biens réels et solides, réglé par leur valeur, et le même partout, le tribut, par exemple, que l' heureuse Sicile payoit avec joie aux romains, celui dont la douceur fit adorer

César dans les provinces de l'Asie.
La fraude n'aura plus à se réfugier dans
un dédale ténébreux d'édits absurdes
et bizarres : l'évidence même du droit

p155

en marquera les limites ; et en cessant
d'être arbitraire, il cessera d'être odieux.
Vous savez bien, dit l'empereur,
ce qu'on oppose à vos principes ? Simplifier
l'impôt, ce seroit le réduire.
Je l'espère, dit le héros. Et puis,
ajouta l'empereur, si le peuple est trop
à son aise, il sera, dit-on, paresseux,
arrogant, rebelle, intraitable. ô juste
ciel, s'écria Bélisaire ! Quel moyen de
dégoûter le peuple du travail, que de
lui en assurer les fruits ! Quel moyen de
le rendre intraitable et rebelle, que de
le rendre plus heureux ! On craint qu'il
ne soit arrogant ! Ah, je sais bien qu'on
veut qu'il tremble comme l'esclave sous
les verges. Mais devant qui doit-il trembler,
s'il est sans crime et sans reproche ?
Sous quel pouvoir doit-il fléchir,
si ce n'est sous celui des loix et du
souverain légitime ? Quel empire sera jamais
plus sûr de son obéissance, que
celui qui par les bienfaits, la reconnaissance
et l'amour, s'est acquis tous

p156

les droits du pouvoir paternel ? Croyez-moi,
je connois le peuple : il n'est pas
tel qu'on vous le peint. Ce qui l'énerve
et le rebute, c'est la misère et la souffrance ;
ce qui l'aigrit et le révolte, c'est
le désespoir d'acquérir sans cesse, et de
ne posséder jamais. Voilà le vrai, et on
le sçait bien ; mais on le dissimule : on
s'est fait un système que l'on tâche d'autoriser.
Ce système des grands est, que
le genre humain ne vit que pour un petit
nombre d'hommes, et que le monde est
fait pour eux. C'est un orgueil inconcevable,
dit l'empereur, mais il est vrai
qu'il existe dans bien des âmes. Non,

dit Bélisaire, il est joué : il n' a jamais
été sincere. Il n' y a pas un homme de
bons sens, quelque élevé qu' il soit, qui,
se comparant en secret avec le peuple
qui le nourrit, qui le défend, qui le
protège, ne soit humble au-dedans de
lui-même ; car il sent bien qu' il est foible,
dépendant et nécessaire. Sa hauteur
n' est qu' un personnage qu' il a pris

p157

pour en imposer ; mais le mal est qu' il
en impose et parvient à persuader. Fasse
le ciel, mon cher Tibère, que votre
ami ne donne pas dans cette absurde
illusion. Obtenez qu' il jette les yeux sur
la société primitive : il la verra divisée
en trois classes, et toutes les trois occupées
à s' aider réciproquement, l' une
à tirer du sein de la terre les choses
nécessaires à la vie, l' autre à donner à ces
productions la forme et les qualités relatives
à leur usage, et la troisième à la
régie et à la défense du bien commun.
Il n' y a dans cette institution personne
d' oisif, d' inutile : le cercle des secours
mutuels est rempli : chacun, selon ses
facultés, y contribue assiduellement : force,
industrie, intelligence, lumières,
talens et vertus, tout sert, tout paie le
tribut ; et c' est à cet ordre si simple,
si naturel, si régulier, que se réduit
l' économie d' un gouvernement équitable.
Vous voyez bien qu' il seroit insensé

p158

que l' une de ces classes méprisât ses
compagnes ; qu' elles sont toutes également
utiles, également dépendantes ;
et qu' en supposant même qu' il y eût
quelque avantage, il seroit pour le laboureur ;
car si le premier besoin est de
vivre, l' art qui nourrit les hommes est
le premier des arts. Mais comme il est
facile et sûr, qu' il n' expose point l' homme,
et n' exige de lui que les facultés
les plus communes ; il est bon que des

arts utiles, et qui demandent des talents,
des vertus, des qualités plus rares,
soient aussi plus encouragés. Ainsi les arts
de premier besoin ne seront pas les plus
considérés, et ils ne prétendent pas l' être.
Mais autant il seroit superflu de
leur attribuer des préférences vaines,
autant il est injuste et inhumain d' y
attacher un dur mépris.
Que votre ami, mon cher Tibère, se
garde bien de ce mépris stupide ; qu' il
ménage, comme sa nourrice et comme
celle de l' état, cette partie de l' humanité

p159

si utile et si dédaignée. Il est juste
que le peuple travaille pour les classes
qui le secondent, et qu' il contribue avec
elles au maintien du pouvoir qui fait leur
sûreté : c' est à la terre à nourrir les
hommes. Mais les premiers qu' elle doit
nourrir, sont ceux qui la rendent fertile ;
et l' on n' a droit d' exiger d' eux
que l' excédent de leurs besoins. S' ils
n' obtenoient, par le travail le plus rude
et le plus constant, qu' une existence
malheureuse, ce ne seroient plus dans
l' état des associés, mais des esclaves :
leur condition leur deviendroit odieuse
et intolérable ; ils y renonceroient, ils
changeroient de classe, ou cesseroient
de se reproduire, et de perpétuer la leur.
Il est vrai, dit Justinien, qu' on les a
mis trop à l' étroit ; mais heureusement
il faut si peu de chose à cette espèce
d' hommes endurcis à la peine ! Leur

p160

ambition ne va point au-delà des premiers
besoins de la vie : qu' ils aient du
pain, ils sont contents.
En vérité, mon voisin, dit Bélisaire,
on diroit que vous avez passé votre vie
à la cour, tant vous en savez le langage.
Voilà ce qu' on y dit sans cesse, pour
engager le prince à dépouiller ses peuples,
à les accabler sans remors. Oui,

je conviens avec vous qu' ils n' ont pas les besoins insensés du luxe. Mais plus leur vie est frugale et modeste, plus on les reconnoit sobres et patiens ; plus on est sûr, quand ils se plaignent, qu' ils se plaignent avec raison. Dans le langage de la cour, manquer du nécessaire, c' est n' avoir pas de quoi nourrir vingt chevaux inutiles, vingt valets fainéans : dans le langage du laboureur, c' est n' avoir pas de quoi nourrir son pere accablé de vieillesse, ses enfans, dont les foibles mains ne peuvent pas l' aider encore, et sa femme enceinte ou nourrice d' un nouveau sujet de l' état ; c' est n' avoir pas

p161

de quoi faire à la terre les avances qu' elle demande, de quoi soutenir une année de grêle ou de stérilité, de quoi se procurer à soi-même et aux siens, dans la vieillesse ou la maladie, les soulagemens, les secours dont la nature a besoin.

Or, mes amis, je vous demande si cette premiere destination des produits de l' agriculture n' est pas sainte et inviolable, plus que ne devoit l' être le trésor de Janus ?

Hélas ! Dit l' empereur, il est des tems de calamité, où l' on ne peut se dispenser d' y porter atteinte.

Il faut pour cela, dit Bélisaire, que toutes les ressources du superflu soient épuisées, et qu' il n' y ait plus d' autre moyen de sauver un peuple que de le ruiner : je n' ai jamais vu ces tems-là.

p162

Mais parlons vrai : sçavez-vous ce qui accable la classe laborieuse et souffrante d' un état ? C' est le fardeau que rejette sur elle la classe oisive et jouissante. Ceux qui par leur richesse participent le plus aux avantages de la société, sont ceux qui contribuent le moins aux frais de sa règie et de sa défense. Il semble que l' inutilité soit un privilège pour

eux. Obtenez que cet abus cesse ; qu' on distribue, selon les forces et les facultés de chacun, le poids des dépenses publiques ; ce poids sera léger pour tous.
Que n' a-t-on pas fait, dit l' empereur, pour établir cette égalité désirée ?
N' a-t-on pas condamné au feu les décurions infidèles, qui, en distribuant

p163

l' impôt de leur cité, surchargeroient les uns pour exempter les autres ?
Hélas ! Je sais, dit Bélisaire, que ce n' est pas à ces malheureux qu' on fait grace. Pour n' avoir pas vexé le peuple avec assez de dureté, on les met dans les fers, on les meurtrit de coups, on les réduit à envier la condition des esclaves. Mais y a-t-il des verges, des cachots, des supplices pour vos recteurs, vos proconsuls et vos préfets ?
Et quand il y en auroit, quoi de plus inutile, si on ferme la bouche aux peuples, et si on étouffe leurs cris ? Donnez-leur des loix moins sévères, avec la pleine liberté d' en poursuivre les infracteurs.
De tous tems, dit Justinien, il a été permis aux peuples de se plaindre.
Oui, reprit Bélisaire, pourvu que leurs tyrans veuillent bien les y autoriser.

p164

N' a-t-on pas exigé l' attache des présidens et des préfets pour que les villes et les provinces pussent dénoncer à la cour les excès dont ils sont eux-mêmes ou les auteurs ou les complices ?
Et y avoit-il un plus sûr moyen d' en assurer l' impunité ? Les loix recommandent à leurs dépositaires de s' opposer aux vexations ; et ce sont eux qui les exercent. Les loix leur font un devoir religieux de garantir le foible des injures du fort ; et c' est dans leurs mains qu' est la force, avec le droit d' en abuser. Les loix déterminent

la somme de l'impôt ; mais les préfets,
les proconsuls, les présidens le distribuent ;

p165

et ils ne manquent jamais
de prétextes pour l'aggraver. Les loix permettent
de citer les créatures du
préfet au tribunal du préfet lui-même ;
mais elles défendent d'appeler
de ce tribunal à celui du prince,
par la raison, disent-elles, que le
prince n'élève à cette dignité que des
hommes d'une droiture et d'une sagesse
éprouvée. Il ne peut donc jamais se
tromper dans son choix ? Quelle imprudence
de risquer le sort d'un peuple
sur la foi d'un homme ! Justinien en a
senti l'abus : il a rétabli les préteurs,
avec le droit de s'opposer aux déprédations
des préfets : nouveaux oppresseurs

p166

pour les peuples. Leur résidence dans
les provinces a bientôt donné prise à
la contagion ; et de surveillans devenus
complices, ils n'ont fait que grossir
le nombre des tyrans. Voilà d'où vient
qu'on voit tant d'abus impunis, tant de
bonnes loix inutiles.
Que feriez-vous, lui dit l'empereur ?
J'écouterois le cri du foible, dit Bélisaire,
et l'homme injuste et puissant
trembleroit.
Parmi les institutions de nos empereurs,
il en est une que je révère, et que
je désire ardemment de voir remettre
en vigueur. Lorsque dans la foule des
préposés au maintien de l'autorité souveraine,

p167

j'ai trouvé des agens spécialement
chargés du soin d'aller dans
les provinces recevoir les plaintes du
peuple, pour en informer l'empereur ;

j' ai senti mon ame s' épanouir, et l' humanité
respirer en moi. Je fais des vœux
pour qu' un bon prince donne à cette
charge importante tout l' éclat qu' elle
doit avoir ; qu' il y nomme ses amis les
plus vertueux, les plus affidés, les plus
intimes ; que dans la pompe la plus solemnelle
et la plus imposante, il reçoive
au pié des autels, le serment qu' ils
feront au ciel, à ses peuples et à lui-même,
de ne jamais trahir les intérêts
du foible en faveur de l' homme puissant ;
qu' il les envoie tous les ans à ses
peuples sous le nom sacré de tuteurs ;
et qu' il les rappelle vers lui, aussi-tôt
leur tâche remplie, pour ne pas les
livrer à la corruption. Quel effet ne
produira point et leur présence et leur

p168

attente ! Voyez, à l' arrivée de l' homme
juste dans les provinces, la liberté lever
un front serein, et la licence et la tyrannie
baisser les yeux en frémissant :
voyez vos préfets, vos présidens, vos
proconsuls, et leurs préposés subalternes
pâlir, trembler devant leur juge,
et les peuples l' environner comme leur
pere et leur vengeur. Les monarques
se plaignent que la vérité les fuit ! Ah,
mes amis ! Elle les cherche, même au
travers des lances et des épées. Combien
plus aisément les aborderoit-elle,
s' ils lui donnoient ce libre accès ! Et ce
ne seroit point le cri séditieux d' une
populace en tumulte ; ce seroit la voix
modérée de l' homme sage et vertueux
qui porteroit au pié du trône la plainte
de l' humanité. ô que les abus, que les
excès commis au nom du prince en
seroient bien plus rares, s' ils devoient
ainsi, tous les ans, passer sous les yeux
attentifs et sévères de la justice ; et si

p169

son glaive du haut du trône étoit levé
pour les punir !

De toutes les conditions, la milice est sans doute celle où la licence et le désordre semblent devoir régner le plus impunément. Mais qu' on rende à la discipline son austérité, sa vigueur ; que la faveur ne se mêle point d' en mitiger les loix sévères ; et quelques exemples, comme celui que Justinien a donné au monde, imposeront bientôt aux plus audacieux.

Et quel est cet exemple demanda l' empereur ? Le voici, reprit Bélisaire : c' est à mon gré, le plus beau moment du regne de Justinien. Ses généraux, dans la Colchide, avoient trempé leurs mains dans le sang du roi des lazien, son allié. Il envoya sur les lieux mêmes un homme intègre, avec pleine puissance de prononcer et de punir, après qu' il auroit entendu la

p170

plainte du peuple lazien, et la défense des accusés. Ce juge suprême et terrible donna à cette grande cause tout l' appareil dont elle étoit digne. Il choisit pour son tribunal une des collines du Caucase ; et là, en présence de l' armée des lazien, il fit trancher la tête aux meurtriers de leur roi. Mais tout cela demande au moins quelques hommes incorruptibles ; et par malheur l' espèce en est rare, sur-tout depuis l' abaissement, l' avilissement du sénat.

Quoi, dit Tibère, regrettez-vous ces tyrans de la liberté, ces esclaves de la tyrannie ?

Je regrette dans le sénat, dit le héros, non ce qu' il a été, mais ce qu' il pouvoit être. Toute domination tend vers la tyrannie : car il est naturel à l' homme de prétendre que sa volonté fasse loi. La dureté du sénat envers le peuple, et son inflexible hauteur a fait préférer à son regne celui d' un maître qu' on espéra de trouver plus juste et

p171

plus doux. Ce maître, jaloux d' exercer
une autorité sans partage, a fait plier
l' orgueil du sénat sous le joug ; et le
sénat saisi de crainte, a été plus bas et
plus vil que son maître n' auroit voulu :
Tibère s' en plaignoit lui-même.
Mais il est aisé de concevoir qu' en cessant
d' être dangereux, le sénat devenoit
utile, qu' il donnoit à l' autorité un caractere
plus imposant, et qu' établi médiateur
entre le peuple et le souverain,
il eût été le point d' appui de toutes les
forces de l' empire. Ce n' est pourtant
pas sous ce point de vue que je regarde
le sénat. Je regrette en lui une pépiniere
d' hommes exercés à tenir l' épée
et la balance, nourris dans les conseils
et dans les combats, instruits dans l' art
de gouverner et par les loix et par les
armes. C' est de cet ordre de citoyens,
contenu dans de justes bornes, et honoré
comme il devoit l' être, qu' un

p172

empereur auroit tiré ses généraux et
ses ministres, ses préfets et ses commandans.
Aujourd' hui, qu' on ait besoin
d' un homme habile, vertueux et sage ;
où s' est-il fait connoître ? Pour essai
lui donnera-t-on le sort d' un peuple à
décider ? Est-ce dans les emplois obscurs
de la milice palatine qu' il se
forme des Regulus, des Fabius, des
Scipions ? Au défaut d' une lice où les
ames s' exercent, où les talens mesurent
leurs forces, où le caractere s' annonce,
où le génie se développe, où les lumières
et les vertus percent la foule et
se distinguent, on a presque tout donné
au hazard de la naissance, au caprice
de la faveur. Ainsi s' accumulent les maux
sous lesquels un état succombe.
Que voulez-vous, dit l' empereur ?
Quand les hommes sont dégradés,
quand l' espèce en est corrompue, et

p173

qu' avec tout le soin possible on n' y fait
que de mauvais choix, il faut bien que
l' on se rebute, et qu' on se lasse de
choisir.

Non, dit Bélisaire, jamais on ne doit
se décourager. La corruption n' est jamais
totale ; il y a par-tout des gens
de bien ; et s' il en manque, on en fait
naître. Il suffit qu' un prince les aime,
et qu' il sache les discerner. Adieu, mes
amis. Ce sera demain un entretien consolant
pour nous. Car il est jour de
voir que pour remédier au plus mauvais
état des choses, un seul homme
n' a qu' à vouloir.

Bélisaire fait tout dépendre de notre
foible volonté, dit Justinien à Tibère ;
mais est-on libre de se donner le
discernement et le choix des hommes ? Et
ne sçait-il pas à quel point ils se déguisent
avec nous ? Ce qui me confond,
dit Tibère, c' est qu' il prétende
que les hommes naissent tels que vous
les voulez, comme si la nature vous

p174

étoit soumise. Cependant Bélisaire est
sage : les ans, le malheur l' ont instruit :
il mérite bien qu' on l' entende.

p175

CHAPITRE 13

Le jour suivant, à leur arrivée, ils les
trouverent dans son jardin, s' occupant
de l' agriculture avec Paulin son jardinier.
Un moment plutôt, leur dit-il,
vous auriez pris, comme moi, une
bonne leçon dans l' art de gouverner :
car rien ne ressemble tant au gouvernement
des hommes que celui des plantes,
et mon jardinier que voilà en
raisonne comme un Solon.
Alors l' empereur et Tibère se promenant

avec le héros, le jeune homme
lui proposa les réflexions qu' ils avoient
faites, et les raisons qu' ils avoient de
craindre qu' il ne se fit illusion.
Oui, leur dit-il, celui qu' au fond
de son palais un cercle épais de courtisans
et d' adulateurs environne, connoît
peu les hommes, sans doute ; mais
qui l' empêche de s' échapper de son

p176

étroite prison, de se communiquer, de
se rendre accessible ? L' affabilité dans
un prince est l' aimant de la vérité. Ses
esclaves la lui déguisent ; mais l' homme
du peuple, le laboureur, le vieux soldat
brusque et sincere, ne la lui déguiseront
pas. Il entendra la voix publique :
c' est l' oracle des souverains, c' est le
juge le plus intègre du mérite et de la
vertu ; et l' on ne fait que de bons choix
lorsqu' on se décide par elle. Du reste,
les choix d' un monarque ne roulent
que sur deux objets, sur ses conseils
et ses agens ; et s' il a bien choisi
les uns, je lui répons du choix des autres.
Tout dépend d' avoir près de lui
quelques amis dignes de l' être. Théodoric
n' en avoit qu' un, le vertueux
Cassiodore ; et l' univers sçait avec quelle
sagesse et quelle gloire il a régné.
Or il est des signes certains auxquels
on peut, même à la cour, choisir ses
conseils et ses guides. La sévérité dans
les moeurs, le désintéressement, la droiture,

p177

le courage de la vérité, le zèle à
protéger le foible et l' innocent, la constance
dans l' amitié mise à l' épreuve des
disgraces, une tendance vers le bien
que nul obstacle ne dérange, un attachement
fixe aux loix de l' équité ; voilà
des traits auxquels un prince peut distinguer
les gens de bien, et se choisir
de vrais amis. Les motifs de l' exclusion
me semblent encore plus sensibles :

car la vertu peut être feinte, mais le vice n' est point joué. Dès qu' il s' annonce, on peut le croire. Par exemple, si j' étois roi, celui qui m' auroit une fois parlé de mes peuples avec mépris, de mes devoirs avec légèreté, ou de l' abus de mon pouvoir avec une servile et basse complaisance, celui-là seroit à jamais exclu du nombre de mes amis. Or, rien n' est plus aisé, en observant les hommes, que de surprendre, à leur insçu, des traits de caractère, qui trahissent et qui décèlent même les plus dissimulés. J' ai beaucoup entendu parler

p178

de cette dissimulation profonde qu' on attribue aux courtisans ; il n' en est pas un qui ne soit connu comme s' il étoit la franchise même ; et si le prince a pu s' y méprendre, la voix publique le détrompera. Il ne tient donc qu' à lui de placer dignement son estime et sa confiance ; et la vertu, la vérité une fois admises dans ses conseils, il peut se reposer sur elles du soin de l' éclairer sur tous ses autres choix. Mais pensez-vous, dit l' empereur, à cette foule d' hommes vertueux et sages, dont il aura besoin pour dispenser ses loix et pour exercer sa puissance ? Où les prendre ? Dans la nature, dit Bélisaire : elle en produit quand on sçait bien la diriger. -et pour la diriger a-t-il d' autres moyens que des loix justes et sévères ? -c' est beaucoup, ce n' est pas assez, reprit Bélisaire ; et les moeurs ne sont pas du ressort des loix. Que fera-t-il donc pour changer ces

p179

mœurs dès long-tems dépravées ? Demanda Justinien. Mon jardinier va vous l' apprendre, dit Bélisaire ; et il l' appella. écoute, Paulin, lui dit-il : lorsqu' il vient quelque

mauvaise herbe parmi tes plantes,
que fais-tu ? Je l' arrache, dit le bon
homme. -au lieu de l' arracher, que ne
la coupes-tu ? -elle repousseroit sans
cesse, et je n' aurois jamais fini. Et puis
mon bon maître, c' est par la racine qu' elle
prend les sucs de la terre : c' est là
ce qu' il faut empêcher. Vous l' entendez
dit Bélisaire : c' est la critique de
vos loix. Elles retranchent tant qu' elles
peuvent les crimes de la société ; mais
elles laissent subsister les vices ; et ce
seroient les vices qu' il faudroit extirper.
Or, cela n' est pas impossible ; car presque
tous les vices, au moins ceux de la
cour, ont une racine commune. Et
c' est, lui demanda Tibère ? C' est la
cupidité, répondit le vieillard. Oui,
sous ce nom soit qu' on entende le desir

p180

d' amasser, ou l' ardeur de jouir, il n' est
rien d' indigne et de bas que la cupidité
n' engendre. La dureté, l' ingratitude,
la mauvaise foi, l' iniquité, l' envie et
jusqu' à l' atrocité même, sont comme les
ramaux de cette passion avide, cruelle
et rampante. De sa proie elle nourrit
encore la mollesse, la volupté, la dissolution,
la débauche et cette lâche oisiveté
qui les couve dans son sein. Ainsi toute la
masse des moeurs est corrompue par l' amour
des richesses. S' il anime l' ambition,
il la rendra perfide et noire ; s' il se mêle
au courage, il le déshonore par les excès
les plus crians. Il imprime la tache de
la vénalité aux talens les plus estimables ;
et l' ame qui en est esclave, est
sans cesse exposée en vente, pour se livrer
au plus offrant.
De-là tous les crimes publics que
l' on commet pour amasser. Et cette
tyrannie dont l' univers gémit, c' est le
luxue qui en est le pere : car il fait naître

p181

ses besoins, ceux-ci font naître l' avarice,

et l'avarice pour s'assouvir a recours
à l'oppression. C'est donc au luxe qu'il
faut s'en prendre ; c'est par lui que doit
commencer la révolution dans les mœurs.
Attaquer le luxe, dit l'empereur,
c'est attaquer une hydre : on lui coupe
une tête, il en repousse mille. Ou
plutôt c'est comme un Prothée qui,
sous mille formes diverses, échappe à qui
veut l'enchaîner. Je vous dirai bien
plus, ajouta-t-il : les causes du luxe et
ses influences, ses liaisons et ses rapports
font un mélange de biens et de
maux si compliqués dans ma pensée,
qu'en supposant qu'il fût possible de
l'enchaîner ou de le détruire, je douterais
si l'un seroit permis, et si l'autre
seroit utile.
Oui, je conviens, dit Bélisaire, que
le luxe est dans un état, comme ces
malhonnêtes gens qui ont fait de grandes
alliances : on les ménage par égard
pour elles ; mais on finit par les enfermer.

p182

Je n'irai pourtant pas si loin.
Commençons par les faits que j'ai vus
par moi-même. On dit que le luxe est
bon dans les villes. J'ai peine à le
croire ; mais je suis bien sûr qu'il est
funeste dans les armées. Pompée, en
voyant les soldats de César se nourrir
de racines sauvages, disoit, *ce sont des
bêtes brutes* : il devoit dire, *ce sont des
hommes*. Le premier courage d'un guerrier
est d'exposer sa vie ; le second est
de la réduire aux seuls besoins de la
nature ; et celui-ci est le plus pénible
pour qui a vécu mollement. Un peuple
qui veut jouir au sein de la guerre des
délices de la paix, n'est en état de soutenir
ni les succès, ni les revers. C'est
peu de la victoire, il lui faut l'abondance ;
et dès que celle-ci lui manque,
ou menace de le quitter, l'autre l'appelleroit
en vain. Une armée sobre a
des aîles ; le luxe énerve et appesantit
l'armée où il est répandu. La frugalité
ménage les ressources du dedans et

du dehors ; la prodigalité les épuise et n' en laisse aucune au besoin : elle entraîne la dévastation, la famine, l' épouvante et la fuite honteuse. Tout est pénible pour des hommes que la mollesse a nourris : le courage leur reste, mais les forces leur manquent : l' ennemi qui sçait les fatiguer, n' a pas besoin de les vaincre, et les lenteurs de la guerre lui tiennent lieu de combats. Mais le luxe fait plus que d' énerver les corps ; il amollit et corrompt les âmes. L' homme riche, qui dans les camps traîne le luxe à sa suite, en donne l' émulation au pauvre, qui pour éviter l' humiliation d' être effacé par son égal, cherche des ressources dans le deshonneur même. L' estime s' attache aux richesses, la considération à la magnificence, le mépris à la pauvreté, le ridicule à la vertu modeste et désintéressée ; c' est alors que tout est perdu. Voilà ce que j' ai vu du luxe. Je sçais que vous l' aviez banni de vos

armées, lui dit Tibère ; comment y étiez-vous parvenu ? Le plus aisément du monde, dit le vieillard : je l' avois banni de ma tente, et je l' avois dévoué au mépris. Le mépris est un puissant remède contre le poison de l' orgueil ! Je sçus qu' un jeune asiatique avoit porté dans mon camp les délices de sa patrie ; qu' il dormoit sous un pavillon de pourpre, qu' il buvoit dans des coupes d' or, qu' il faisoit servir à sa table les vins les plus exquis et les mets les plus rares. Je l' invitai à dîner, et en présence de ses camarades, jeune homme, lui dis-je, vous voyez qu' on fait ici mauvaise chere ; c' est quelquefois bien pis, et il faut s' y attendre : car ceux qui courent après la gloire sont exposés à manquer de pain. Croyez-moi, votre délicatesse auroit trop à souffrir de la vie que nous allons mener : je vous conseille de ne pas nous suivre. Il fut

sensible à ce reproche. Il demanda grace, il l' obtint ; mais il renvoya ses bagages.

p185

Et cette leçon vous suffit ? Lui demande le jeune homme. Oui, sans doute, dit le héros ; car mon exemple l' appuyoit, et l' on me connoissoit une volonté ferme. -vous dûtes exciter bien des plaintes ! -quand la loi est égale et nécessaire, personne ne s' en plaint. -non, mais il est dur pour le riche d' être mis au niveau du pauvre. -en revanche il est doux pour le pauvre de voir le riche au niveau de lui ; et par-tout les pauvres sont le plus grand nombre. -mais les riches sont à la cour les plus puissans et les mieux écoutés. -aussi n' ont-ils pas mal réussi à me nuire. Mais ce que j' ai fait, je le ferois encore : car la force de l' ame, comme celle du corps, est le fruit de la tempérance. Sans elle point de désintéressement ; sans le désintéressement point de vertu. Je demandois à un berger pourquoi ses chiens étoient si fidèles. C' est, me dit-il, parce qu' ils ne vivent que de pain. Si je les avois

p186

nourris de chair, ils seroient des loups. Je fus frappé de sa réponse. En général, mes amis, la plus sûre façon de réprimer les vices, c' est de restreindre les besoins. Tout cela est possible dans une armée, dit l' empereur, mais impraticable dans un état. Il n' en est pas des loix civiles comme des loix militaires : celles-ci resserrent la liberté dans un cercle bien plus étroit. Aucune loi ne peut empêcher le citoyen de s' enrichir par des moyens honnêtes ; aucune loi ne peut l' empêcher de disposer de ses richesses et d' en jouir paisiblement. Il est censé les avoir acquises par son travail, son industrie, ses talents, son mérite,

ou celui de ses peres. Il a le droit
de les dissiper, comme celui de les enfouir.
J' en suis d' accord, dit Bélisaire.
Je vais plus loin, dit l' empereur : si
les richesses d' un état se trouvent accumulées
dans les mains d' une classe
d' hommes, il est bon qu' elles se répandent,

p187

et que le travail et l' industrie les
tirent des mains de l' oisiveté. Je conviens
encore de cela, dit le héros.
J' ajoute, poursuit Justinien, que la
délicatesse, la sensualité, l' ostentation,
la magnificence, les fantaisies du goût,
les caprices de la mode, les recherches
de la mollesse et de la vanité sont de
ces détails qui échappent à la police la
plus sévère, et que les loix ne peuvent
s' en mêler sans une espèce de tyrannie.
à dieu ne plaise, dit le vieillard, que
je veuille que les loix s' en mêlent.
Voilà donc le luxe protégé, reprit Justinien,
par tout ce qu' il y a de plus
inviolable parmi les hommes, la liberté,
la propriété, peut-être aussi l' utilité publique.
J' accorde tout, excepté ce point-là,
dit Bélisaire. Mais enfin, dit le prince,
vous avouerez que le luxe anime et
fait fleurir les arts ; qu' il rend les hommes
industriels, actifs, capables d' émulation ;
qu' il oppose à leur indolence
et à leur penchant vers l' oisiveté, l' aiguillon

p188

des nouveaux besoins, et le désir
des jouissances.
Je conviens, dit Bélisaire, que le
luxe est doux à ceux qui en jouissent, et
profitable à ceux qui les en font jouir ;
et que les loix doivent laisser ce commerce
libre et tranquille. N' est-ce pas
ce que vous voulez ?
Je veux plus, reprit l' empereur : je
prétends que, de proche en proche, son
influence se répand sur toutes les classes
de l' état, même sur celle des laboureurs,

à qui elle procure un débit plus facile et plus avantageux des fruits de leurs travaux.

C'est ici, dit Bélisaire, que l'apparence vous séduit : car ce qui revient à la classe des laboureurs, des prodigalités du luxe, a déjà été pris sur elle ; et tous les hommes qu'il emploie, sont autant d'étrangers qu'il lui donne à nourrir. Rappelez-vous l'idée que nous sommes faite de la société primitive. Quel en est le but ? N'est-ce pas de rendre

p189

l'homme utile à l'homme ? Et dans cette institution, le droit de l'un sur le travail de l'autre n'est-il pas le droit de l'échange ? Si donc un homme en occupe mille à ses besoins multipliés, sans contribuer lui-même aux besoins d'un seul, n'est-ce pas comme une plante stérile et vorace au milieu de la moisson ? Tel est le riche fainéant au sein du luxe et de la mollesse. Objet continuel des soins et du travail de la société, il en reçoit nonchalamment le tribut comme un pur hommage. C'est à flatter ses goûts, à combler ses désirs, que la nature est occupée : c'est pour lui que les saisons produisent les fruits les plus délicieux ; les élémens, les mets les plus exquis ; les arts, les plus rares chefs-d'oeuvre. Il jouit de tout, ne contribue à rien, dérobe à la société une foule d'hommes utiles, ne remplit la tâche d'aucun, et meurt sans laisser d'autre vuide que celui des biens qu'il a consumés.

p190

Je ne sçais, dit Tibère, mais il me semble qu'il est moins onéreux, moins inutile que vous ne croyez. Car si dans la masse des biens communs il ne met pas le fruit de ses talens, de son activité et de son industrie, il y met son argent, et c'est la même chose. Hé mon ami ! L'argent, dit le vieillard,

n' est que le signe des biens que
l' on cède, et le gage de leur retour.
Dans le commerce de ces biens, il en
exprime la valeur ; mais celui qui dans
ce commerce ne présente que le signe,
et jamais la réalité, abuse évidemment
du moyen de l' échange, pour se faire
céder sans cesse ce qu' il ne remplace jamais.
Le garant mobile qu' il donne, le
dispense de tout, a lieu de l' engager.
Que le magistrat veille, que le soldat
combatte, que l' artisan et le laboureur
travaillent sans cesse pour lui ; ses droits
acquis sur leurs services se renouvellent
tous les ans, et le privilège qu' il a de
vivre inutile est gravé sur des lames d' or.

p191

Ainsi donc l' opulence tient le monde
à ses gages, dit le jeune homme. Oui,
mon ami, dit le vieillard, sans qu' il
en coûte à l' homme opulent d' autre fatigue
et d' autre soin, que de rendre en
détail à la société les titres de la servitude
qu' elle a contractée avec lui. Et
pourquoi cette servitude, demanda Tibère ?
Pourquoi des riches dans un état ?
Parce que les loix, dit le héros, conservent
à chacun ce qui lui est acquis ; que
rien n' est mieux acquis que les fruits du
travail, de l' industrie et de l' intelligence ;
qu' à la liberté d' acquérir se joint
celle d' accumuler ; et que la propriété
comme la liberté doit être un droit inviolable.
C' est un mal sans doute
qu' il y ait des hommes qui puissent imposer

p192

à la société tous les frais de leur
existence, et de celle d' une foule d' hommes,
qu' ils n' emploient que pour eux
seuls ; mais ce seroit un plus grand mal
encore d' ôter à l' émulation, au travail
et à l' industrie l' espérance de posséder et
la sûreté de jouir. Ne vous fâchez donc
pas d' un mal inévitable. Tant qu' il y
aura des hommes plus actifs, plus industriels,

plus économes, plus heureux
que d' autres, il y aura de l' inégalité
dans le partage des biens ; cette inégalité
sera même excessive dans les états florissans,
sans qu' on ait droit de la détruire.
Avouez donc, dit l' empereur, que
le luxe est bon à quelque chose ; car
c' est lui qui, par ses dépenses, diminue
et détruit cette inégalité. C' est-à-dire
que le luxe est bon à tarir les sources du
luxe : je l' avoue, dit Bélisaire ; et je
consens qu' on laisse aux richesses tous les
moyens de s' écouler. Je n' entends pas
qu' on oblige celui qui les possède à les
enfouir, ni qu' on lui en prescrive l' usage.

p193

Les loix, je vous l' ai dit, ne doivent
se mêler que d' imposer la charge des
besoins publics sur la propriété commune,
en laissant intacte et sacrée la
portion de la subsistance, pour ne toucher
qu' à l' excédent de l' aisance de chaque
état. L' opinion fera le reste. L' opinion !
Dit l' empereur. Oui, c' est elle,
dit Bélisaire, qui, sans gêne et sans
violence, remet chaque chose à sa place ;
et c' est d' elle qu' il faut attendre la
révolution dans les moeurs.
Cette révolution vous paroît difficile ;
elle dépend de la volonté et de l' exemple
du souverain. Dès qu' à mérite
égal, l' homme le plus modeste et le plus
simple dans ses moeurs sera le mieux reçu
du prince, qu' il annoncera son mépris pour
des dépenses fastueuses et pour un luxe
efféminé, qu' il jettera un oeil de dédain
sur les esclaves de la mollesse, et qu' il
fixera un regard de complaisance et de
respect sur les victimes du bien public ; le
goût d' une simplicité noble et d' une sage

p194

économie sera bientôt celui de sa cour.
Le faste, loin d' y être honorable, n' y
sera pas même décent. Des moeurs pures
et austères y prendront la place des

moeurs licentieuses et frivoles ; tous les respects s' y tourneront vers le mérite personnel, et laisseront le luxe et la vanité s' admirer seuls et se complaire. ô mes amis ! Avec quelle rapidité l' on verroit tomber leur empire ! Vous sçavez combien la ville est attentive, docile et prompte à suivre l' exemple de la cour. Ce qui est en honneur est bientôt à la mode. L' antique frugalité rétablie produiroit le désintéressement, et celui-ci les moeurs héroïques. L' homme en état de se rendre utile, n' ayant plus dans les bienséances un motif de cupidité, et délivré de l' esclavage des besoins avilissans du luxe, sentiroit se développer en lui le germe des sentimens honnêtes ; l' amour de la patrie, le désir de la gloire se saisiroient d' une ame libre et fiere de sa liberté ; tous les ressorts

p195

d' une émulation noble s' y déploiroient en même tems. Ah, si un souverain sçavoit quel ascendant il a sur les esprits, et comme il peut les remuer sans contrainte et sans violence ! C' est de toutes ses forces la plus irrésistible ; et c' est la seule qu' il ne connoît pas. Et quelle force, dit Justinien, peut balancer le goût des plaisirs, l' attrait des jouissances, le désir de posséder l' équivalent de tous les biens ? Qu' importe à l' homme que la volupté enivre par tous les sens, que la cour le blâme ou le loue ? Un souverain peut-il empêcher que cet homme, tout à lui-même, ne dispose à sa fantaisie d' un peuple industriel, ardent à le servir ? Que les plaisirs ne l' environnent ? Que les arts ne lui soient soumis ? Non dit Bélisaire ; mais s' il le veut bien, il peut attacher la honte à la mollesse, le mépris à l' oisiveté ; il peut interdire aux richesses le droit d' élever l' indolence, le vice et l' incapacité aux premiers emplois de l' état ; il peut

p196

faire que les jouissances les plus sensibles,
les agrémens les plus doux de la
vie soient attachés à l' estime publique,
et aillent avec elle au devant du mérite ;
il peut du moins humilier le luxe
et lui ôter son orgueil. C' en est assez : le
luxe humilié, n' humiliera plus l' indigence,
n' éclipsera plus la vertu. Il y aura
des biens dont les richesses ne seront
plus l' équivalent ; la connoissance et
l' estime publique, les honneurs et les
dignités seront réservés au mérite ; l' or
n' effacera plus les taches du blâme et de
l' infamie, et la bassesse d' ame ne se cachera
plus sous l' éclat d' un faste arrogant.
Croyez, mes amis, que le luxe
a peu de jouissances indépendantes de
l' orgueil. Ses goûts les plus raffinés sont
factices ; et l' opinion qu' on attache à
ses plaisirs vains et fantasques, est ce
qu' ils ont de plus flatteur. Détruisez
cette opinion, vous réduirez les richesses
à leur valeur propre et réelle ; et alors
celui qui les possédera, s' il veut s' honorer

p197

et les ennoblir, en fera un plus
digne usage. Le luxe met l' homme opulent
dans l' impossibilité d' être généreux :
ses besoins le rendent avare ; et son avarice
est un mélange de toutes les passions
qu' on satisfait avec de l' or. Mais si les
plus ardentes de ces passions, l' orgueil,
l' ambition, l' amour même, car il suit
la gloire, ne tiennent plus aux objets
du luxe, voyez combien il perd de son
attrait, et l' avarice de sa force.
Les avantages réels de la richesse,
l' aisance, les commodités, les délices
de l' abondance, l' indépendance et le
repos, enfin l' empire que le riche exerce
sur une foule d' hommes occupés de lui,
tout cela, dis-je, est plus que suffisant
pour émouvoir les petites ames ; et je
suis bien loin d' espérer ou de craindre
la ruine entière des arts dont la richesse
est l' aliment. Mais si les distinctions
honorables n' y sont plus attachées, les ames
à qui la nature a donné de l' énergie
et de l' élévation, les ames susceptibles

des passions nobles et des grandes vertus,
dédaigneront les objets de la vanité,
et chercheront ailleurs la louange et la
gloire.

Ce ne sera jamais, reprit Tibère,
dans un empire opulent, que le stérile
éclat des honneurs effacera celui des richesses.

Leur lustre est le seul qui éblouit
le peuple ; et les dignités, la majesté
même, en ont besoin pour lui imposer.

Lequel des deux, à votre avis, lui
demanda le vieillard, ajoutoit le plus
à la dignité, à la majesté du sénat romain,
du riche Lucullus ou du pauvre

Caton ? Cette demande interdit Tibère.

Je vous parle d' un tems de luxe, reprit
le héros ; et dans ce tems-là même,
avec quelle vénération la plus saine
partie de l' état, le peuple, ne se
rappelloit-il pas les beaux jours de Rome
libre, vertueuse et pauvre, l' âge où son
modique domaine étoit cultivé par des
mains triomphantes, et où le soc de la
charrue étoit couronné de lauriers ? Rendez

plus de justice au peuple ; et croyez
qu' un sage monarque, environné de
guerriers et de ministres dénués de faste,
mais chargés d' ans et d' honneurs,
offrira un spectacle cent fois plus imposant,
qu' un prince voluptueux entouré
d' une cour brillante. Les gens en
place, qui veulent être honorés sans qu' il
leur en coûte, ne cessent de dire que
leur rang, pour imprimer le respect, a
besoin d' être revêtu de pompe et de
magnificence ; et en effet, c' est comme
un vêtement dont l' ampleur cache les
défauts du corps ; mais c' est une raison
de plus pour écarter cet appareil qui
déguise et confond les hommes. Quand
la vertu se présentera dans les places
éminentes, comme l' athlète dans l' arène,
on l' y distinguera bien mieux à sa

force et à sa beauté ; et si le vice, la bassesse, l'incapacité s'y montrent, ils auront bien plus à rougir.

Un autre avantage des moeurs simples dans les grandeurs, c'est de soulager

p200

l'état des frais ruineux de la décoration, et d'alléger pour lui le poids des récompenses.

Des honneurs bien distribués tiennent lieu des plus riches dons ; et le prince qui en sera économe, le sera du bien de ses peuples. C'est-là l'objet essentiel. Il ne s'agit pas d'empêcher les riches de se livrer au luxe : c'est un feu qui bientôt lui-même consumera son aliment. Il s'agit de préserver du goût du luxe et de la soif des richesses ceux qui, n'ayant que des talents, des lumières et des vertus, seroient tentés de les mettre à prix. Pour cela il faut leur réserver des distinctions que rien n'efface, et qu'on ne profane jamais. J'ai servi mon prince avec zèle et avec assez de bonheur ; et je sçais par moi-même combien l'or est vil au prix du chêne et du laurier, quand ceux-ci sont le gage de la reconnaissance et de l'estime du souverain. Or cette estime, si touchante lorsque la voix publique y applaudit, le prince a droit de la réserver à ce qui

p201

est utile et louable, en la refusant constamment à ce qui n'est que vain, frivole ou dangereux. Voilà sa grande économie. Mais tout cela demande une résolution courageuse et inébranlable, une équité sans cesse en garde contre la surprise et la séduction, une volonté ferme qui jamais ne varie, et qui ôte jusqu'à l'espoir de la voir mollir ou changer. Elle sera telle, si elle est éclairée et soutenue de l'amour du bien ; et c'est alors que l'opinion du prince fera l'opinion publique, et que son exemple décidera le caractère national.

Vous avouerais-je, lui dit Tibère,
une inquiétude qui me reste ? Cette
cour d' où vous voulez bannir la faveur,
l' intrigue et le luxe, sera peut-être
bien sérieuse ; et un jeune prince...
j' entens, vous avez peur qu' il
ne s' ennuie ; mais, mon ami, je ne
vous ai pas dit que régner fût un passe-tems.
Peut-être cependant, au milieu
de ses peines, aura-t-il des momens

p202

bien doux. Un ministre, par exemple,
lui annoncera les progrès de l' agriculture
dans des provinces qui languissoient ;
et il se dira à lui-même : un
acte de ma volonté vient de faire cent
mille heureux. Ses magistrats lui apprendront
qu' une de ses loix aura sauvé
l' héritage de l' orphelin des mains de
l' usurpateur avide ; et il dira : béni soit
le ciel ! Le foible en moi trouve un
appui. Ses guerriers ne lui donneront
pas des consolations si pures. Mais lorsqu' ils
lui raconteront avec quel zèle et
quelle ardeur ses fidèles sujets auront
versé leur sang pour leur prince et pour
leur patrie, la pitié, le regret de les
avoir perdus seront mêlés d' un sentiment
d' amour et de reconnoissance qui
mouillera ses yeux de pleurs. Enfin les
voeux et les louanges du siècle heureux
qui le possède, la jouissance anticipée
des bénédictions de l' avenir, tels sont
les plaisirs d' un monarque. Si pour le
sauver de l' ennui ce n' est pas assez, il

p203

ira, comme les anciens rois de Perse,
parcourir des yeux ses provinces, distribuant
des récompenses à qui fera le
mieux fleurir l' agriculture et l' industrie,
l' abondance et la population, et déposant
ceux dont l' orgueil, l' indolence
ou la dureté auront produit les maux
contraires. Dans Bisance comme dans
Rome, les empereurs ont pris sur

eux le soin de visiter les greniers publics ;
seroit-il plus indigne d' eux d' aller
voir si dans les campagnes, sous
l' humble toit du laboureur, il y a du
pain pour ses enfans ? ô qu' un prince
connoît bien peu ses intérêts et ses
devoirs, s' il permet que l' ennui l' approche !
Du reste ne croyez pas que
dans le peu de momens tranquilles que
son rang peut lui laisser, la majesté se
refuse aux familiarités touchantes de la
confiance et de l' amitié. Il aura des
amis ; ils lui feront goûter le charme
des ames sensibles. Les gens de bien
contens de peu ont dans leur vertueux

p204

commerce, une sérénité riante, qui prend
sa source dans la paix de l' ame, et que
le faste assiégé de besoins, le vice entouré
de remors ne connoissent pas. Les
devoirs de l' honnête homme en place
lui laissent peu de loisir, sans doute ;
mais les instans en sont délicieux. Ni le
reproche, ni la crainte, ni l' ambition
ne les trouble ; et la cour d' un prince
avec qui l' innocence, la droiture, la
vérité, le zèle courageux du bien n' auront
aucun piège à éviter, aucune disgrâce
à prévoir, aucune révolution à
craindre, ne sera pas la cour la plus
brillante, mais la plus heureuse de l' univers.
Elle sera peu nombreuse, dit l' empereur.
Pourquoi, dit Bélisaire ? Quelques
ambitieux oisifs, quelques lâches
voluptueux s' en éloigneront ; mais en
revanche les gens utiles, les gens de
bien y aborderont en foule. Je dis
en foule , mon cher Tibère, et je le dis
à la louange de l' humanité. Quand la
vertu est honorée, elle germe dans tous

p205

les coeurs. L' estime publique est comme
un soleil qui la fait éclore et pousser
avec une vigueur extrême.
N' en jugez pas sur l' état d' inertie et de

langueur où sont les âmes. Comment voulez-vous qu'un fils à qui son père n'a jamais vanté que l'argent, qui n'a jamais entendu louer et envier que l'opulence, qui dans les villes et les campagnes n'a vu dès son enfance rien de plus méprisé que l'industrie et le travail, qui sait que les grandeurs s'abaissent, que la rigueur des loix fléchit, que les voies des honneurs s'applanissent, que les portes de la faveur s'ouvrent devant la fortune ; que par elle, et par elle seule on se soustrait à la force et on l'exerce impunément ; qu'elle décore jusqu'au vice, qu'elle ennoblit jusqu'à la bassesse, qu'elle tient lieu de talents, de lumières, et de vertus ; comment voulez-vous que l'homme imbu de ces idées ne confonde pas l'honnête avec l'utile ? Mais que l'opinion change,

p206

que l'arbitre des mœurs, le souverain donne l'exemple ; que l'éducation, l'habitude fassent à l'homme un premier besoin de sa propre estime et de celle de ses semblables ; qu'on accoutume son âme à s'élancer hors d'elle-même pour recueillir les suffrages de son siècle et de l'avenir ; que sa renommée et sa mémoire soient pour lui, après la vertu, le plus précieux de tous les biens ; que le soin de cette existence morale lui rende l'honneur plus cher que la vie, et la honte plus effrayante, plus horrible que le néant ; on verra combien les inclinations basses auront peu d'empire sur lui. Hé mes amis, qu'étoient les Décus, les Regulus, et les Catons, sinon des hommes dont l'âme exaltée vivoit de gloire et de vertu ? Mais cette institution demande des encouragemens réels. On auroit beau prescrire aux pères de famille d'élever leurs enfans à la vertu, si la vertu languissoit oubliée, et si le vice, honoré seul, avoit

p207

le droit de l'insulter. Il faut donc, pour rétablir l'ordre, attacher le bien au bien, le mal au mal, l'utile au juste et à l'honnête. Cet ordre rétabli, vous prévoyez sans peine comme les moeurs seconderoient les loix, et comme l'opinion soulageroit la force. Les espérances et les craintes, les récompenses et les peines, les jouissances et les privations ; voilà les poids que la politique doit sçavoir mettre à propos dans la balance de la liberté ; avec cela elle est sûre de régir à son gré le monde. Mais je m'en tiens à ce qui nous occupe. Les moeurs fastueuses des grands les rendent avides et injustes ; des moeurs plus simples les rendroient modérés, humains, généreux ; et le plus grand intérêt du vice ayant passé à la vertu, le même penchant qui les portoit vers l'un, les rameneroit tous vers l'autre. Voilà un beau songe, dit Justinien ! Ce n'en est pas un, dit Bélisaire, que de prétendre mener les hommes par

p208

l'amour propre et l'intérêt. Rappellez-vous comment s'étoit formé dans la république naissante, ce sénat où tant de vertu, où tant d'héroïsme éclatoit. C'est qu'il n'y avoit alors dans Rome rien au-dessus d'une grande ame ; c'est que l'estime publique étoit attachée aux moeurs honnêtes, la vénération aux moeurs vertueuses, la gloire aux moeurs héroïques. Tels ont été dans tous les tems les grands ressorts du coeur humain. Je sçais qu'une longue habitude, et sur-tout celle de la tyrannie, ne cède pas sans résistance aux motifs mêmes les plus forts. Mais pour un homme injuste et violent qui se roidiroit contre la crainte du blâme, de la disgrâce et du mépris, il y en a mille à qui ce frein, joint à l'aiguillon de la gloire, feroit suivre le droit sentier de l'honneur et de la vertu.

p209

Je poursuis donc, et je suppose
d'honnêtes gens à la tête des peuples.
Dès-lors je réponds sur ma vie de l'obéissance,
de la fidélité, du zèle de cette
multitude d'hommes, qu'on n'opprimera
plus, qu'on ne vexera plus, et dont les
jours, la liberté, les biens seront protégés
par les loix. Dès-lors l'empire se
releve, ses membres épars se réunissent ;
le plan de Constantin, élevé sur le
sable, acquiert des fondemens solides ;
et du sein de la félicité publique, je
vois renaître le courage, l'émulation,
la force, l'esprit patriotique, et avec
lui cet ascendant que Rome avoit sur
l'univers.

Tandis que Bélisaire parloit ainsi,
Justinien admiroit en silence l'enthousiasme
de ce vieillard, qui oubliant son
âge, sa misère, et le cruel état où il étoit
réduit, triomphoit à la seule idée de
rendre sa patrie heureuse et florissante.
Il est beau, lui dit-il, de prendre un
intérêt si vif à des ingrats. Mes amis,

p210

leur dit le héros, le plus heureux jour
de ma vie seroit celui où l'on me diroit :
Bélisaire, on va t'ouvrir les veines,
et pour prix de ton sang tes souhaits
seront accomplis.
à ces mots, son aimable fille, Eudoxe,
vint l'avertir que son souper l'attendoit.
Il rentra ; il se mit à table ;
Eudoxe, avec une grace mêlée de modestie
et de noblesse, lui servit un plat
de légumes, et prit place à côté de lui.
Quoi ! C'est-là votre soupé, dit l'empereur
avec confusion ? Vraiment, dit
Bélisaire, c'étoit le soupé de Fabrice,
et Fabrice me valoit bien.
Allons nous-en, dit Justinien à Tibère.
Cet homme-là me confond.
Sa cour espérant de le dissiper, lui
avoit préparé une fête. Il ne daigna pas
y assister. à table il ne s'occupa que du
soupé de Bélisaire ; et en se retirant, il
se dit à lui-même : il est moins malheureux
que moi, car il s'est couché sans remors.

CHAPITRE 14

Je ne vis plus qu' auprès de lui, dit
l' empereur à Tibère le lendemain, en
allant revoir le héros : le calme et la
sérénité de son ame se communiquent
à la mienne. Mais sitôt que je m' en
éloigne, ces nuages qu' il a dissipés se
rassemblent, et tout s' obscurcit de nouveau.
Hier je croyois voir dans son plan
le tableau de la félicité publique ; à
présent ce n' est à mes yeux qu' un amas
de difficultés. Le moyen, par exemple,
qu' avec les frais immenses dont cet
empire est chargé, on puisse soulager
les peuples ! Le moyen de renouveler
des armées que vingt ans de guerre
ont anéanties, et de réduire les impôts
à un tribut simple et léger ! Il a tout
prévu, dit Tibère, et il aura tout aplani.
Proposez-lui vos réflexions. Ce fut
par-là qu' ils débuterent.

Je sçavois bien, dit le vieillard,
après les avoir entendus, que je vous
laisserois des doutes ; mais j' espere les
dissiper.
Les dépenses de la cour sont réduites :
nous en avons banni le luxe et la
faveur. Passons à la ville, et dites-moi
pourquoi un peuple oisif et innombrable
est à la charge de l' état ? Le blé
qu' on lui distribue nourriroit vingt
légions. C' est pour peupler sa ville et
pour imiter Rome que Constantin a
pris sur lui cette dépense ruineuse. Mais
à quel titre un peuple fainéant, qui n' est
plus ni roi ni soldat, est-il à la charge
publique ? Le peuple romain, tout militaire,
avoit le droit d' être nourri,
même au sein de la paix, du fruit de

ses conquêtes ; encore ne demandoit-il dans les plus beaux jours de sa gloire, que des terres à cultiver ; et quand l' état lui en accordoit, vous sçavez avec quelle joie il se répandoit dans les champs. Ici que faisons-nous de cette multitude affamée qui assiége les portes du palais ? Est-ce avec elle que j' ai chassé les huns qui ravageoient la Thrace ? Qu' on n' en retienne que ce que l' industrie en peut occuper et nourrir ; et que du reste on fasse d' heureuses colonies : elles repeupleront l' état, et vivront du fruit de leur peine. L' agriculture est la mere de la milice ; et ce n' est pas au sein d' une oisive indigence que s' élevent de bons soldats. Toutes les loix simplifiées, et surtout celle du tribut, la milice palatine

p214

tombe d' elle-même par sa propre inutilité ; et vous sçavez de quels frais immenses nous sommes par-là soulagés. La dépense la plus effrayante qui nous reste, est celle des troupes. Mais elle se réduit aux seules légions. Les colonies de vétérans établies sur les frontieres vivent de leur travail ; et leurs immunités leur tiennent lieu de solde. Ces colonies, le chef-d' oeuvre du génie de Constantin, ne sont pas éteintes encore ; et pour les voir revivre, on n' a qu' à le vouloir : tant de braves soldats, que vous laissez languir dans la misère et l' oisiveté, ne demandent pas mieux que d' aller cultiver et

p215

garder leur champ de victoire. Il en est de même des troupes répandues aux bords des fleuves : ces bords qu' elles rendent fertiles, nourrissent leurs cultivateurs. Des essains de barbares se présentent en foule pour être admis dans nos

provinces. On les y a reçus quelquefois
avec trop peu de précaution ;
mais le danger n' est que dans le nombre.
Qu' on les disperse, et qu' on leur
donne des terres vagues et incultes :
vous n' en avez que trop, hélas !
Un gouvernement doux et ferme en fera
des sujets fidèles et des soldats disciplinés.

p216

Il n' y a donc plus que les légions
qui soient à la solde du prince, et le
seul tribut de l' égypte, de l' Afrique et
de la Sicile en nourriroit trois fois autant
que l' empire en a jamais eu.
Ce n' est donc pas sur elles que doit porter
l' épargne ; et ce n' est pas de leur
entretien, mais de leur rétablissement
que l' état doit s' inquiéter. Il fut
un tems, où l' honneur d' y être admis
étoit réservé aux citoyens, et où
l' élite de la jeunesse se disputoit cet

p217

avantage. Ce tems n' est plus ; il faut le
ramener. Et que ne fait-on pas des hommes
avec de l' honneur et du pain !
Les hommes ne sont plus les mêmes
dit l' empereur. Rien n' est changé, dit
Bélisaire, que l' opinion souveraine des
moeurs ; et il ne faut que l' ame d' un
seul, que son génie et son exemple,
pour entraîner tous les esprits. De mille
traits qui me le prouvent, en voici un
que je crois digne des plus beaux jours
de la république, et qui fait voir que
dans tous les tems les hommes valent ce
qu' on les fait valoir.
Rome étoit prise par Totila. Un de
nos vaillans capitaines, Paul, à la tête
d' un petit nombre d' hommes, s' étoit
échappé de la ville, et retranché sur
une éminence où l' ennemi l' enveloppoit.
On ne doutoit pas que la faim ne
l' obligeât de se rendre ; et en effet, il
manquoit de tout. Réduit à cette extrémité,
il s' adresse à sa troupe : " mes

amis, leur dit-il, il faut mourir ou

p218

être esclaves. Vous n' hésitez pas, sans doute ; mais ce n' est pas tout de mourir, il faut mourir en braves gens. Il n' appartient qu' à des lâches de se laisser consumer par la faim, et de sécher en attendant une mort douloureuse et lente. Nous qui, élevés dans les combats, sçavons nous servir de nos armes, cherchons un trépas glorieux : mourons, mais non pas sans vengeance, mourons couvert du sang de nos ennemis ; qu' au lieu d' un sourire insultant notre mort leur cause des larmes. Que nous serviroit de nous déshonorer pour vivre encore quelques années, puisqu' aussi bien dans peu il nous faudroit mourir ? La gloire peut étendre les bornes de la vie ; la nature ne le peut pas " .
Il dit. Le soldat lui répond qu' il est résolu à le suivre. Ils marchent, l' ennemi juge à leur contenance qu' ils viennent l' attaquer, avec le courage du désespoir ; et sans les attendre, il leur

p219

fait offrir le salut et la liberté.
Je crois connoître, mes amis, deux cens mille hommes dans l' empire, capables d' en faire autant, s' ils avoient un Paul à leur tête ; et de ces dignes chefs vous en avez encore : la victoire vous les a nommés. Ne croyez donc pas que tout soit perdu avec de pareilles ressources. Ignorez-vous à quel point la prospérité, l' abondance, la population peuvent multiplier les forces d' un état ? Rappelez-vous seulement ce qu' étoient autrefois, je ne dis pas les Gaules, que nous avons perdues, et lâchement abandonnées ; mais l' Espagne, la Grèce, l' Italie, la république de Carthage, et tous ces royaumes d' Asie, depuis le Nil

p220

jusqu' au fond de l' Euxin. Souvenez-vous
que Romulus, qui n' avoit d' abord
qu' une légion, laissa en mourant
quarante-sept mille citoyens sous les
armes ; et jugez de ce que peut le regne
d' un homme, habile, actif et vigilant.
L' état est ruiné, dit-on. Quoi,
l' Hespérie et la Sicile, l' Espagne, la
Libie et l' égypte, la Béotie et la Macédoine,
et ces belles plaines d' Asie
qui faisoient la richesse de Darius et
d' Alexandre, sont-elles devenues stériles ?
Elles manquent d' hommes ! Ah !
Qu' ils y soient heureux ; ils y viendront
en foule ; et pour lors, mes amis, j' oserai
proposer le vaste plan que je médite,
et qui seul rendroit cet empire
plus puissant qu' il ne fut jamais. Quel
est-il donc ce plan, demanda l' empereur ?
Le voici, reprit Bélisaire.

p221

La guerre, comme nous la faisons,
excede les armées par de trop longues
marches et par des travaux excessifs. Elle
donne à nos ennemis le tems de nous
surprendre par des incursions soudaines,
que les lignes de vétérans et de soldats
cultivateurs, dont on a bordé nos limites,
n' ont pas la force de soutenir ;
et avant que les légions aient volé au
point de l' attaque, l' épouvante, la désolation,
le ravage ont fait de rapides
progrès. Pour opposer à ces torrens
une digue toujours présente, je demanderois
qu' on rendît tout cet empire militaire :
ensorte que tout homme libre
seroit soldat, mais seulement pour la

p222

défense du pays. Ainsi chaque préfecture
composerait une armée, dont les
cités formeroient les cohortes, les provinces,
les légions, avec des points de

raliement, où le soldat, au son de la trompette, se rangeroit sous les drapeaux. Ces troupes auroient l' avantage d' être attachées à leur pays natal, qu' elles cultiveroient, qu' elles feroient fleurir, qu' elles peupleroient elles-mêmes. Et vous prévoyez avec quelle ardeur elle défendroient leur foyer. Dans un vaste empire, rien de plus difficile à établir que l' opinion de la cause commune. Des peuples séparés par les mers s' intéressent peu l' un et l' autre. Le midi ne prend aucune part aux dangers qui menacent le nord. Le dalmate, l' illyrien, ne sçait pas pourquoi

p223

on le fait passer en Asie : il lui est égal que le Tigre coule sous nos loix ou sous les loix du perse. La discipline le retient, l' espoir du butin l' encourage ; mais la réflexion, la fatigue, l' ennui, le premier mouvement d' impatience ou de frayeur lui fait abandonner une cause qui n' est pas la sienne. Au lieu que dans mon plan, la patrie n' est plus un nom vague, une chimere pour le soldat ; c' est un objet présent et cher, auxquels chacun est attaché par tous les noeuds de la nature. " citoyens, pourroit-on leur dire, en les menant à l' ennemi, c' est le champ qui vous a nourri, c' est le toit qui vous a vus naître, c' est le tombeau de vos peres, le berceau de vos enfans, le lit de vos femmes que vous défendez " . Voilà des intérêts sensibles et puissans. Ils ont fait plus de héros que l' amour même de la gloire. Jugez de leur effet sur des ames accoutumées dès l' enfance aux rigueurs de la discipline et à l' image des combats.

p224

Rien ne me plaît tant, je l' avoue, que le tableau de cette jeunesse laborieuse et guerriere, répandue autour des drapeaux dans les villes et les campagnes, préservée par le travail des vices de loisiveté,

endurcie par l'habitude à des exercices pénibles, utile à l'ombre de la paix, et toute prête à courir aux armes au premier signal de la guerre. Parmi ces troupes, la désertion seroit un crime contre nature ; tout ce qu'il y a de plus sacré au monde répondroit de leur courage et de leur fidélité. L'état n'en auroit pas moins ses légions impériales, qui, comme autant de forteresses mouvantes, se porteroient d'un poste à l'autre, où le danger les appelleroit. L'esprit militaire établi, et l'émulation donnée, ce seroit à qui mériteroit le mieux de passer dans ces corps illustres ; et au lieu de ces levées faites à la hâte, que la faveur,

p225

la collusion, la fraude ou la négligence font accepter sans examen, nous aurions l'élite du peuple. Alors quelle comparaison des forces de l'empire, avec ce qu'il en eut jamais, dans ses tems même les plus heureux ? Et quels peuples du midi ou du nord oseroient venir nous troubler, nous qui les avons repoussés tant de fois avec des troupes sans discipline, presque sans armes et sans pain ? Et qui vous répond, lui dit Justinien, que dans un empire tout militaire les peuples seront bien soumis ? Qui m'en répond ? Leur intérêt, dit le vieillard, la bonté de vos loix, l'équité d'un gouvernement modéré, vigilant et sage.

p226

Oubliez-vous que j'ai demandé que les peuples fussent heureux ? Non dit Justinien ; mais je les crois amis des nouveautés, enclins au changement, inquiets, remuants, crédules pour le premier audacieux qui leur promet un sort plus doux. Vous voyez le peuple, dit Bélisaire, dans l'état présent, dans l'état de souffrance, et tel qu'on le voyoit à Rome lorsqu'il y étoit malheureux. Mais croyez

que les hommes sçavent ce qui leur manque,
et ce qui leur est dû ; qu' ils ne seroient
point insensibles au soin qu' un
prince bienfaisant prendroit de soulager
leurs peines, et que l' amour qu' il leur
témoigneroit seroit payé par leur amour.
Qu' il essaye d' être envers eux juste, sensible,
secourable ; qu' il n' emploie à regner
sous lui que des gens dignes de le

p227

seconder ; qu' il veille en pere sur ses enfans ;
je lui répons qu' ils seront dociles.
Et par quel prestige voulez-vous que quelques
mécontents, quelques séditieux fassent
d' un peuple fortuné un peuple parjure
et rebelle ? C' est au prince qui laisse
gémir ses sujets dans l' oppression, à craindre
qu' ils ne l' abandonnent ; mais celui
qu' on sçait occupé du repos et du bonheur
des siens, n' a point d' usurpateurs à craindre.
Est-ce en entendant célébrer ses vertus,
publier ses bienfaits, qu' on osera
troubler son regne ? Est-ce dans les campagnes
où regneront l' aisance, le calme
et la liberté ; dans les villes où l' industrie
et la fortune des citoyens, leur état, leurs
droits et leur vie seront sous la garde
des loix ; dans les familles où l' innocence,
l' honneur, la paix, la sainteté
des noeuds de l' hymen et de la nature
auront un asyle sacré ; est-ce là, dis-je,
que les rebelles iront chercher des partisans ?
Non, si l' empire de la justice

p228

n' est pas inébranlable, rien ne l' est sur
la terre. Je suppose avec vous cependant
qu' il y ait du risque et de l' audace
à rendre ses sujets puissans, pour les
rendre heureux et tranquilles ; c' est cette
audace que j' aurois, dut-elle entraîner
ma ruine ; et je leur dirois hautement :
je vous mets à tous les armes à la main,
pour me servir si je suis juste, et pour
me résister si je ne le suis pas. Vous me
trouvez bien téméraire ! Mais je me croirois

bien prudent de m' assurer ainsi à
moi-même et aux miens un frein contre
nos passions, et sur-tout une digue contre
celle des autres ! Avec ma couronne, et
au-dessus d' elle, je transmettrois à mes
successeurs la nécessité d' être justes ; et
ce seroit pour ma mémoire le monument
le plus glorieux qu' un monarque
eût jamais laissé. Je sçais, mes amis,
que la vertu n' a pas besoin du frein de
la crainte ; mais quel homme est sûr d' être
vertueux à tous les instans de sa vie ?

p229

Un prince est au-dessus des loix : vos
loix le disent et cela doit être ; mais
ce seroit la premiere chose que j' oublierois
en montant sur le trône ; et malheur
au flatteur infâme qui m' en feroit souvenir.
Adieu mes amis. C' est un travail
pénible que de changer la face d' un empire.
Il est tems de nous reposer. Cependant
il me reste encore à vous parler
d' une calamité qui m' afflige sensiblement,
et à laquelle je veux demain intéresser
mon cher Tibére.
Il a sans doute de grandes vues, dit
l' empereur, en s' en allant. Mais si l' exécution
en est possible, ce n' est que pour
un jeune prince qui portera sur le trône
un esprit mâle, une ame droite, du
courage et de la vertu. Encore, hélas,
aura-t-il besoin d' un long regne, pour
achever une grande révolution. Je ne
sçais, dit Tibére, mais il me semble
avoir vu dans le projet de ce héros bien

p230

des choses qui ne demandent qu' un seul
acte d' une volonté ferme ; et si le reste
veut du tems, ce tems du moins n' est pas
si éloigné, qu' on ne puisse à tout âge espérer
d' y atteindre. Mon cher Tibére,
lui dit l' empereur, vous voyez les difficultés
avec les yeux de la jeunesse. Votre
activité les franchit ; mais ma foiblesse
s' en effraie. Si l' on veut faire de grandes

choses, ajouta-t-il en gémissant, il faut s' y prendre de bonne heure. Il n' est pas tems de commencer à vivre quand on n' a plus besoin que de sçavoir mourir. Je veux pourtant revoir encore cet homme juste. Il m' afflige ; mais j' aime mieux aller m' affliger avec lui, que de participer à la joie insultante de tous ces hommes froids et durs dont je me vois environné.

p231

CHAPITRE 15

Le jour suivant l' empereur et Tibère étant arrivés à l' heure accoutumée, trouverent le héros assis dans son jardin, à l' aspect du soleil couchant. Il ne m' éclaire plus, mais il m' échauffe encore, leur dit-il d' un air serein ; et j' adore en lui la magnificence et la bonté de celui qui l' a fait. Que j' aime à voir, dit Justinien, ces sentimens dans un héros ! C' est le triomphe de la religion. Son triomphe, dit Bélisaire, c' est de consoler l' homme dans le malheur, c' est de mêler une douceur céleste aux amertumes de la vie. Et qui l' éprouve mieux que moi ? Accablé de vieillesse, privé de la vue, sans amis, seul avec moi-même, et n' ayant devant moi que la caducité, la douleur et la tombe, qui m' ôteroit l' idée du ciel me réduiroit peut-être au désespoir. L' homme de bien est avec Dieu ; il est

p232

assuré que Dieu l' aime : voilà ce qui le remplit de force et de joie au milieu des afflictions. Je me souviens que dans des momens de détresse, où tout m' abandonnoit, où tout conjuroit ma ruine, je me disois, courage, Bélisaire, tu es sans reproche, et Dieu te voit. Cette pensée me dilatoit le coeur que la tristesse avoit serré, elle rendoit la vie et la force à mon ame. Je me parle de même

encore ; et quand ma fille est avec moi, qu' elle s' afflige, et que je sens ses larmes baigner mon visage ; hé bien, lui dis-je, as-tu peur que celui qui nous a créés, ne nous délaisse et ne nous oublie ? Ton coeur est pur, sensible, honnête ; ton pere n' est pas plus méchant que toi ; comment veux-tu que la bonté même n' ait pas soin des bonnes gens ? Laisse, ma fille, laisse venir le moment où celui qui d' un souffle a produit mon

p233

ame, l' enveloppera dans son sein ; et nous verrons si les méchants y viendront troubler mon repos. Ma fille, que ce langage éclaire et persuade, pleure en m' écoutant ; mais ce sont de plus douces larmes ; et peu-à-peu je l' accoutume à regarder la vie comme un petit voyage, où l' on est dans la barque assez mal à son aise, mais dont le port sera délicieux.

Vous vous faites, dit l' empereur, une religion en effet bien douce ! Et c' est la bonne, reprit Bélisaire. Ne voulez-vous pas que je me représente le dieu que je dois adorer, comme un tyran triste et farouche qui ne demande qu' à punir ? Je sçais bien que lorsque des hommes jaloux, superbes, mélancoliques nous le représentent, ils le font colére et violent comme eux ; mais ils ont beau lui attribuer leurs vices ; je tâche moi, de ne voir en lui que ce que je dois imiter. Si je me trompe, au moins suis-je assuré que mon erreur est innocente. Dieu m' a créé foible, il sera

p234

indulgent ; il sçait bien que je n' ai ni la folie ni la malice de vouloir l' offenser ; c' est une rage impuissante et absurde que je ne conçois même pas. Je lui suis plus fidele encore, et plus dévoué mille fois que je ne le fus jamais à l' empereur ; et je suis bien sûr que l' empereur qui n' est

qu' un homme, ne m' eût jamais fait aucun mal, s' il avoit pu lire comme lui dans mon coeur.

Hélas ! Ce dieu, reprit Justinien, n' en est pas moins un dieu terrible. Terrible aux méchans, je le crois, dit Bélisaire ; mais je suis bon ; autant l' ame d' un scélérat est incompatible avec cette divine essence, autant je me plais à penser que l' ame du juste lui est analogue. Et qui de nous est juste, dit l' empereur ? Celui qui fait de son mieux pour l' être, dit Bélisaire : car la droiture est dans la volonté.

Je ne m' étonne pas, dit le jeune Tibère, si votre pensée aime à s' élever jusqu' à lui : vous le voyez si favorable ! Hélas, dit le vieillard, je sens bien

p235

qu' en m' efforçant de le concevoir, je fatigue envain ma foible intelligence à réunir tout ce que je sçais de meilleur et de plus beau, et qu' il n' en résulte jamais qu' une idée très-imparfaite. Mais que voulez-vous que fasse un homme qui tâche de connoître un dieu ? Si cet être incompréhensible se plaît à quelque chose, c' est à l' amour de ses enfans ; et ce qui me le peint sous les traits les plus doux, est ce que je saisis le plus avidement, pour en composer son image.

Ce n' est pas assez, dit l' empereur, de se le peindre bienfaisant, il faut ajouter qu' il est juste. C' est la même chose, dit le vieillard : se plaire au bien, haïr le mal, récompenser l' un, punir l' autre, c' est être bon : je m' en tiens-là. N' avez-vous jamais, comme moi, assisté en idée au lever de Titus, de Trajan, et des Antonins ? C' est une de mes rêveries les plus fréquentes et les plus délicieuses. Je crois être au milieu de cette cour, toute composée de

p236

vrais amis du prince ; je le vois sourire

avec bonté à cette foule d'honnêtes gens,
répandre sur eux les rayons de sa gloire,
se communiquer à eux avec une majesté
pleine de douceur et remplir leur ame
de cette joie pure, qu'il ressent lui-même
en faisant des heureux. Hé bien,
la cour de celui qui m'attend sera infiniment
plus auguste et plus belle. Elle
sera composée de ces Titus, de ces
Trajans, de ces Antonins, qui ont fait
les délices du monde. C'est avec eux et
tous les gens de bien, de tous les païs
et de tous les âges, que le pauvre aveugle
Bélisaire se trouvera devant le trône
du dieu juste et bon. Et les méchants,
lui dit Tibère, qu'en faites-vous ?
-ils ne seront point là. J'espere y voir,
ajouta-t-il, l'auguste et malheureux vieillard,
qui m'a privé de la lumière : car
il a fait du bien, et il l'a fait par goût,
et s'il a fait du mal, il l'a fait par surprise.
Il sera bien aise, je crois, de me
retrouver mes deux yeux ! En parlant

p237

ainsi, son visage étoit tout rayonnant de
joie ; et l'empereur fendoit en larmes,
penché sur le sein de Tibère.
Mais bientôt l'attendrissement faisant
place à la réflexion, vous espérez trouver,
dit-il à Bélisaire, les héros payens
dans le ciel ! Y pensez-vous ?
écoutez, mon voisin, dit Bélisaire :
vous n'avez pas envie d'affliger ma vieillesse ?
Je suis un pauvre homme, qui
n'ai d'autre consolation que l'avenir que
je me fais. Si c'est une illusion, laissez-la
moi : elle me fait du bien ; et Dieu
n'en est point offensé : car je l'en aime
davantage. Je ne puis me résoudre à
croire qu'entre mon ame et celle d'Aristide,
de Marc-Aurèle et de Caton
il y ait un éternel abîme ; et si je le
croyois, je sens que j'en aimerois moins

p238

l'être excellent qui nous a faits.

Jeune homme, dit l' empereur à Tibère,
en honorant dans ce héros cet enthousiasme
généreux, n' allez pas le prendre
pour guide. Bélisaire ne s' est jamais piqué
d' être profond dans ces matieres.
Profond ! Hélas ! Et qui peut l' être, dit le
vieillard ? Quel homme assez audacieux
peut dire avoir sondé les décrets éternels ?
Mais Dieu nous a donné deux guides qui
doivent être d' accord ensemble, la lumiere
de la foi et celle du sentiment. Ce
qu' un sentiment naturel et irrésistible
nous assure, la foi ne peut le désavouer.
La révélation n' est que le supplément
de la conscience : c' est la même voix qui
se fait entendre du haut du ciel et du
fond de mon ame. Il n' est pas possible
qu' elle se démente, et si d' un côté je
l' entens me dire que l' homme juste et
bienfaisant est cher à la divinité, de
l' autre elle ne me dit pas qu' il est l' objet
de ses vengeances. Et qui vous répond,
dit l' empereur, que cette voix

p239

qui parle à votre coeur soit une révélation
secrette ? Si elle ne l' est pas, Dieu
me trompe, dit Bélisaire, et tout est
perdu. C' est elle qui m' annonce un dieu,
elle qui m' en prescrit le culte, elle qui
me dicte sa loi. Auroit-il donné l' ascendant
irrésistible de l' évidence à ce
qui ne seroit qu' une erreur ? ô, qui
que vous soyez, laissez-moi ma conscience :
elle est mon guide et mon
soutien. Sans elle je ne connois plus le
vrai, le juste ni l' honnête ; le mensonge
et la vérité, le bien et le mal se confondent ;
je ne sçais plus si j' ai fait mon
devoir ; je ne sçais plus s' il y a des
devoirs : c' est alors que je suis aveugle ;
et ceux qui m' ont privé de la clarté du
jour, ont été moins barbares que ne
seroit celui qui obscurceroit en moi cette
lumiere intime.
Que vous fait-elle donc voir si clairement,
reprit Justinien, cette lueur
foible et trompeuse ? Qu' une religion
qui m' annonce un dieu propice et

p240

bienfaisant, est la vraie, dit Bélisaire,
et que tout ce qui répugne à l' idée et
au sentiment que j' en ai conçu, n' est pas
de cette religion. Vous l' avouerez-vous ?
Ce qui m' y attache, c' est qu' elle me
rend meilleur et plus humain. S' il falloit
qu' elle me rendît farouche, dur, impitoyable,
je l' abandonnerois, et je dirois
à Dieu : dans l' alternative fatale
d' être incrédule ou méchant, je fais le
choix qui t' offense le moins. Heureusement
elle est selon mon coeur. Aimer
Dieu, aimer ses semblables : quoi de
plus simple et de plus naturel ! Vouloir
du bien à qui nous fait du mal : quoi
de plus grand et de plus sublime ! Ne voir
dans les afflictions que les épreuves de
la vertu : quoi de plus consolant pour
l' homme ! Après cela qu' on me propose
des mysteres inconcevables ; je m' y soumets,
et je plains ceux dont la raison
est moins éclairée ou moins docile que
la mienne. Mais j' espere pour eux en
la bonté d' un pere dont tous les hommes

p241

sont les enfans, et en la clémence
d' un juge qui peut faire grace à l' erreur.
Par-là, reprit Justinien, vous allez
sauver bien du monde ! Est-il besoin,
dit Bélisaire, qu' il y ait tant de réprouvés ?
Je sens comme vous, dit l' empereur,
qu' il est plus doux d' aimer son
dieu que de le craindre ; mais toute la
nature atteste ses vengeances, et la rigueur
de ses décrets. Moi, dit Bélisaire,
je suis certain qu' il ne punit qu' autant
qu' il ne peut pardonner, que le
mal ne vient point de lui, et qu' il a
fait au monde tout le bien qu' il a pu.

p242

Telle est ma religion. Qu' on la propose
à tous les peuples, et qu' on demande si

elle n' est pas digne de vénération et d' amour ; toutes les voix de la nature vont s' élever en sa faveur. Mais si la violence et la cruauté lui mettent la flamme et le fer à la main, si les princes qui la professent, faisant de ce monde un enfer, tourmentent, au nom d' un dieu de paix, ceux qu' ils devraient aimer et plaindre, on croira de deux choses l' une, ou que leur religion est barbare comme eux, ou qu' ils ne sont pas dignes d' elle.

Vous élevez-là, dit Justinien, une question bien sérieuse ! Il ne s' agit pas de moins que de sçavoir si un prince a le droit d' exiger dans ses états l' unité de dogme et de culte. Car s' il a ce droit, il ne peut l' exercer sur des rebelles obstinés que par la force et les châtimens.

p243

Comme je suis de bonne foi, dit Bélisaire, je conviens d' abord que tout ce qui peut influer sur les moeurs et intéresser l' ordre public, est du ressort du souverain, non pas comme juge de la vérité et de l' erreur, mais comme juge du bien ou du mal qui en résulte : car le premier principe de toute croyance est que Dieu est ami de l' ordre et qu' il n' autorise rien de ce qui peut le troubler. Hé bien, dit l' empereur, doutez-vous que les moeurs publiques n' aient des rapports intimes et nécessaires avec la croyance ? Je reconnois, dit Bélisaire, qu' il y a des vérités qui intéressent les moeurs ; mais observez que Dieu en a fait des vérités de sentiment, dont aucun homme sensé ne doute. Au lieu que les vérités mystérieuses, et qui ont besoin d' être révélées, ne tiennent point à la morale. Examinez-les bien : Dieu les a détachées de la chaîne de nos devoirs, afin que, sans la révélation, il y eût par-tout d' honnêtes gens. Or,

p244

si la providence a rendu indépendans de ces vérités sublimes l'ordre de la société, l'état des hommes, le destin des empires, les bons et les mauvais succès des choses d'ici-bas ; pourquoi les souverains ne font-ils pas comme elle ? Qu'ils examinent de bonne foi, si en croyant ou ne croyant pas tel ou tel point de doctrine, on en sera mieux ou plus mal, meilleur ou moins bon citoyen, et sujet plus ou moins fidèle. Cet examen sera leur règle ; et vous voyez par-là de combien de disputes je les dispense de se mêler.

Je vois, dit l'empereur, que vous ne leur laissez que le soin de ce qui intéresse les hommes ; mais y a-t-il pour eux de devoir plus saint que d'être les ministres des volontés du ciel ? Ah ! Qu'ils soient les ministres de sa bonté, s'écria Bélisaire ; et qu'ils laissent aux démons l'inférieur emploi de ministres de ses vengeances. Il est dans l'ordre de la bonté, dit l'empereur, de vouloir

p245

que l'homme s'éclaire et que la vérité triomphe. Elle triomphera, dit Bélisaire ; mais vos armes ne sont pas les siennes. Ne voyez-vous pas qu'en donnant à la vérité le droit du glaive, vous le donnez à l'erreur ? Que pour l'exercer, il suffira d'avoir l'autorité en main ? Et que la persécution changera d'étendards et de victimes, au gré de l'opinion du plus fort ? Ainsi Anastase a persécuté ceux que Justinien protége ; et les enfans de ceux qu'on égorgeoit alors, égorgent à leur tour la postérité de leurs persécuteurs. Voilà deux princes qui ont cru plaire à Dieu, en faisant massacrer les hommes ; hé bien ? Lequel des deux est sûr que le sang qu'il a fait couler est agréable à l'éternel ? Dans les espaces immenses de l'erreur, la vérité n'est qu'un point. Qui l'a saisi ce point unique ? Chacun prétend que c'est lui ; mais sur quelle preuve ? Et l'évidence même le met-elle en droit d'exiger, d'exiger le fer à la main, qu'un

autre en soit persuadé ? La persuasion vient du ciel ou des hommes. Si elle vient du ciel, elle a par elle-même un ascendant victorieux ; si elle vient des hommes, elle n' a que les droits de la raison sur la raison. Chaque homme répond de son ame. C' est donc à lui, et à lui seul, à se décider sur un choix, d' où dépend à jamais sa perte ou son salut. Vous voulez m' obliger à penser comme vous ! Et si vous vous trompez, voyez ce qui m' en coûte. Vous-même, dont l' erreur pouvoit être innocente, serez-vous innocent de m' avoir égaré ? Hélas ! à quoi pense un mortel de donner pour loi sa croyance ? Mille autres, d' aussi bonne foi, ont été séduits et trompés. Mais quand il seroit infaillible, est-ce un devoir pour moi de le supposer tel ? S' il croit parce que Dieu l' éclaire, qu' il lui demande de m' éclairer. Mais s' il croit sur la foi des hommes, quel garant pour lui et pour moi ! Le seul point sur lequel tous les partis s' accordent,

c' est qu' aucun d' eux ne comprend rien à ce qu' ils osent décider ; et vous voulez me faire un crime de douter de ce qu' ils décident ! Laissez descendre la foi du ciel, elle fera des prosélites ; mais avec des édits, on ne fera jamais que des rebelles, ou des fripons. Les braves gens seront martyrs, les lâches seront hypocrites ; les fanatiques de tous les partis seront des tigres déchaînés. Voyez ce sage roi des goths, ce Théodoric dont le regne ne le céda que vers sa fin au regne de nos meilleurs princes. Il étoit arien ; mais bien loin d' exiger qu' on adoptât ses sentimens, il punissoit de mort dans ses favoris cette complaisance infâme et sacrilège. " comment ne me trahiriez-vous pas, disoit-il, moi qui ne suis qu' un homme, puisque vous trahissez pour moi celui que vos peres ont adoré " ? L' empereur Constance pensoit de même. Il ne fit jamais un

crime à ses sujets d' être fidèles à leur
croyance ; il en faisoit un à ses courtisans

p248

d' abjurer la leur pour lui plaire, et
de trahir leur ame pour gagner sa faveur.
ô plutôt au ciel que Justinien eût renoncé
comme eux au droit d' asservir la
pensée ! Il s' est laissé engager dans des
querelles interminables ; elles lui ont
coûté plus de veilles que ses plus utiles
travaux. Qu' ont-elles produit ? Des séditions,
des révoltes et des massacres.

Elles ont troublé son repos, et le repos
de ses états.

Le repos des états, reprit l' empereur,
dépend de l' union des esprits.

C' est une maxime équivoque, dit Bélisaire,
et dont on abuse souvent. Les
esprits ne sont jamais plus unis, que lorsque
chacun est libre de penser comme
bon lui semble. Sçavez-vous ce qui fait
que l' opinion est jalouse, tyrannique et
intolérable ? C' est l' importance que les
souverains ont le malheur d' y attacher ;
c' est la faveur qu' ils accordent à une
secte, au préjudice et à l' exclusion de
toutes les sectes rivales. Personne ne

p249

veut être avili, rebuté, privé des droits
de citoyen et de sujet fidèle ; et toutes
les fois que dans un état on fera
deux classes d' hommes, dont l' une écartera
l' autre des avantages de la société,
quel que soit le motif de l' exhérédation,
la classe proscrite regardera
la patrie comme sa marâtre. Le plus
frivole objet devient grave, dès qu' il
influe sérieusement sur l' état des citoyens.
Et croyez que cette influence
est ce qui anime les partis. Qu' on attache
le même intérêt à une dispute élevée
sur le nombre des grains de sable
de la mer ; on verra naître les mêmes
haines. Le fanatisme n' est le plus souvent
que l' envie, la cupidité, l' orgueil,

l' ambition, la haine, la vengeance qui
s' exercent au nom du ciel ;
et voilà de quels dieux un souverain

p250

crédule et violent se rend l' implacable
ministre. Qu' il n' y ait plus rien à gagner
sur la terre à se débattre pour le ciel ;
que le zèle de la vérité ne soit plus un
moyen de perdre son rival ou son ennemi,
de s' élever sur leurs débris, de s' enrichir
de leurs dépouilles, d' obtenir une
préférence à laquelle ils pouvoient prétendre ;
tous les esprits se calmeront,
toutes les sectes seront tranquilles.
Et la cause de Dieu sera abandonnée,
dit Justinien.

Dieu n' a pas besoin de vous pour
soutenir sa cause, dit Bélisaire. Est-ce
en vertu de vos édits que le soleil se
leve, et que les étoiles brillent au ciel ?
La vérité luit de sa propre lumière ; et
on n' éclaire pas les esprits avec la flamme
des buchers. Dieu remet aux princes le
soin de juger les actions des hommes ;
mais il se réserve à lui seul le droit de
juger les pensées ; et la preuve que la
vérité ne les a pas pris pour arbitres,
c' est qu' il n' en est aucun qui soit exempt
d' erreur.

p251

Si la liberté de penser est sans frein,
dit l' empereur, la liberté d' agir sera
bientôt de même.

Point du tout, reprit Bélisaire : c' est-là
que l' homme rentre sous l' empire des
loix ; et plus cet empire se renfermera
dans ses limites naturelles, moins il aura
besoin de force pour maintenir l' ordre
et la paix. La justice est le point d' appui
de l' autorité ; et celle-ci n' est chancelante
que lorsqu' elle est hors de sa base.
Comment voulez-vous accoutumer les
hommes à voir un homme s' ériger en
Dieu, et commander, les armes à la
main, de croire ce qu' il croit, de penser

comme il pense ? Demandez à vos généraux si l' on persuade à coup d' épée ? Demandez-leur ce qu' a fait en Afrique la rigueur et la violence exercée sur les vandales. J' étois en Sicile ; Salomon y arriva furieux et désespéré. " tout est perdu en Afrique (me dit-il) : les vandales sont révoltés ; Carthage est prise, elle est au pillage ; et dans ses

p252

murs et dans les campagnes on nage dans des flots de sang ; et cela, pour quelques rêveurs qui ne s' entendent pas eux-mêmes, et qui jamais ne seront d' accord. Si l' empereur s' en mêle, s' il donne des édits pour des subtilités où il ne comprend rien, il n' a qu' à mettre ses docteurs à la tête de ses armées : pour moi j' y renonce ; je suis au désespoir " . Ainsi me parla ce brave homme. Entre nous il avoit raison. C' est bien assez des passions humaines pour troubler un si vaste empire, sans que le fanatisme encore y vienne agiter ses flambeaux.

Et qui apaisera les troubles élevés ? Demanda l' empereur. L' ennui, répondit Bélisaire, l' ennui de disputer sur ce qu' on n' entend pas, sans être écouté de personne. C' est l' attention qu' on a donnée aux nouveautés, qui a produit tant de novateurs. Qu' on n' y mette aucune importance ; bientôt la mode en passera ; et ils prendront d' autres moyens pour

p253

devenir des personnages. Je compare tous ces gens-là à des champions dans l' arène. S' ils étoient seuls, ils s' embrasseroient. Mais on les regarde ; ils s' égorgent. En vérité, dit le jeune homme, ses raisons me persuaderoient. Ce qui m' en afflige, dit l' empereur, c' est qu' il rend le zèle d' un prince inutile à la religion. Le ciel m' en préserve, dit Bélisaire ! Je suis bien sûr de lui laisser le plus

infaillible moyen de la rendre chère à ses peuples : c'est de faire juger de la sainteté de sa croyance par la sainteté de ses mœurs ; c'est de donner son règne pour exemple et pour gage de la vérité qui l'éclaire et qui le conduit. Rien de plus aisé, en faisant des heureux, que de faire des prosélytes ; et un monarque juste a lui seul plus d'empire sur les esprits, que tous les persécuteurs ensemble. Il est plus commode sans doute de faire égorger les hommes que de les persuader ; mais si les souverains demandoient

p254

à Dieu, quelles armes emploierons-nous pour vous faire adorer comme vous devez l'être ? Et que Dieu daignât se faire entendre, il leur répondroit, *vos vertus* . Quand l'âme de Justinien, que cette dispute avoit émue, se fut calmée dans le silence, il se rappella les maximes et les conseils des sectaires qui l'entouroient, leur violence, leur orgueil, leurs animosités cruelles. Quel contraste, disoit-il en lui-même ! Voilà un homme blanchi dans les combats, qui respire l'humanité, la modération, l'indulgence ; et les ministres d'un dieu de paix ne m'ont jamais recommandé qu'une contrainte tyrannique, et qu'une inflexible rigueur ! Bélisaire est pieux et juste : il aime son dieu, il désire que tous l'adore comme lui ; mais il veut que ce culte soit volontaire et libre. C'est moi qui me suis trop livré à ce zèle qui, dans mon âme, n'étoit peut-être que l'orgueil de dominer sur les esprits.

p255

CHAPITRE 16

Le lendemain l'empereur et Tibère, en allant trouver le héros, coururent un danger qu'ils n'avoient pas prévu ; et la

gloire de les en délivrer fut un triomphe
que le ciel voulut donner encore à
Bélisaire.

Les bulgares, qu' on n' avoit poursuivis
que jusqu' au pied des montagnes de la
haute Thrace, n' avoient pas plutôt vu
la campagne libre, qu' ils s' y étoient répandus
de nouveau ; et l' un de leurs
corps détachés faisoit des courses sur la
route du château de Bélisaire, lorsqu' ils
apperçurent un char qui annonçoit un
riche butin. Ils l' environnent, lui coupent
le passage, et se saisissent des voyageurs.
Ceux-ci, en donnant ce qu' ils
avoient, obtinrent aisément la vie. Mais
on mit à leur liberté un prix qu' ils n' étoient

p256

pas en état de payer sur l' heure ;
et on les emmenoit captifs.
L' empereur ne vit qu' un moyen d' échapper
aux bulgares, sans en être connu.
Conduisez-nous, leur dit-il, où nous
avons dessein de nous rendre : de-là
nous nous procurerons la rançon que
vous demandez. Je vous répons sur ma
tête que vous n' avez point de surprise
à craindre ; et si je manque à ma parole,
ou si je vous fais repentir de vous être
fiés à moi, je consens à perdre la vie.
L' air d' assurance et de majesté dont
il appuya ces paroles, fit impression sur
les bulgares. Où faut-il vous mener,
lui demanda leur chef ? à six mille
d' ici, répondit l' empereur, au château
de Bélisaire. De Bélisaire ! Dit le bulgare.
Quoi vous connoissez ce héros !
Assurément, dit l' empereur, et j' ose
croire qu' il est mon ami. S' il est vrai,
dit le chef, vous n' avez rien à craindre :
nous allons vous accompagner.
Bélisaire, au bruit de leur arrivée,

p257

croit qu' on vient l' enlever une seconde
fois ; et sa fille toute tremblante le serre
dans ses bras, avec des cris perçans. Mon

pere, dit-elle, ah mon pere ! Faut-il encore nous séparer !
à l' instant même on vient leur dire que la cour du château se remplit d' hommes armés, qui environnent un char. Bélisaire se montre ; et le chef des bulgares l' abordant avec ses captifs, héros de la Thrace, lui dit-il, voilà deux hommes qui te réclament, et qui se disent de tes amis. Qu' ils se nomment, dit Bélisaire. Je suis Tibére, dit l' un d' eux, et mon pere est pris avec moi. Oui, s' écria Bélisaire, oui sans doute, ce sont mes voisins, mes amis. Mais vous, qui me les amenez, de quel droit sont-ils en vos mains ? Qui êtes-vous ? Nous sommes bulgares, dit le chef ; et nos droits sont les droits des armes. Mais il n' est rien qui ne cède au respect que nous avons pour toi. Ce seroit mal servir un prince qui t' honore, que de

p258

manquer d' égards pour ceux qui te sont chers. Grand homme, tes amis sont libres, et ils te doivent leur liberté.
à ces mots l' empereur et Tibére tendirent les bras à leur libérateur ; et Bélisaire se sentant enveloppé de leurs chaînes, quoi, dit-il, vos mains sont captives ! Et il détacha leurs liens. Quels furent dans l' ame de l' empereur l' étonnement, la joie et la confusion ! ô vertu, dit-il, en lui-même, ô vertu, quel est ton pouvoir ! Un pauvre aveugle, du fond de sa misere, imprime le respect aux rois ! Désarme les mains des barbares ! Et rompt les chaînes de celui ! ... grand dieu ! Si l' univers voyoit ma honte ! ... ah ! Ce seroit encore un châtement trop doux.
Les bulgares vouloient lui rendre tout ce qu' il leur avoit donné. Non, leur dit-il, gardez ces dons, et soyez sûrs que j' y joindrai la rançon qui vous est promise. Leur chef, en quittant Bélisaire, lui

p259

demanda s' il ne le chargeoit d' aucun
ordre auprès de son roi. Dites-lui que
je fais des voeux, répondit le héros,
pour qu' un si vaillant prince soit l' allié
de ma patrie, et l' ami de mon empereur.
ô Bélisaire ! S' écria Justinien, quand
il fut revenu du trouble que ce péril lui
avoit causé, ô Bélisaire ! Quel ascendant
vous avez sur l' ame des peuples ! Les
ennemis mêmes de l' empire sont vos
amis ! Ne vous étonnez pas, lui dit
Bélisaire en souriant, de mon crédit
chez les bulgares. Je suis fort bien avec
leur roi. Il y a même très-peu de jours
que nous avons soupé ensemble. Où
donc, lui demanda Tibère ? Dans sa
tente, dit le vieillard : j' ai oublié de
vous le dire. Lorsque je me rendois ici,
ils m' ont arrêté comme vous sur la route,
et ils m' ont mené dans leur camp.
Leur roi m' a bien reçu, m' a donné à
souper, m' a fait coucher sous ses pavillons ;
et le lendemain je me suis fait
remettre au lieu même où l' on m' avoit

p260

pris. Quoi, dit Justinien, ce roi sçait
qui vous êtes, et il ne vous a pas retenu !
Il en avoit bien quelque envie,
dit Bélisaire ; mais ses vues et mes principes
ne se sont pas trouvés d' accord. Il
me parloit de me venger ! Me venger,
moi ! La digne cause pour mettre mon
pays en feu ! Je l' ai remercié, comme
vous croyez bien ; et il m' en estime davantage.
Ah ! Quels remors ! Quels remors éternels
pour l' ame de Justinien, lui dit
Justinien lui-même, s' il sçait jamais
quel a été l' excès de son ingratitude !
Où trouvera-t-il un ami comme celui
qu' il a perdu ? Et n' est-il pas indigne
d' en avoir jamais, après son horrible
injustice ?
Non, reprit Bélisaire, ne l' outragez
pas. Plaignez, respectez sa vieillesse.
Vous allez voir comment il a été surpris.
Ma ruine a eu trois époques. La
premiere fut mon entrée dans Carthage.
Maître du palais de Gelimer, je fis de

son trône un tribunal où je siégeai pour
rendre la justice. Mon intention étoit
de donner aux loix un appareil plus imposant ;
mais on n' étoit pas obligé de
lire dans ma pensée ; et lorsqu' on s' assied
sur un trône, on a bien l' air de
l' essayer. Je fis donc là une imprudence :
ce ne fut pas la seule. J' eus la curiosité
de me faire servir à la table de Gelimer,
et à la maniere des vandales,
par les officiers de leur roi. C' en fut
assez pour faire croire que je voulois
prendre sa place. Le bruit en courut à
la cour. Pour le détruire, je demandai
mon retour après ma victoire ; et Justinien
récompensa ma fidélité par le plus
beau triomphe. Je menois Gelimer captif,
avec sa femme et ses enfans, et les
trésors accumulés que les vandales, depuis
un siècle, avoient ravis aux nations.
L' empereur me reçut dans le cirque ;
et en le voyant sur ce trône élevé qu' entourait
un peuple innombrable, tendre
la main à son sujet, avec une grace mêlée

de douceur et de majesté, je tressaillis
de joie, et je dis en moi-même :
cet exemple va lui donner une foule de
héros : il sçait le grand art d' exciter
l' émulation et l' amour de la gloire ; on
se disputera l' honneur de le servir. Mais
si mon triomphe lui préparoit des succès,
il m' annonçoit bien des traverses !
Ce fut dès lors que l' envie se déchaîna
contre moi.
Cinq ans de victoires lui imposèrent
silence ; mais lasse enfin de mes succès,
elle perdit toute pudeur.
J' assiégeois Ravenne, où les goths
s' étoient retirés, chassés de toute l' Italie.
C' étoit leur unique refuge ; ils ne
pouvoient plus m' échapper. On fit entendre
à l' empereur que la place étoit
imprenable, que la ruine de son armée
seroit le fruit de son obstination ; et
lorsque réduits à l' extrémité les goths
m' alloient rendre les armes, arrivent

des ambassadeurs, que Justinien envoie
pour leur offrir la paix. Je vois clairement

p263

qu' on l' a surpris, et que ce seroit
le trahir que de manquer l' instant de
gagner l' Italie : je diffère de consentir
à la paix qu' il fait proposer ; la ville se
rend ; et je suis accusé de révolte et de
trahison. Ce n' étoit pas sans quelque
apparence, comme vous voyez : j' avois
désobéi, j' avois fait encore plus. Les
assiégés mécontents de leur roi, m' avoient
offert sa couronne : un refus
pouvoit les aigrir ; je les flattai par ma
réponse, et cette acceptation, en effet
simulée, passa pour sincère à la cour. Je
fus rappelé ; et mon obéissance déconcerta
mes ennemis. Je menai captif aux
piés de l' empereur ce roi des goths,
dont on m' accusoit d' avoir accepté la
couronne. Mais cette fois le triomphe
ne me fut point accordé. J' en eus une
douleur mortelle. Non que j' en fusse
humilié : mon cortège faisoit ma pompe ;
et l' affluence et les acclamations du

p264

peuple qui m' environnoit, auroient satisfait
une vanité plus ambitieuse que la
mienne. Mais le froid accueil de Justinien
m' annonçoit qu' il n' étoit point dissuadé ;
et par malheur, cette cruelle atteinte
qu' on avoit portée à son ame, fut
encore envenimée par l' enthousiasme imprudent
d' un peuple enivré de ma gloire.
Ici, de bonne foi, mettez-vous à
la place de l' empereur, déjà prévenu
contre moi. N' auriez-vous pas été blessé
des éloges qu' on me donnoit, et qui
étoient pour lui des reproches ? N' auriez-vous
pas pris quelque ombrage de
l' ambition d' un sujet, que la voix publique
élevoit jusqu' au ciel ? N' auriez-vous
pas vu avec quelque dépit tout un peuple,
dans son ivresse, affecter de me
venger de vous, en me décernant un

triomphe plus beau que celui qu' on me
refusait ? Auriez-vous fermé l' oreille
aux réflexions de la cour, sur l' insulte
faite à la majesté par ce tumulte populaire ?
Mon voisin, le plus grand prince

p265

est homme ; il n' en est point qui ne
soient jaloux de leur gloire et de leur
pouvoir ; et quand Justinien n' auroit pas
eu la force de se vaincre et de me pardonner,
cela devoit peu nous surprendre.

Il le fit cependant : il se mit au-dessus
des foiblesses de la vanité, et des
soupçons de la jalousie ; il daigna me
confier encore l' honneur de ses armes
et la défense de ses états. Mais un dernier
événement le fit pencher enfin du
côté de mes ennemis.

J' étois au bout de ma carrière. Narsès,
qui m' avoit succédé en Italie, me
consoloit par ses victoires, de ma triste
inutilité ; je croyois n' avoir plus qu' à
mourir tranquille ; quand les huns vinrent
désoler la Thrace. L' empereur se
souvint de moi, et daigna charger ma
vieillesse d' une expédition, dont l' issue
décidoit du sort de l' état. Je couvris
mes rides et mes cheveux blancs d' un
casque rouillé par dix ans de repos.

p266

La fortune me seconda ; je chassai les
huns, qui n' étoient plus qu' à quelques
milles de nos murailles ; et le succès
d' une embuscade me fit regarder comme
un dieu. Ce fut dans toute la ville, à
mon retour, une folie, un égarement
dont je gémissois en moi-même ; mais
le moyen de l' apaiser ? L' empereur
étoit vieux : cet âge a des foiblesses ; et
l' extrême faveur du peuple, les honneurs
excessifs qu' il me rendoit, firent croire
à ce prince qu' on étoit las de son regne,
et qu' on l' avertissoit de céder le trône
à celui qui le défendoit. L' inquiétude
et le chagrin se saisirent de son ame ;

et sans me traiter comme criminel, il

p267

m' éloigna comme dangereux. Ce fut
alors que se forma contre lui cette conspiration,
dont les complices sont morts
dans les tortures, sans en avoir nommé
le chef. La calomnie a suppléé au silence
des coupables ; et ce silence a été pris
lui-même pour un aveu qui m' accusoit.
J' ai été arrêté ; le peuple s' en est plaint ;
une longue prison l' a ému de pitié ; l' indignation
a produit la révolte ; et l' empereur
obligé de me livrer au peuple,
n' a cru faire, en m' ôtant les moyens de
lui nuire, que désarmer son ennemi.
Je ne le fus jamais, le ciel m' en est témoin ;
mais le ciel qui lit dans les coeurs,
n' a pas permis aux souverains d' y lire ;
et celui que vous accusez est plus malheureux
que coupable, d' en avoir cru des
apparences qui vous auroient peut-être
abusé comme lui.
Oui sans doute, il est malheureux,
et le plus malheureux des hommes, dit
Justinien, en se précipitant sur lui, et en
le serrant dans ses bras. Quel est ce

p268

transport de douleur, lui demanda Bélisaire
étonné ? C' est le tourment d' une
ame déchirée, lui dit Justinien. ô mon
cher Bélisaire ! Ce maître injuste, ce tyran
barbare, qui vous a fait crever les
yeux, et qui vous a réduit à la mendicité,
c' est lui, c' est lui qui vous embrasse.
Vous, seigneur ! S' écria le héros.
-oui mon ami, mon défenseur,
oui le plus vertueux des hommes, c' est
moi qui ai donné au monde cet horrible
exemple d' ingratitude et de cruauté.
Laissez-moi subir à vos pieds l' humiliation
que je mérite. J' oublie un trône
que j' ai souillé, une couronne dont je
suis indigne. C' est la poussière que vous
foulez que je dois mouiller de mes larmes ;
c' est-là que mon front doit cacher

l' opprobre dont il est couvert.
Hé bien ! Lui dit Bélisaire, qui le retenant
dans ses bras le sentoit suffoqué
de sanglots, hé bien, seigneur ! Allez-vous
succomber au repentir d' une faute ?
Vous voilà dans l' abattement, comme si

p269

vous étiez le premier homme que la calomnie
eût séduit, ou que l' apparence
eût trompé ! Mais votre erreur fût-elle
un crime, y a-t-il de quoi vous dégrader
et vous avilir à vos propres yeux ?
Non, grand prince, un moment de surprise
ne doit pas vous ôter l' estime de
vous-même, et le courage de la vertu.
Que votre ame flétrie et consternée se
relève au souvenir de tout le bien que
vous avez fait aux hommes, avant ce
malheureux moment. Bélisaire est aveugle ;
mais vingt peuples par vous sont
délivrés du joug des barbares ; mais les
ravages de tous les fléaux sont réparés
par vos bienfaits ; mais trente ans d' un
regne marqué par des travaux utiles,
ont prouvé à tout l' univers que vous n' êtes
pas un tyran. Bélisaire est aveugle ;
mais il vous le pardonne ; et si vous
croyez devoir expier encore le mal que
vous lui avez fait, voyez combien cela
vous est facile. Ah ! Remplissez un seul
des voeux que je fais pour le bonheur

p270

du monde, et je suis trop dédommagé.
Venez donc, lui dit l' empereur, en
le serrant de nouveau dans ses bras,
venez m' aider à expier mon crime ; venez
l' exposer dans toute son horreur aux
yeux de ma perfide cour ; et que votre
présence, en rappelant ma honte, atteste
aussi mon repentir.
Bélisaire eut beau le conjurer de le
laisser dans sa solitude ; il fallut, pour
le consoler, qu' il consentît à le suivre.
Alors Justinien s' adressant à Tibère, que
ne vous dois-je pas, lui dit-il, mon ami !

Et quels bienfaits égaleront jamais le service
que vous m'avez rendu ? Non, seigneur,
lui dit le jeune homme, vous
n'êtes pas assez riche pour m'en récompenser.
Mais chargez Bélisaire de la reconnaissance.
Tout pauvre qu'il est, il
possède un trésor que je préfère à tous
les vôtres. Mon trésor est ma fille, dit
Bélisaire ; et je ne puis mieux le placer.
à ces mots il fit appeler Eudoxe. Ma
fille, lui dit-il, embrassez les genoux

p271

de l'empereur, et demandez-lui son
aveu pour donner votre main au vertueux
Tibère. Au nom, à la vue de
Justinien, le premier mouvement de la
nature, dans le cœur de la fille de Bélisaire,
fut le frémissement et l'horreur.
Elle jette un cri douloureux, recule, et
détourne la vue. Justinien s'avance vers
elle. Eudoxe, lui dit-il, daignez me regarder :
vous me verrez baigné de larmes :
elles expriment le repentir qui me suivra
dans le tombeau. Ni ces larmes, ni
mes bienfaits ne peuvent effacer mon crime ;
mais Bélisaire me le pardonne ; et
voici le moment de vous montrer sa
fille, en me pardonnant comme lui.
Ce fut pour Justinien une consolation
d'unir Eudoxe avec Tibère ; et il commença
dès ce moment à sentir rentrer
dans son cœur la douce paix de l'innocence.
Jamais révolution plus soudaine et
moins attendue, n'avait renversé les
idées et les intérêts de la cour. L'arrivée

p272

de Bélisaire y jeta le trouble et la
consternation. Le voilà, dit l'empereur
à ses courtisans, le voilà ce héros, cet
homme juste, que vous m'avez fait condamner.
Tremblez lâches : son innocence
et sa vertu me sont connues ; et
votre vie est dans ses mains. La pâleur,
la honte et l'effroi étoient peints sur
tous les visages : on croyait voir dans

Bélisaire un juge inexorable, un dieu terrible et menaçant ; il fut modeste comme dans sa disgrâce ; il ne voulut connoître aucun de ses accusateurs ; et honoré jusqu' à sa mort de la confiance de son maître, il ne lui inspira jamais que l' indulgence pour le passé, la vigilance sur le présent, et une sévérité imposante pour tous les crimes à venir.

Mais il vécut trop peu pour le bonheur du monde, et pour la gloire de Justinien. Ce vieillard foible et découragé, se contenta de lui donner des larmes ; et les conseils de Bélisaire furent oubliés avec lui.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)